{BnF

gallica
BIBLIOTHÈQUE
NUMÉRIQUE

Joliveau de Segrais, A. Fables nouvelles, en vers..... 1814.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.

Consultable sur microfiche
m f. Ye 24588

FABLES NOUVELLES,

EN VERS.

Ye 24588

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

DE L'IMPRIMERIE DE D'HAUTEL,
rue de la Harpe, n°. 80.

748

FABLES NOUVELLES,

EN VERS,

DIVISÉES EN NEUF LIVRES.

Troisième édition, revue, corrigée et augmentée.

DÉDIÉES A SON ALTESSE ROYALE MADAME, DUCHESSE D'ANGOULÊME,

PAR Madame A. JOLIVEAU,

De l'Athénée des Arts; de la Société d'Émulation et d'Agriculture du département de l'Ain, etc.

PARIS,

JANET ET COTELLE, libraires, rue Neuve-des-Petits-Champs, n°. 17.

1814.

ÉPITRE

A SON ALTESSE ROYALE MADAME

DUCHESSE D'ANGOULÊME,

En lui faisant hommage de cette Édition de mes Fables.

PRINCESSE, quand le ciel, touché de nos malheurs,
Arrête sa vengeance, et te rend à nos pleurs;
Quand il semble appaisé, vois en nous moins de crimes
Que de folles erreurs dont nous fûmes victimes.
Au silence contraints, les cœurs vraîment français,
Voyaient avec horreur ce tissu de forfaits!
Mais, dois-je rappeler, lorsque Louis pardonne,
Nos maux, tristes effets de la chute du trône!
Ma main tremble..... s'arrête et n'oserait tracer
Un tableau que mes pleurs sont tout près d'effacer.

Un règne paternel, protecteur de la France,
Avait d'un peuple heureux cimenté la puissance;

Il couvrait ses enfans de l'égide des lois;
La Religion sainte en consacrait les droits,
Et la France, à son Dieu, comme à ses Rois soumise,
S'entourait de la gloire, à ses vertus acquise;
Le Ciel qui nous ravit un si rare bonheur,
Semblait, par nos regrets, en prouver la douceur.
Il corrige souvent ses fils dans sa sagesse;
Voulant de leur bonheur, acquitter la promesse,
Si de sa main puissante il retire l'appui,
C'est pour les rattacher plus fortement à lui.

L'Etat, aux bonnes mœurs, doit son destin prospère;
En consacrant les droits et de fils et de père,
Il resserre les nœuds de la société:
L'enfant est plus chéri du père respecté;
Ivre du noble orgueil d'honorer sa famille,
Chacun forme aux vertus, et son fils et sa fille,
Et l'amour confondant les devoirs et les droits,
En unissant les cœurs consolide les lois;
Ose-t-on les enfreindre et secouer leur chaîne,
Un État perd sa base et leur chute l'entraîne.
Dans ces temps désastreux, d'insidieux écrits
Égarèrent les cœurs, troublèrent les esprits:
Le faux savoir, appui d'une doctrine impie,

Usurpant le saint nom de la philosophie,
(De l'humaine faiblesse, éternels monuments!)
Signala nos malheurs par ses débordements.
Plus d'autels, plus de trône et cette vierge folle
Dit : Je suis la Raison ; on encense l'Idole;
Elle séduit le peuple et ses prêtres cruels,
De pleurs, de flots de sang inondent ses autels ;
Sous un masque imposteur l'horrible indépendance,
Charge d'indignes fers la moitié de la France.
Les devoirs les plus saints, dès-lors, sont méconnus;
Il semble qu'on ne doit rougir que des vertus :
Que dis-je, des ingrats ennoblissant les crimes,
Comptaient avec orgueil, les plus chères victimes.....

Pour notre gloire, au moins, l'équitable avenir,
Retraçant le forfait dira le repentir;
Nos neveux déroulant cette époque fatale,
Sans cesse y puiseront des leçons de morale;
Ils y verront un père, un bon Roi, qui des cieux
Console ses enfans, pardonne aux factieux,
Aux factieux! excuse un souvenir pénible,
Que je dus épargner à ton ame sensible.
Mon cœur seul m'a trahi ; le cri de la douleur

Échappe au sentiment qu'inspira ton malheur.
Mais tu parais.... ta voix vient calmer nos alarmes :
Le Ciel nous rend nos Rois, il tarira nos larmes.

Femme illustre, pieuse et modèle des mœurs,
Reçois des fictions qui peignent nos erreurs.
Sur des tons variés, mes esquisses naïves,
Retraçant nos défauts, peuvent être instructives.
Souvent d'un coup hardi j'ai frappé l'orgueilleux ;
Présenté le miroir à l'homme ambitieux ;
Démasqué l'hypocrite et fondé l'avarice ;
L'égoïsme au cœur dur, la fraude, l'injustice,
Et par des traits malins, attaquant nos travers,
La raison enjouée a souri dans mes vers.
Accueille ces efforts d'une muse timide,
Qu'enhardit ta bonté, qu'un pur sentiment guide ;
Ajoute cette grace à tant d'autres bienfaits,
Dont ta douce présence, annonce les effets :
Le Ciel en te rendant à notre impatience,
Assure pour toujours le bonheur de la France :
Elle va recouvrer ses antiques vertus ;
Sous l'empire des Lis, les vices abattus,

Jamais d'un souffle impur, n'en terniront la gloire ;
Fière de ton appui, fière de sa victoire,
Elle verra tes soins lui rendre ses honneurs,
Et la Religion consolider les mœurs.

PRÉFACE.

LA FAUVETTE

ET

LA BANDE D'ÉTOURNEAUX.

Sur le ton de l'allégorie
Une Fauvette un jour chantait.
Simple et sans nulle affèterie,
Sur les sots et les fous son humeur s'exerçait:
C'est rire de chacun, et pourtant de personne;
La volatile était si bonne
Que sa voix s'égayait sur ses propres défauts.
Son chant déplut à quelques Étourneaux:
— Entendez-vous la pédagogue,
Criaient les plus vains des oiseaux,
Qui nous siffle dans l'apologue?
Croit-elle, avec ses chiens, ses chats et ses oisons,
Nous cacher le dessein d'une amère satire?

De nous a-t-elle droit de rire ?
Devons-nous souffrir ses chansons ?
Grand débat sur ces questions .
Et pourquoi pas, dit-on , si la nature
Lui départit quelque filet de voix ?
Instruire, ou se permettre une sage censure ,
Est-ce un mal ? C'est un bien, je crois.
Puis, le prend-elle en style académique ?
A Philomèle elle céda toujours;
Laissons la chanter les beaux jours ,
Même pardonnons lui quelques traits de critique ;
Ou, pour nous en venger, croyez-moi, chantons mieux :
C'est ainsi que devraient faire les envieux.
Dès-lors de la Fauvette on souffrit la musique.

FABLES NOUVELLES,

EN VERS.

LIVRE PREMIER.

PROLOGUE.

LE PROCÈS D'ÉSOPE.

Un rat, amateur de science,
Retournait nuit et jour en paix
Une bibliothèque immense,
Lieu peu fréquenté d'un palais.
Comme il faisait le diable à quatre,
Dévorant tout livre à son gré,
Doré sur tranche ou non doré,

Sur un Esope il vint s'ébattre ;
De plaisir il fut enivré.
Tel qu'un docteur, patte étendue,
Sur les fables qu'il feuilletait,
Sa dent pénètre et s'évertue.
Sur les animaux il pensait
Qu'a bon droit tombait la critique ;
Pour ce qui concernait les rats,
Ce devint tout un autre cas.
— Qui, nous voleurs ? le satirique !
Il court, il sonne le tocsin,
Contre Esope assemble soudain
Les hôtes des bois, des prairies,
Qui citent par devant Jupin
Notre faiseur d'allégories.
Celui qui voit d'un œil égal
La chaumière et le toit royal,
Qui rend une égale justice
Aux faibles ainsi qu'aux héros,
Aux humains comme aux animaux,
Leur tendit sa main protectrice.
Le lion encor teint de sang,
Secouant sa longue crinière,
L'œil ardent, la démarche altière,
Et trois fois se battant le flanc,
Au dieu parle en cette manière :

— Des animaux tu me fis roi,
Tu m'as confié ta puissance;
Tu souffres qu'Esope m'offense,
Moi, l'exécuteur de ta loi?
Sans raison j'ôterais la vie
Aux vils troupeaux de la prairie!
Je m'en rapporte au tigre, à l'ours;
Ne suis-je pas juste? — Toujours,
Toujours, dit la gent carnassière,
Thémis fait ta règle première;
Qui t'accuse est mal avisé.
— Eh! ne suis-je pas sa victime?
Cria le loup: est-il un crime
Qu'Esope ne m'ait supposé?
Moi, qui vis en anachorète!...
Renard s'avance, et d'un ton doux:
— Jupiter ma bouche est muette,
Quand je puis montrer du courroux;
Je suis fourbe, j'ai tous les vices,
Moi qui suis simple et sans malices!
Qui toujours conseille et défends
Les opprimés et les absens!
L'œil mobile, agitant sa tête,
Vint la Pierrette en minaudant:
— Et moi, moi qui suis chaste, honnête!
Si vous en croyez ce méchant,

Il se permet. . . je n'ose dire. . .
Je crains de blesser la pudeur.
— Il verse sur moi la satire,
Dit l'âne avec le ton railleur ;
Tout mon savoir est inutile.
Pour ma voix, comme il m'a cité !
Moi, son ami, qui l'ai porté
Par la campagne et par la ville ;
Il rit de ma simplicité.
— Jupiter, entends ma défense,
Dit Esope, et devant ta cour,
Fais à l'instant qu'en ta présence
Chacun d'eux paraisse à son tour.
Il y consent, l'âne seul reste.
Esope, avec un air modeste,
Elevant par degré le ton,
Lui demande humblement pardon.
— Qui désormais peut mettre en doute
Ton talent, ta superbe voix ?
Philomèle au chant n'entend goutte,
Toi seul en peux dicter les lois.
Au mors plus qu'un coursier, docile
Tu te montres bien plus agile ;
Mais dis, n'avais-je pas raison
De nommer cruel un lion ?
— Ici je dois être sincère,

Répondit l'âne avec candeur :
Oui, cet animal sanguinaire
Dans les bois sème la terreur :
Hier il arracha la vie
A certain ânon mon parent.
— Va, dit Esope en souriant,
J'écrirai ton apologie.
Viens, cher renard, de calomnie
Je veux m'accuser aujourd'hui ;
Ta simple et crédule innocence,
Ton amour pour le bien d'autrui
Ont éclairé mon ignorance.
Des poulaillers sois donc l'appui,
Mais de toi j'attends un service :
Peignant l'âne, sot, entêté,
Ne l'ai-je point trop maltraité ?
— Non, c'était lui rendre justice.
La Pierrette se plaint de moi,
En ai-je trop dit ? — Non, ma foi !
Elle a plus de coquetterie...
Je m'en vais vous dire sa vie ;
— Il suffit, je te remercie.
Jupiter fronçant les sourcils :
— Vous avez tous, à mon avis,
Imité l'homme en cette affaire :
Que l'on flatte chacun de vous,

Il dénigrera son confrère.
Contre Esopo plus de courroux;
Craignez ma justice sévère.
Il dit, agite son tonnerre,
Et l'effroi les disperse tous.

I.

LES CHENILLES.

Vainqueurs des Aquilons et des fougueux Autans,
Des chênes respectés des temps
Etaient l'orgueil de la nature;
Ils protégeaient les champs et la verdure,
Quand on vit tout-à-coup d'insectes malfaisans
S'élever un épais nuage:
Des Chenilles au doux printemps
Dévorent leur tendre feuillage.
Soudain Flore et Zéphir désertent ce séjour,
Plus de fleurs, hélas! plus d'amour:
Les Silvains, les jeunes Dryades
Ne viennent plus au son des flageolets,
Danser sous les ombrages frais;

On voit les timides Naïades,
En proie aux satyres brûlans :
Vous allez donc tomber, protecteurs bienfaisans !
Vous penchez votre front auguste ;
A vos pieds nous voyons déjà périr l'arbuste,
Les dieux ont déserté nos bois;
Des oracles sacrés on n'entend plus la voix :
Des insectes rampans, du sein de la poussière,
S'élevant à l'envi sur votre cime altière,
Insultent à nos maux. Fuyons... du haut des cieux
Quelle divinité m'apparaît en ces lieux ?
Tout renaît à sa voix : ô consolant prodige !
Par ses soins, on la voit ranimer chaque tige,
Purger l'air et frapper ces essaims odieux.
Arbres sacrés, pour vous le printemps va renaître,
Le bonheur exilé pour nous va reparaître.

Tel on vit, ô patrie ! un dévorant essaim,
De la fange sorti, te déchirer le sein ;
Le ciel l'a dissipé, taris enfin tes larmes ;
Sous ton Roi tu renais, tu reprendras tes charmes,
L'horizon épuré t'assure un jour serein.

II.

L'AIGLE ET L'AIGLON.

Crains, mon fils, dans ton vol, d'approcher de la terre ;
« Fuis l'autruche imbécille et l'animal rampant,
« Mais surtout les oiseaux qui craignent la lumière,
« Disait un Aigle à son enfant. »
—Pourquoi voler si haut, mon père ?
« Faible encor, je ne puis dans l'air me soutenir :
« Attendez, le soleil fatigue ma paupière ;
« La terre à mon repos semblerait convenir. »
—Si tu crains de voler, mon fils, à ton aurore,
A ton midi tu dois ramper encore.
Et tes yeux éblouis de la clarté du jour
T'abaisseront sans cesse au terrestre séjour,
Où quelque faux brillant trop souvent nous attire.
Toujours à s'élever il faut qu'un Aigle aspire.

III.

LES DEUX CHARRUES.

Le soc d'une Charrue, après un long repos,
S'était couvert de rouille, il voit passer son frère,
Tout radieux, revenant des travaux :
— Forgé des mêmes bras, de semblable matière,
Lui dit-il, je suis terne, et toi, poli, brillant :
Où pris-tu cet éclat, mon frère ? — En travaillant.

IV.

JUPITER, LA COLOMBE ET LE SERPENT.

Quand Jupiter se fut replacé dans le ciel,
On s'empressa d'offrir des dons sur son autel.
La Colombe simple et discrète,
Dans son bec, en tremblant, offre une violette ;

Le dieu bienveillant l'accepta.
Le fier Serpent lui présente une rose,
Vive, éclatante et fraîche éclose,
Avec dédain, le dieu la rejeta,
— Pourquoi, lui dit, l'animal en colère,
Sourire à la Colombe, accepter son présent,
Et rejeter le mien, quand du sien il diffère,
Comme Jupin diffère de Titan ?
Jupin rit du flatteur, puis d'un ton imposant :
— La Colombe offre peu, mais son haleine est pure ;
Son simple don n'a point contracté de souillure.
Ton souffle, vil Serpent, sur l'éclatant carmin,
N'a pu qu'imprimer ton venin.

Le ciel a-t-il besoin d'offrande ?
C'est un cœur pur qu'il nous demande.

V.

LE TORRENT ET LE TEMPS.

Vers la plaine un Torrent précipite ses flots,
Il fait trembler les monts et gémir les échos ;
La terreur le précède et la mort l'accompagne ;

Avec fracas dévastant la campagne,
Il entraîne les ponts, les vergers, les hameaux;
Sur un roc le berger contemple tant de maux :
— Torrent fougueux, tu jouis de détruire,
« Crie un vieillard, tu fais le malheur de ces champs,
« Dans un règne de peu d'instans;
« Fils orgueilleux d'un coupable délire!
« Eh! que t'a fait ce toit hospitalier
« Et cette cabane isolée,
« Asile heureux de l'utile fermier?
« Que t'a fait des pasteurs la troupe désolée?
« Vois-tu ce fleuve au loin, noble et majestueux,
« S'il se répand, s'il étend sa puissance,
« Il n'affecte jamais ton cours impétueux;
« Ses bords fleuris prouvent sa bienfaisance.
— Le Tartare, il est vrai, me vomit de ses flancs;
« La destruction est ma mère;
« Dans mon existence éphémère,
« J'imite certains conquérans;
« Mon triomphe est fondé sur les maux de la terre.
« Toi, réponds, n'es-tu pas cet inconstant vieillard,
« Qui renverse, détruit, mine et produit sans cesse?
« Célèbre moissonneur, sans pitié, sans égard,
« Le temps enfin. — Oui, mais avec sagesse,
Loin d'imiter le hardi novateur,
Pour opérer le bien j'agis avec lenteur;

Et si le destin inflexible
M'assujettit aux changemens,
Chacun d'eux est presqu'insensible.

Les sages imitent le Temps.

VI.

LE PEINTRE ET LA PUDEUR.

L'Amour nu paraissait respirer sur la toile.
La Pudeur l'aperçoit, rougit, baisse les yeux.
—Quel défaut trouves-tu, belle, au plus beau des dieux?
Dit le Peintre alarmé; que lui faut-il? — Un voile.

VII.

LA GOUTTE SEREINE (1).

Une Goutte sereine, un des plus grands fléaux,
Frappa soudain quelques oiseaux
De ceux même planant dans la plus haute sphère;
Ils ne voyaient plus la lumière;
— « Vous qui considérez de fort près le soleil,
« Est-il rond ou carré? Est-il blanc ou vermeil?
« Leur criait-on d'en-bas, quelle est donc sa figure?
« Nous transmet-il ses feux par émanation (2)
« Ou, si c'est par l'effet de l'agitation? (3)
« Combien l'ordre de la nature
« Doit exciter votre admiration!
Et l'un d'eux: De Phébus nous nions l'existence.
Vous êtes dans l'erreur, ce n'est qu'une apparence,
Chouettes et hiboux sont bien de notre avis;

(1) Maladie qui cause subitement la privation de la vue par l'obstruction du nerf optique.

(2) Système de Newton sur la lumiere.

(3) Système de Descartes.

— O Ciel! Du Dieu du jour ce sont les ennemis!
Répliqua-t-on ; funeste inconséquence !
Quoi! la lumière et la chaleur,
Tout n'annonce-t-il pas cet astre bienfaiteur ?
Que seraient sans son influence,
Tant de globes errans et par lui lumineux ?
Si pour le voir il vous manque des yeux,
Au moins par sentiment, cédez à l'évidence.
— Un mal soudain produit un tel aveuglement,
Leur dit l'Aigle, pourquoi se taire sur la chose ?
Infortunés, avouez cependant,
Qu'il n'est jamais d'effet sans cause.

Contre celui qui nie une divinité,
Toute raison, toute lumière est vaine;
Pourrait-il voir jamais la vérité ?
Le malheureux a la goutte sereine.

VIII.

LE RENARD ET LE LION.

Le vrai héros est magnanime,
Et son discours souvent sublime ;

— Eh quoi, dit au Lion le Renard flagorneur;
« Vous, Sire, aller chercher un ours dans sa tanière?
« Est-il digne d'un tel honneur,
« Quand il fronde les rois dans son humeur altière;
« Et semble en son orgueil dédaigner leur faveur?
— S'il fuit ma cour, s'il craint un pompeux esclavage,
« Je cours le rassurer, je le puis, je le dois;
« Honorer l'ours serait mon plus bel apanage ;
« Ses généreux avis sont de vivantes lois :
« Les rois dans leurs conseils ont plus besoin du sage,
« Qu'un sage n'a besoin de la faveur des rois. »

IX.

JEANNETTE ET SON CHAT.

Heureux à son ami qui peut livrer son cœur,
Et sur sa foi s'endort rempli de confiance!
(Sans un doux abandon est-il de vrai bonheur!)
Mais si son choix n'est pas réglé par la prudence,
Qu'il s'éveille aux avis de ce Chat précepteur.

Sortant de son logis, Jeannette un peu légère,
Dans sa chambre enferme son Chat,
Sans songer au fromage exposé sur un plat;
Un mets doux et friand tente tout solitaire,
Et sans scrupule il fut grugé par le minet.
Jeannette arrive et trouve le plat net;
Pendant qu'elle s'afflige, ô comble d'impudence!
Elle aperçoit près d'elle le voleur,
Sur son derrière assis, qui d'un œil de douceur,
S'efforçait de montrer certain air d'innocence.
— Perfide, ton minois ne saurait me tromper,
Cria-t-elle, toi seul as ravi mon fromage:
Et tu me le paieras; elle allait le frapper.

— « Je l'ai mangé, sans doute et l'ai cru mon partage,
« Répond-il, comme un don j'ai dû le regarder;
« Autrement serait-ce être sage,
« Que de donner au Chat ton fromage à garder ?

X.

JUPITER ET LA BREBIS.

En butte aux traits cruels des autres animaux,
La Brebis au ton doux, à l'humble contenance,
Vint prier Jupiter de soulager ses maux;
Elle éprouva du Dieu toute la bienveillance :
— Créature excellente, oui, je le vois trop bien,
J'aurais dû te donner des armes secourables;
Désormais je prétends qu'il ne te manque rien.
Choisis : veux-tu des dents, des griffes redoutables ?
— Non, je ne veux rien de commun
Avec les animaux qui vivent de rapine,
— Peut-être un noir poison ?..— A moi ! bonté divine!
Les serpens venimeux sont haïs de chacun.
— De cornes voudrais-tu que j'armasse ta tête,
Tel que le Bouc ? — Oh ! non, dit la Brebis;
Si j'étais querelleuse ainsi que cette bête;...

*

— Pour te défendre enfin contre tes ennemis,
Il faut être en état de nuire par toi-même.
— Grand Dieu ! dit-elle, en soupirant;
Je n'implorerai plus ta puissance suprême,
Laisse-moi mon état présent;
Si je pouvais nuire, ô mon père !
Je craindrais d'en voir naître en mon cœur le désir;
J'aime bien mieux, au risque d'en périr,
Souffrir le mal que de le faire.

XI.

LE CHEVAL ET L'ÉCUREUIL.

On admirait un superbe Alezan,
Qui, sous un écuyer habile,
Etait aussi souple qu'agile.
— N'en fais-je pas cent fois autant,
S'écriait l'Ecureuil futile ?
Je suis plus vif;
Toujours actif,
Je me promène
Monte et descends,
Sans perdre haleine;

Vois mes élans.
— Holà ! modère ta vitesse,
Lui répond le sage coursier ;
Pour qu'on puisse t'apprécier,
Quand tu nous vantes ta souplesse,
Prouve d'abord l'utilité,
De cette folle activité.

XII.

LE SINGE ET LE SAC DE NOIX.

Bertrand se pavanait sur le balcon d'un prince,
Tenant dans ses mains un trésor.
Un trésor ? Oui, sans doute, et qui n'était pas mince :
Ce n'était pourtant pas de l'or,
Ni la pierre arrachée aux mines de Golconde :
C'était bien mieux... Un sac rempli de noix.
Déjà la déesse aux cent voix
L'annonce partout à la ronde :
Et Singes d'accourir ; tous sont amis, parens
De l'heureux commensal ; et que de complimens
Sur son poste, sur sa richesse !

On l'admire ! Son sort n'est dû qu'à sa sagesse.
Notre Singe entendait sans cesse
La fable du Corbeau qu'on louait sur sa voix;
Il fut donc sourd à tout, et refusa ses noix;
On ne lui trouva plus dès-lors de gentillesse;
La troupe le menace et lui livre un assaut;
Le héros sur la défensive,
Tire les noix du sac, et leur lance aussitôt
Les plus terribles coups: il frappe, il récidive.
Après un long combat, mon Singe est triomphant;
Les ennemis ont fui. Lorsque plein d'allégresse,
Il rendait grace au sort de cet évènement,
Le sac s'offre à sa vue... Il est vide! ô tristesse!
Il a par sa victoire épuisé sa richesse.

XII.

L'ORTIE ET LA ROSE.

Pour le plaisir de la variété,
Pardonne, cher lecteur, à ma briéveté;
Par l'enfant elle est préférée,
(Et cette raison m'est sacrée!)
Il bégaie un quatrain, dans son petit jargon,

Court à sa mère en faire une leçon ;
En reçoit un baiser, une amande sucrée ;
Jugez s'il revient au sermon.

Près d'une Ortie était une Rose fleurie :
Un enfant veut de près en respirer l'odeur ;
Il évite avec soin de rencontrer l'Ortie,
Et va se blesser à la fleur.

— Que ta leçon, mon fils, se grave dans ton cœur,
Dit la mère, l'Ortie est le vice effroyable,
A l'enfant même il fait horreur....
Et la Rose est la fleur aimable,
Dont l'épine cachée a causé sa douleur.

XIV.

LES DEUX RENARDS.

Deux Renards, rôdaient, vers minuit,
(*Heure du crime*), aux entours d'un village,
Près d'une basse-cour ils se coulent, sans bruit,
Tel vit *de son travail* et tel *de brigandage* ;
Ces héros vivaient de pillage.
Mais ici tous les coqs chantaient,
Et tous les mâtins aboyaient.

Et le plus vieux Renard : — « Décampons au plus vîte ;
« Ce bruit n'annonce rien de bon ;
« Point d'affaire pour nous ; tout à fuir nous invite :
« Car chacun est sur pied et garde la maison. »
Bien doucement leur chemin ils passèrent,
Et près d'une autre cour, bientôt ils arrivèrent :
Le col tendu, l'oreille au guet,
Des poules seulement entendant le caquet,
Notre jeune Renard dès l'abord s'intimide :
— « Y penses-tu ? Notre bonheur nous guide,
« Dit l'autre ; ici, tout dort ; ici nuls gardiens,
« Nous n'entendons ni coqs, ni chiens ;
« Dans le logis point de lumière ;
« C'est le moment propice ; » aussitôt ces larrons
Forcent l'entrée, et font grand chère,
Aux dépens des pauvres oisons.

Un Etat est plus sûr quand le peuple sommeille,
Et qu'un bon gouvernement veille.

XV.

LE ROSSIGNOL ET LE PIVERT.

« Quel joli ramage, maman !
« Approchons de cette volière,
« S'écriait un petit enfant :
« Oh ! combien à la vue un tel oiseau doit plaire ! »
On s'approche, soudain notre chantre se tait ;
Cette volière renfermait
Un Pivert avec Philomèle.
— Des deux oiseaux, mon fils, devine le chanteur ?
— Ah ! maman ! c'est celui dont la plume est si belle,
Où le rouge, le vert, et l'or pur étincelle ;
Quel autre peut avoir ce talent enchanteur !
Mais pour son compagnon, d'une couleur obscure,
Je gagerais, vois-tu, qu'il ne chante pas bien.
Nous jugeons, sur l'état, l'habit et la figure,
Qu'un tel a de l'esprit, qu'il est homme de bien,
Quand fort souvent il n'en est rien :
Est-ce une erreur de la nature ?

XVI.

LE SONGE DE FIDÈLE.

Sur un chien de berger, active sentinelle,
Le sommeil s'efforçait de verser ses pavots;
Ne dormant que d'un œil, notre bon chien Fidèle
Mettait encore à profit son repos,
Il rêvait le bonheur, fruit d'une ame bien née
Méritant douce destinée:
— Mon sort n'a point, dit-il, un éclat passager;
« Protecteur des troupeaux, on m'obéit, on m'aime,
« Mon maître me chérit, mon amante de même;
« Ah! quel bonheur d'être chien de berger!
— Chien de berger vraiment doit exciter l'envie;
« Non, non, ton sort n'a point un fugitif éclat,
« Répétait un Carlin. Sot! il faut que j'en rie.
« Chien de berger est un brillant état!
« Je tais avec les loups tes éternelles guerres,
« Des chèvres, des moutons, races sottes, légères,
« Le caprice et l'humeur; j'en puis citer maint trait;
« Mais vanter l'amitié d'un maître, d'une belle!
« Quand l'amour agit moins sur eux que l'intérêt;

« Apprends... — Non, faux ou vrai, je déteste ton zèle,
Va, laisse-moi rêver; je crois à l'amitié.
Ma chaîne serait lourde au lieu d'être légère,
Je serais à mes yeux un objet de pitié,
Sans ce doux sentiment que tu nommes chimère.

XVII.

L'ANON, SA MERE ET L'ECHO.

Un Anon, plein de vanité,
Se disputait avec sa mère,
Dans certain lieu sombre et voûté.
— Je te sais des talens et l'heureux don de plaire;
Mais tu te flattes trop, mon fils, en vérité.
— Qui, moi! N'entends-tu pas une voix ravissante?
Ecoute, elle me dit que seul j'ai du bon sens.
L'Echo.-*Bon sens.*-Aimable voix, tu remplis mon attente.
Mes chants, je gagerais, te paraissent charmans.
L'Ec.-*Charmans.*-Ah quel bon goût! parle, répète encore.
L'Echo.—*Encore.*—Oh! voilà bien le plus franc des amis,
Tu lui trouves du goût, je sais pourquoi Pécore:
C'est que l'Echo flatteur suis toujours ton avis.
L'Echo.—*Asis.*

XVIII.

LE LABOUREUR ET SON FILS.

Un Laboureur dit un jour à son fils :
— Cultive, mon enfant, quelques arpens stériles,
Détruis-en les chardons, les herbes inutiles ;
Va, crois-moi, nous saurons en tirer maints profits.
Il part ; le fils, en voyant tant d'ouvrage :
— Je n'en viendrai jamais à bout ;
Il me faudrait un siècle ! Il perd donc tout courage,
Et n'y travaille point du tout.
Le long du jour il dort, s'amuse.
Le père vient le lendemain,
De son mieux notre fils s'excuse :
La tâche est par trop grande ; en peut-il voir la fin !
— Ne défriche dès-lors que ce petit espace ;
— Oh oui, je le veux bien ; pour ce coin, encor passe :
Il s'y met, le cultive avec un air content ;
Autre tâche le jour suivant :
Il s'y prête encore avec grace ;

De proche en proche enfin le terrain est bêché,
Retourné, bientôt défriché.

Divisez vos travaux; patience et courage
Vous feront accomplir le plus pénible ouvrage.

XIX.

LE NOUVEAU MIDAS.

Un Coucou défiait le doux Chantre des bois.
L'Ane fut établi pour juge de leurs voix;
Deux tons plaintifs de l'un formaient la triste gamme,
Qu'il répétait de temps en temps;
L'autre par des sons purs, variés et touchans,
Pénétrait et ravissait l'ame.
Notre Midas dit d'un air composé:
Philomèle a trop d'art; son chant embarrassé
Plaît moins que le ton simple, uni de son confrère.
Cet avis prononcé, tous les ânes de braire,
En signe d'applaudissement;
Tu ris, lecteur .. rien n'est plus ordinaire
Que de voir parmi nous un pareil jugement.

XX.

LE CANARD.

Un lourd Canard, sur le bord d'un étang,
De ses talens divers faisait grand étalage;
— Parmi les animaux je tiens le premier rang;
Je marche, je vole, je nage;
— « Il est bon de savoir, mais pour en être vain,
« Sur un point, lui dit-on, il faudrait être habile;
« A la course, dis-moi, surpasses-tu le daim?
« Il s'en faut que tu sois agile;
« De l'aigle as-tu le vol audacieux?
« Tu t'élèves à peine; et nages-tu donc mieux
« Que le Brochet? Bien au contraire:
« Apprenez, monsieur l'important,
« Qu'il vaut mieux n'avoir qu'un talent,
« Que savoir tout, et le mal faire.

XXI.

L'ARME RENDUE.

— Quitte cette arme meurtrière,
Mon fils, tu t'es déjà blessé;
Remets-la dans mes mains en enfant bien sensé.
— Ce mal ne sera rien, mon père,
Laisse-moi garder ce jouet.
— Je te promets demain, un carosse, un fouet.
A cet âge, l'espoir vaut-il la jouissance?
Oh! non; et puis la résistance
Qui donne à nos plaisirs un si puissant attrait.
S'il perd un tel trésor, il mourra, c'en est fait,
Les raisons qu'on lui donne irritent son envie,
Céder, ne pas céder, c'est exposer sa vie;
A ce débat, certain ami présent,
Sort, et revient au même instant;
D'un beau polichinel il avait fait l'emplette,
C'était, leur disait-il, pour servir d'amusette
A son marmot; comme il cabriolait!
Roulait des yeux! l'enfant charmé le convoitait.

Il soupire, et soudain porte l'arme à son père.
— Elle peut me blesser, et je te la remets.
La raison à présent m'éclaire;
Je n'y penserai plus, oh! je te le promets;
Un beau polichinèlle a toujours droit de plaire...
Si ton ami voulait un instant le prêter!
Celui-ci de le contenter;
Puis au père il donna cet avis salutaire :

— « Dans ton enfant, tu vois le genre humain;
« Lui ravir son jouet, c'est lui percer le sein;
« Ainsi, quand la raison devient infructueuse,
« Apprends qu'un bon législateur
« Sait dissiper par une moindre erreur,
« Une autre erreur plus dangereuse.

LIVRE SECOND.

I.

LE FLEUVE VENGÉ.

Fier du tribut de cent ruisseaux,
Un Fleuve qui touchait le couchant et l'aurore,
La terreur, ou l'espoir de Cérès ou de Flore,
Dans le sein de Thétis précipite ses flots.
A son berceau le monde en a vu la naissance,
Et les siècles devaient contempler sa puissance.
Qui n'a point ici bas souffert l'adversité ?
L'hiver souffle, et sa froide haleine
Le saisit ; l'aquilon l'enchaîne ;
Sous sa voûte il frémit de se voir arrêté ;
Par des lâches bientôt il se voit insulté :
Les pieds armés d'acier, cent marmots se balancent :
Ils partent, sur son sein tels que des traits s'élancent ;
L'œil à peine les suit... Brillant de pourpre et d'or,
Le traîneau paraît, fuit, et reparaît encor.
— Est-ce là, disaient-ils, ce fleuve redoutable ?

« Nouvel Achéloüs, quel est donc le héros
« Qui triompha de sa force indomptable ?
« Un dieu languirait-il dans un honteux repos ?
Murmurant sourdement.—Quelle est votre imprudence!
Dit le vieillard; redoutez ma vengeance.
Mortels, osez vous bien braver un immortel?
Il se tait; et chacun riant de sa menace
En tout sens parcourait sa glissante surface.
Le Fleuve implore, obtient un prompt secours du ciel.
Le zéphir de sa douce haleine
Fond la neige des monts qui coule dans la plaine;
Lors du Fleuve en courroux secondant les efforts,
Le torrent accourt, frappe et déchire ses bords;
Son sein durci se fend, il a brisé sa chaîne,
Et lançant avec bruit ses énormes glaçons,
Entasse des monts sur des monts.
Le flot presse le flot; dans sa fougue il entraîne
Les hameaux, les ponts, les bateaux,
Etables, moissons et troupeaux.
Las! tout périt; en vain la jeunesse imprudente
Sur des débris épars, élève et tend les bras;
Un gouffre est entr'ouvert: son onde tournoyante,
L'attire, l'engloutit et hâte son trépas.

Respectez le malheur; les traits de la vengeance,
Atteignent, tôt ou tard, l'insulte et l'arrogance.

II.

POLICHINELLE.

Par l'effet d'une mécanique
Polichinel dansait, cabriolait,
Et s'attirait l'attention publique.
Avec la foule un enfant admirait.
Polichinel, tout seul! mon père, oh! comme il danse!
—« Mon fils suspends ton jugement;
« S'il agit seul ce n'est qu'en apparence,
« A des ressorts cachés il doit son mouvement.

Ne s'arrêtant qu'à la surface,
Le vulgaire jouit de voir
Certains Polichinels en place,
Quand des agens secrets, tous seuls les font mouvoir,

III.

LE TIGRE ET LE RUISSEAU.

Un Tigre s'endormit sur les bords d'un Ruisseau.
Ainsi que son repos son réveil fut terrible ;
Prince cruel, il fit un songe horrible.
Son sourd rugissement épouvante l'Echo ;
Le Rossignol se tait, se cache sous l'ormeau,
Tout tremble... Seul encor notre Ruisseau murmure,
— « Prétends-tu m'insulter quand toute la nature
« Répond, lui disait-il, à mes gémissemens ?
« Quand Philomèle a suspendu ses chants,
« Dois-tu, pur et limpide, en paix rouler ton onde,
« Et ne point partager le trouble de mon cœur ?
« Le Tigre en proie à la douleur
« Doit porter la terreur au monde. »
Il dit, arrache un roc, qu'avec rage il saisit,
Le lance et trouble l'eau qui sur lui rejaillit.
L'aspect du mal qu'il vient de faire,
Semble pour un instant assouvir sa fureur ;
C'est son exécrable bonheur :

Qui l'envierait! ô joie et vaine et passagère!
Bientôt il voit ce paisible Ruisseau
Purifié du limon qui l'altère,
Doucement couler de nouveau;

Le méchant cherche envain à troubler la nature.
La vertu rend bientôt le calme à l'ame pure.

IV.

EFFLEUREZ, N'APPUYEZ PAS.

Un jeune papillon le matin voltigeait
Sur mille fleurs nouvelles;
Et chaque couleur paraissait
Se réfléchir sur ses brillantes aîles.
Je m'approche et veux le saisir:
Mais il s'échappe, irrite mon desir.
Après cent détours il se pose
Sur le sein d'une jeune rose,
Que ma main venait de cueillir.
Je l'y presse, et soudain ses aîles diaprées,
D'azur, de pourpre et d'or, *tombent décolorées.*
Brillante image du plaisir!

V.

L'OURS, LE LOUP, LA BICHE

ET LE CHIEN.

— La Biche absente, emporter son enfant!
Barbare! arrête. Au ciel il n'est point de justice,
Ou ce forfait est digne de supplice;
L'Ours ainsi parle au Loup qui ravissait un faon,
Et pour prouver le crime, il cite cent passages
D'auteurs fameux, atteste les sept Sages.
La proie entre les dents, riant du discoureur,
Le Loup vers la forêt s'enfuyait en vainqueur:
Lorsque faible de corps, mais forte de courage
Et du cruel bravant la rage,
La mère accourt, fond sur le ravisseur,
S'efforce à détourner sur elle le malheur
Qui d'un fils menaçait la tête;
L'Ours cependant; mère insensée arrête!
Arrête... Tu péris sans sauver ton enfant!

Pour guide elle ne suit que le seul sentiment,
S'expose à tout: blessée elle s'en félicite ;
Son dévoûment du loup a suspendu la fuite,
Elle a gagné du temps ; survient un gros mâtin,
Un vrai César aux ravisseurs terrible,
Ne remettant jamais d'affaire au lendemain.
La mère émeut son cœur sensible.
Les cris qu'écho redit cent fois,
Pour le Loup sont autant de menaçantes voix :
Il s'effraye, il veut fuir sans lâcher sa victime;
Notre Chien le combat, le réduit aux abois,
Il a subi la peine de son crime.
— « Ah ! j'aurais triomphé, dit le Loup expirant,
« Et ma faim sur ce faon se verrait assouvie,
« Si, livrant son esprit à la philosophie,
« La mère eût cru de l'Ours le froid raisonnement,
« Plutôt que la chaleur d'un tendre sentiment. »

VI.

LES DEUX CHARS.

Dans sa course bruyante étourdiment rapide,
— Gare donc! criait un Char vide,
Chamarré d'or, leste et brillant,
Au bon Char plébéïen surchargé de froment.
Comme toi, penses-tu que l'on n'ait qu'une affaire?
Dans vingt quartiers il faut que je mène Glycère;
Place! place! bien vite, où je te fais verser.
Sans davantage se presser,
Faisant gémir le sol sous sa pesante roue,
L'autre lourdement le secoue.
Je puis, répondit-il, te réduire en éclats,
Mais je ris seulement de ton vain embarras.
Je crois voir ces esprits futiles
Qui font cent fois plus de fracas,
Que les êtres vraiment utiles.

VII.

LA MORT AUX RATS (1).

Un Rat dit un jour à sa mère :
—« Devons-nous donc toujours languir dans les greniers,
« A ronger des chiffons ou quelques vieux papiers !
« En conscience, ici nous faisons maigre chère,
« Descendons au garde-manger,
« Où fixons-nous dans la cuisine.
« C'est là que l'on trouve à gruger,
« Des reliefs, des biscuits, du lard, de la farine. »
— « Mon fils, connais-en le danger :
« Là tes aïeux ont trouvé leur ruine :
« Ton oncle, hier encor, n'en est point revenu ;
« Sans cesse l'ennemi nous guette, nous assiège ;
« Partout on nous tend quelque piège ;
« Le Chat, sur nous fonde son revenu ;
« Pour quelques douceurs passagères,
« Dois-tu risquer ta vie et ma tranquillité ? »

(1) Drogue dont on se sert pour faire mourir les rats.

La mère parlait d'or ; par l'attrait emporté,
Le fils lui répliquait, chimères :
Une troupe de jeunes Rats,
L'entraînent dans leurs doux ébats,
Bref les voilà dans la dépense.
L'un d'entr'eux est pris dans les lacs,
On s'en console, on a plus de prudence ;
Mais ce qu'il ne prévoyait pas,
Il mange de la mort aux Rats.

VIII.

LE VRAI POINT DE VUE.

« Sur le sommet du Mont habitent des géans,
« On les voit usurper, le pouvoir et la foudre,
« Et frappant à la fois les bons et les méchans,
« Sans pitié nous réduire en poudre,
« Ou bien nous engloutir, noyés dans leurs torrens. »
En plaine, ainsi parlaient les citoyens tremblans.
Ceux d'en haut, d'un ton fier :— « Enfans de la poussière.
« Peuple nain, vous troublez et le ciel et la terre,
« Par votre encens, vos cris, votre vaine prière ;
« Tandis que votre cœur secrètement jaloux

« S'applique à provoquer notre juste courroux ;
« Près de notre grandeur qu'est votre petitesse ? »
— « Moi, je vous vois égaux, (mérite à part s'entend),
« Leur dit des flancs du mont le paisible habitant ;
« Pour vous juger avec quelque sagesse,
« Vous êtes, vous, trop haut, et vous autres trop bas;
« Pour éviter semblable faute,
« Et terminer de tels débats,
« Le seul vrai point de vue est toujours à mi-côte. »

IX.

JUPITER ET LES VENTS.

Jupin un jour (quelle heureuse aventure !)
Vint nous visiter ici-bas ;
— Voyons, dit-il, si la nature
Administre bien mes états.
Il n'était point caché dans un nuage ;
Il ne recherchait pas une jeune beauté,
Mais il laissait briller sur son visage.
La grandeur imposante, unie à la bonté.
Transporté sur son aigle altière,

Majestueusement il descend sur la terre,
Qui tressaillit à son aspect ;
La mer se tint dans le silence,
Pour lui témoigner son respect,
Les nymphes, les silvains, le suivaient en cadence.
— Amis, cria le Dieu des Vents ;
Le roi des cieux vient nous rendre visite,
Nétoyez, nétoyez ces chemins au plus vîte,
Au travail messieurs les Autans ;
Tout est ici plein de poussière.
— Allons, dirent les Aquilons,
Soufflons, camarades, soufflons :
Qu'on nous connaisse à notre savoir faire.
Ils s'élancent dans l'atmosphère ;
L'air s'obscurcit d'un nuage poudreux ;
Eclipsé, le dieu n'y voit goutte.
— Une fausse mesure a mis tout en déroute :
« Insensés ! vous troublez, et la terre et les cieux !
« Avant que l'on vous vît paraître,
« Un jour pur éclairait ces lieux. »
Lors il se lève, il parle en maître,
Fait fuir les tourbillons et les vents furieux,

Combien de balayeurs nous ont crevé les yeux !

X.

L'ENFANT SUR L'ÉPAULE.

Un bon papa faisait sauter son fils,
Il le prend sur l'Épaule, et l'Enfant se redresse;
Que tous les hommes sont petits,
Se disait-il dans son ivresse!
Chacun autour de lui, s'écriait : qu'il est grand!
On traite l'homme en place ainsi que cet Enfant.

XI.

LE TRÉSOR.

Trahi par la fortune et sa perfide amante,
Lysis fut consulter Apollon sur son sort;
A Leucade doit-il aller chercher la mort
Pour terminer le mal qui le tourmente?
Le malheureux! de quoi peut-il jouir encor?

— Console-toi, lui répondit l'oracle,
A ton bonheur je ne vois plus d'obstacle,
Tu possèdes un vrai Trésor.
Sans comprendre ces mots, Lysis séduit par l'or ;
— Où ? dit-il, où ? comment? — Il est devant ta porte.
L'impatience le transporte,
Il n'espère plus à demi :
Il part, il vole, arrive, et trouve son ami
Qui l'attend près de sa demeure :
— Ami, cria-t-il ! sous nos pas....
Un Trésor ! cherchons dès cette heure,
Avec moi tu partageras.
Ils creusent, retournent la terre,
Tant que l'astre du jour l'éclaire ;
La nuit ils travaillent encor,
Sans trouver ce rare Trésor.
Tout-à-coup à ses yeux brille un jour favorable ;
Il jette l'instrument, dans son transport divin,
Serrant son ami sur son sein :
Le voilà ! le voilà ce Trésor véritable !

XII.

LE LOUP PROPRIÉTAIRE
ET LE LION.

—L'innocence opprimée implore la justice,
Sire, je suis volé ! crie un Loup ravisseur,
L'état est en danger ; agneau, mouton, génisse,
Daims, faons, tout m'est ravi ! Je connais le voleur,
Un confrère.... et je crois le Renard son complice ;
Un tel crime peut-il échapper au supplice !
Non, sire, non ; des droits les plus sacrés de tous
C'est la propriété ; le plus probe des Loups,
D'un roi juste réclame un décret équitable.
Mais, je lis dans tes yeux la peine du coupable...
Notre Lion, rugissant de courroux :
— Eh ! de quel droit, aveugle en ton délire,
De la propriété réclamer le saint nom ?
Dis, que possédais-tu, trop insigne larron,
Avant de dévaster l'empire ?

XIII.

LA POULE PLUMÉE.

Un Renard affamé saisit une Poulette,
L'emporte et la plume à l'écart :
C'était fait d'elle un peu plus tard,
Mais Fidèle qui toujours guette,
Accourt aux cris, fond sur le ravisseur ;
D'entre ses dents arrache sa conquête.
Blessée, et traînant l'aile, avec grande frayeur,
Parmi sa troupe enfin arrive la pauvrette :
— Quels dangers, ô mes sœurs ! j'ai courus aujourd'hui,
Si le chien bienfaisant n'eût été mon appui,
Notre ennemi commun, effroi de la campagne,
Le Renard, eût déjà croqué votre compagne :
Elle reprend les faits, s'interrompt par des pleurs ;
Des infortunés c'est l'usage ;
Pour intéresser davantage,
On redit vingt fois ses malheurs.
Un cri soudain de la troupe gloussante,
Perce les airs. — Loin de nous, ignorante,

L'imprudence causa tes maux :
Chez l'oiseau dépouillé, va chercher des égaux,
Elle insistait : du bec, on la pousse, on la blesse,
Tant qu'enfin on la met dehors.

Si vous êtes dans la détresse,
On vous charge de tous les torts.

XIV.

LA LIONNE ET L'OURS.

A lécher, façonner sa chère géniture,
Dame l'Ourse employait ses jours,
La Lionne la voit se donnant la torture :
— Lèche, lèche ton fils, lui dit-elle, et je jure
Que malgré tous tes soins tu n'en feras qu'un ours.

Polis, auteur, polis ; mais retiens pour adage,
Que tout plan mal conçu fait un mauvais ouvrage.

XV.

L'ÉCHAPPÉ DE COLLÈGE.

Chez un Professeur de latin,
Un perroquet aux portes de la classe,
Entendait bredouiller le soir et le matin
Des vers de Virgile et d'Horace ;
Il en sait des lambeaux par cœur,
Et voilà qu'il se croit docteur.
Trouvant moyen de sortir d'esclavage,
Il fuit de sa prison, gagne le fond des bois.
Les oiseaux d'accourir, qui vante son plumage,
Qui contemple son bec, et le fier Kakatoès,
Sur un ton aigre et monotone,
Débite son savoir, au hasard, mal ou bien ;
Chacun et l'admire et s'étonne,
D'autant plus qu'il n'y comprend rien.
Renard passe, il lève la tête,
Et voyant mille oiseaux becs ouverts, nez au vent,
Ecouter l'étranger, il s'arrête un instant,

Présente au savant sa requête :
— De la science je fais cas,
Beau voyageur, pour moi, descends un peu plus bas,
Tu dois savoir instruire autant que tu sais plaire.
Lors du docteur s'affila le caquet,
A son latin mêla du perroquet.
— Je comprends ton langage ; explique sans mystère
Le sens de quelques mots. . . — C'est du latin, compère,
Le sens... le sens...—C'est... c'est... ma foi je n'en sais rien,
Non plus que maint homme de bien.
A ses dépens tous nos oiseaux de rire,
Et le fin Renard de lui dire :
On peut souffrir un ignorant,
Mais on siffle le sot qui tranche du savant.

XVI.

L'ENFANT SUR LES FLEURS.

Un Enfant sur les Fleurs reposait sans malice :
Ce n'était pas l'amour ; un avide frelon,
Le voit, lui lance un trait, ô ! *divine justice* !
L'animal perd la vie avec son aiguillon.

XVII.

L'HOMME ET LA TERRE.

— « Quand le bonheur s'évanouit pour moi,
« O mort, viens me saisir ! ô terre, entr'ouvre toi !
« Je ne puis plus résister à mes peines,
« Criait un homme hors de soi. »
La Terre lui répond : — « Cesse tes plaintes vaines ;
« Arrête... imite-moi, mortel ;
« Je m'abreuve avec fruit, des frimas, de la pluie
« Que dans un jour obscur me prodigue le ciel ;
« A la douce chaleur qui charme et vivifie,
« Dans un jour brillant et serein,
« Je m'empresse d'ouvrir mon sein.

Le Sage sait ainsi, corrigeant son destin,
Mettre à profit les maux et les biens de la vie.

XVIII.

LES REVERS DE FORTUNE.

— « Que je te plains ! dit à l'Ane Martin
« Un joli cheval de monture ;
« L'aube du jour te voit travailler au moulin,
« Toujours bâté : ma foi, vive Epicure !
« Je suis le favori de l'humaine nature.
« On me choie, on me panse, on fait grand cas de moi ;
« Je suis traité comme un cheval de roi.
« Et dans le fond, ma seigneurie
« Se compromet avec ton ânerie ;
« Retourne manger tes chardons ;
« Tu n'es fait que pour les affronts,
« Ame basse et sans énergie !
— « Je reconnais bien là les propos d'un faquin,
« Dit l'Ane ; mais voyons quelle sera ta fin.
« Je sais supporter ma misère,
« Travailler et souffrir fut toujours mon destin :
« Dans mon état qui peut me devenir contraire ?
« On doit te plaindre avec plus de raison ;

« Attends ton arrière saison;
« N'étant plus bon à rien, quel sera ton salaire ?
« Réformé, le manant dans les plus vils emplois
« T'exercera d'une rude manière !
« Tout le jour au fumier, puis à la chenevière,
« Meurtri de coups, succombant sous le poids,
« Apelant la mort mille fois !
« Plus malheureux encor par la pensée.
« Comparant à ton sort ta fortune passée,
« Tu pourras trop envier le destin
« De ce pauvre Ane du moulin.

XIX.

L'HABILE PÊCHEUR.

Bon, jette tes filets; mais troubler la rivière !
Y penses tu, Pêcheur ? crie un jeune garçon.
— Eh puis-je prendre le poisson,
Si je ne lui dérobe avant tout la lumière ?
Je t'entends, cher lecteur, vulgaire est la leçon;
Nos plus fameux Pêcheurs n'ont pas d'autre manière.

XX.

LA GIRAFFE (1) ET LE PELANDOR. (2)

La Giraffe rencontre un jour le Pelandor
Passé des Indes en Afrique :
— « D'où sort, dit-elle, ce butor?
« Sa tournure est vraiment comique ;
« Ta croupe, que l'on voit vers le ciel s'élevant,
« Tes pieds longs par derrière et si courts par devant,
« Font qu'avec ton museau tu laboures la terre ;
« Et puis tes bonds sont curieux!

(1) Giraffe, animal de l'intérieur de l'Afrique, qui a jusqu'à dix-huit pieds de haut, ses jambes de devant sont fort élevées elle a des cornes, est blanchâtre, et vit de feuilles d'arbres.

(2) Pelandor, ou Kanguroo des Indes orientales, dont les pieds de derriere sont cinq à six fois plus longs et plus gros que ceux de devant. Cet animal ne peut guere marcher à quatre pieds et n'avance que par de grands sauts. Sa queue est longue et grosse. Il s'appuie souvent dessus comme sur un troisieme pied; il vit d'herbes. Il est haut de deux ou trois pieds.

« Pour moi, j'ai bien lieu d'être fière,
« Ma tête, le vois-tu, touche au séjour des dieux!
« J'ai la démarche noble et le port gracieux. »
Relevé sur sa queue et ses pieds de derrière,
Comme sur un trépied. L'autre répond, « Ma chère,
« L'un et l'autre, crois-moi, ne nous reprochons rien;
« Te crois-tu mieux favorisée,
« Si tu m'es en tout opposée?
« Ton défaut, tout au plus, serait contraire au mien;
« Tes longs pieds de devant portent ta tête aux nues;
« Fort bien, mais ignorant les dangers d'ici-bas,
« Le plus faible ennemi qui te tendra des lacs,
« Doit profiter de tes bévues.
Critiquant le défaut qui nous est opposé,
Nous pensons, en effet, justifier le nôtre;
Par l'avare un prodigue est traité d'insensé,
Ce dernier, à son tour, ridiculise l'autre.

XXI.

LE RENARD QUI SE FAIT MISANTHROPE.

Un Lion s'attirait l'amour de ses sujets ;
Guerrier fameux, il chérissait la paix.
Son plaisir le plus doux était la bienfaisance.
Il avait de sa cour exilé les flatteurs,
Aussi Renards étaient de fort petits seigneurs,
Et réduits presqu'à l'indigence.
Pour se remettre en grace, ils firent mille efforts,
Mais le Roi, chaque jour, brisait tous leurs ressorts.
De l'Ours prenant le ton et la lourde enveloppe,
L'un d'entr'eux se fit Misanthrope.
Au Tigre il reprochait, dès-lors, sa cruauté ;
Tançait le Loup sur sa gloutonnerie ;
Dans le Singe, blâmait la charlatannerie ;
Et même en ses pareils, trop de subtilité :
On s'amusait partout de sa misanthropie.
Le Roi, tout le premier ; par quelqu'un il apprit
Qu'il ne l'épargnait pas, le monarque en sourit.
— Il peut avoir raison : qu'il vienne, il faut l'entendre.

A sa cour, le Renard refuse de se rendre,
Bien sûr qu'on viendra l'en presser.
Si bon que soit un Roi, d'un refus il s'irrite;
Il insiste, Renard, cède, lui fait visite,
Mais il a l'air distrait, l'air de beaucoup penser;
Mon Lion l'interroge, il s'obstine au silence;
— Que me reproches-tu; veux-tu me redresser?
Tu peux compter sur ma reconnoissance:
— Tu n'aimes pas, dit l'autre, un ton flatteur,
« Moi, je le hais de tout mon cœur:
« Si ce n'était chez toi qu'un stratagême
« Que t'inspira la vanité?
« Fuir tout éloge et l'avoir mérité,
« Loin d'être une vertu, n'est qu'un orgueil extrême,
« Tu le veux, je m'explique avec sincérité.
« Quand on loûra, ta bonté, ta vaillance,
Et ta sagesse et ta prudence,
« A qui t'en prendre, aussi lorsque la vérité
« S'échappe sous les traits qu'offre la flatterie.
Le Lion transporté: — J'aime ta brusquerie!
Tu ne sais point flatter, on me l'avait bien dit.
A ma Cour, cher Renard, tu passeras ta vie;
Le Renard résista, mais enfin se rendit.

Flattez, flattez sans craindre de déplaire:
Car on ne hait souvent que la manière.

LIVRE TROISIÈME.

I.

LE PROCÈS.

Maman.... Il me poursuit...! Je vole dans tes bras,
— Eh qui ? — Mon Précepteur.—Ne le défendez pas...
— Quoi ! mon fils ? — Il mérite un châtiment sévère,
D'un fils coupable, ô malheureuse mère !
Le ciel vous a-t-il fait le trop funeste don.
— Qu'a-t il donc fait? — Un crime, indigne de pardon,
— Tant de retard, Monsieur, me désespère,
Expliquez-vous. — D'une profane main,
Il a, dans les transports d'une aveugle colère,
D'un Stoïcien pur, d'un être plus qu'humain,
Et que l'antiquité comme un sage révère :
Et grec, Madame, et grec ! — Quoi ! — D'Epictète enfin
Lacéré le livre divin.
—D'un Grec, mon fils, d'un Grec! quel crime irrémissible!
— « Grec tant qu'il vous plaira, que n'a-t,il un bon cœur.
« Pour applaudir un tel docteur

« Je te connais, maman, trop juste et trop sensible.
« Ce Grec dont les leçons excitent mon courroux,
« Nous enseigne à n'aimer que nous.
« Il veut, par ses écrits, et c'est chose impossible !
« Dans nos cœurs étouffer les plus doux sentimens,
« Nous détacher de nos parens.
« Quoi ! Malgré mon amour et ma reconnaissance,
« Je dois voir d'un œil sec périr tous mes amis,
« Et même, ô ! Dieu, je frémis quand j'y pense !
« Supporter ton trépas avec indifférence !
« Tu ne pleurerais pas sur le tombeau d'un fils !
« Ah ! ne plus rien sentir, est-ce donc être sage ?
« Cet Epictète, un vrai sauvage !
« Esclave, sans amour, ne fut aimé jamais,
« Mais... tu pleures, maman ! j'ai gagné mon Procès.

II.

LE FEU A LA MAISON.

Au bruit des jeux de ses petits-enfans,
Près d'un feu vif s'endormit un grand père ;
Mais au bout de quelques instans,
Jetant à peine une faible lumière,
Le feu se recouvrit d'une cendre légère ;
Marmots de l'agiter, le souffler en tous sens ;
La cendre avec le feu voltige, s'éparpille,
Et bientôt ce dernier, s'étend, éclate et brille
Dans tous les coins de la maison.
Le père est à l'instant dévoré par la flamme,
Et succombe étouffé par un noir tourbillon.
Les cris des innocens touchaient, déchiraient l'ame ;
Dans le logis d'abord, les filous obligeans,
S'étaient glissés. Un père accourt avec main forte,
Au péril de ses jours il sauve les enfans,
Eteint le feu, puis met les filoux à la porte.

Veut-on des préjugés affranchir la raison :
Une sage réforme est souvent nécessaire,
Mais si des ignorans sont chargés de la faire,
Gare le feu dans la maison !

III.

L'OURS PHILOSOPHE.

Un Ours d'une grossière étoffe,
Riche d'orgueil, léger d'argent,
Tel que maint et maint philosophe,
N'aimant personne et lui seul s'estimant,
Paraissait mépriser les honneurs, la richesse.
Selon les médisans, c'était
Pour avilir les grands et couvrir sa bassesse,
Car dans le fond il les aimait;
Comme il était méchant toujours on l'écoutait;
Les animaux de la contrée
Etaient ravis par ses discours:
On a vu mainte fois une troupe égarée
Par les avis de certains Ours.

Au conseil du Lion on peignit le sectaire,
Ce savant en veut, Sire, à votre autorité;
Songez... Le Roi sourit d'un pareil adversaire,
Mais comme il était en gaîté:
Eh bien! voyons si nous le ferons taire,

Si l'on peut fléchir ses rigueurs.
Il va le visiter et sa cour l'accompagne.
On le trouve dans la campagne
Rédigeant un écrit contre les grands seigneurs,
Lorsqu'il se voit par eux comblé d'honneurs.
Au savant le Lion adresse la parole;
Vous ici, mon cousin! quittez ce vil séjour,
Quoi! d'un Ours tel que vous est-ce donc là le rôle?
Ma faveur vous attend, paroissez à ma cour;
Soyez mon ministre suprême.
L'autre surpris, charmé de cet honneur extrême,
Modestement l'accepte, en jouit dans son cœur,
Et petit à petit se fait à la grandeur:
Puis prend un train, puis fait de la dépense,
Tant que rien n'approcha de sa magnificence;
Changeant alors et de gamme et de ton,
Dans un ouvrage qu'il publie
Il chante la palinodie,
En exaltant la cour du roi Lion:
Puis ficz-vous à la philosophie.

Ceci s'adresse aux anciens Ours;
Car je respecte trop les savans de nos jours.

IV.

LES FLEURS.

Aimer ce qui nous nuit, est souvent notre usage.

Un homme chérissait les Fleurs,
Toutes obtenaient son hommage;
Il recherchait surtout les plus fortes odeurs,
La Tubéreuse et la Jonquille
Parfument sa demeure; ensuite il éparpille
Le Réséda, la Rose; ivre de leurs douceurs,
Sur son lit, sur son sein, et des pieds à la tête,
Mon fol en est paré comme au jour de sa fête;
Bonheur trop vif dure si peu de temps!
Méfions-nous de son ivresse.
Ses nerfs, par leur délicatesse,
De ses plus doux plaisirs font naître ses tourmens.
Faible, il chancelle, et perd l'usage de ses sens.
Un ami le secourt, il le rend à la vie;
Se corriger, souvent, c'est changer de folie.
Notre insensé dès-lors prend en horreur
Les dons de Flore et leur suave odeur:

Objets si doux naguère, à présent son supplice ;
D'où vient cet injuste caprice ?
S'écria l'autre, ami, le sentiment
Nous fut donné par la nature ;
Gardons-nous de tarir une source aussi pure !
Respirons, mais modérément
La fleur qui fait notre parure.

V.

LE CAVALIER AUX ECHECS.

Deux Enfans aux Echecs jouaient une partie :
Il leur manquait un cavalier.
Un pion superflu, dans la cavalerie
Fut mis et prit un rang. Les anciens de crier :
— Tu marches notre égal, d'où sors-tu, je te prie ?
Et les Enfans de répondre aux jaloux :
Qu'importe s'il nous sert, messieurs, autant que vous.

VI.

LE PAPILLON.

On admirait un Papillon,
Déployant ses ailes pourprées,
Et de vingt couleurs diaprées,
De la nature utile et riche don.
De Phébus, le moindre rayon
L'embellissait; avec grace il voltige,
Et caresse, en passant, la rose et le bouton.
Ses flatteurs criaient au prodige :
Voyez-vous quel éclat! quelle légèreté!
Il peut au ciel, s'il veut, prendre son domicile.
Au papillon, je passe un grain de vanité;
Mais plus ce n'est qu'absurdité.
La tête tourne à l'imbécille;
Il veut voler vers l'astre radieux;
Il s'élève, un Ciron le croyait dans les cieux,
Lorsque Zéphir l'effleurant de son aîle,
Le fait pirouetter aux yeux des spectateurs;
Il roule dans la fange auprès de ses flatteurs.
Adieu donc sa gloire immortelle!

VII.

LE VASE D'ARGILE

ET LE VASE DE PIERRE PRÉCIEUSE.

D'ARGILE surdoré, figurant chez Midas
Un Vase fier déployait ses appas.
Timide, dans un coin se trouvait un confrère
D'une précieuse matière,
Mais enchassé dans le plus vil métal.
— Allons, dit le premier, sors d'ici, téméraire;
Ainsi bâti, veux-tu figurer mon égal?
Fi, tu déshonores mon maître.
L'ignorant, répond l'autre, a pu seul méconnaître
Ce que je vaux; un temps viendra
Que tous les deux on nous apprécira;
Ce clinquant effacé, ton argile grossière
Deviendra pour chacun, un objet de mépris:
Dès qu'on reconnaîtra mon prix,
Sans ornemens, je pourrai plaire.

VIII.

LE DIVORCE.

Deux moineaux francs s'aimaient avec ardeur;
Père et mère ils avaient même nid, même cœur.
Faut-il que du plaisir puisse naître la peine!
Que l'excès de l'amour soit si près de la haine!
Le mari suit bientôt son naturel léger.
L'amour-propre à la belle exalte son danger,
Sans trop savoir pourquoi, d'abord on se querelle,
Et puis l'humeur, puis la fierté s'en mêle;
— Je vois trop bien que vous ne m'aimez pas,
« Criait la sensible femelle,
« Et que touché d'autres appas,
« L'inconstance ailleurs vous appelle;
« Vous délaissez la mère et les petits.....
Le moineau méprisa ses cris;
Mainte belle, en ce cas, aurait été légère;
Mais elle aime, elle suit sa jalouse colère:
Des ennemis aussi sont aux aguets
Pour fomenter le trouble d'un ménage;
Amans, amans! ils ont leurs intérêts,

Songez-y bien : temps perdu ! dans l'orage,
Eh quoi ! raisonne-t-on jamais ?
Bien loin d'être indulgents, ils agissent de sorte,
Qu'irrités à l'envi, leur fougue les transporte
Jusqu'à s'arracher l'aile ; et sans aucun respect
On déserte le nid, hélas ! on se sépare !
Le Vautour aiguise son bec.
Epoux, quelle fureur vous trouble et vous égare ?
Vous laissez vos petits en proie à ce barbare !
Réunissez vous donc ; volez..... Il n'est plus temps ;
Ah ! mourez de regret de vos ressentimens ;
Terrible image du divorce !
Quel fruit viendrait à bien, parviendrait à sa force
Quand on a séparé l'arbre de son écorce ?

IX.

LE VER LUISANT ET LE CRAPAUD.

Un Ver luisant brillait des feux du diamant ;
Un Crapaud lui lança son venin malfaisant.
— Quel mal, lui dit le Ver, ai-je donc pu te faire,
Pour me traiter ainsi ? — Tu répands la lumière.

X.

LES COMMENSAUX.

Nous admirons l'éclat dont brille la grandeur,
Quand elle réunit les vertus au courage;
Et moins elle paraît vaine de sa splendeur,
Plus on aime à lui rendre hommage;
Pour ces grands, si petits, qui n'ont pour tout partage
Qu'une ridicule fierté,
Dans ces traits où je peins la sotte vanité,
Qu'ils reconnaissent leur image.

Fier d'un bât chamarré, d'un maître fastueux,
Marchait la tête haute, un baudet orgueilleux:
Comme on voit tels et tels porter riche livrée;
Un coursier au frein d'or, dédaigneux, s'en moquait,
Tant que l'autre à la fin lui lâcha son paquet.
— De grandeur, plus ou moins, notre ame est enivrée.
Courtisan, j'en conviens, répartit le grison:
Ta housse de velours et d'or pur décorée,
Te donne-t-elle droit d'outrager la raison,
Plus qu'à moi, revêtu de panne bigarrée?

Non tous deux Commensaux d'une même maison,
Tous deux portant harnois, marque de servitude,
Soumis au châtiment ou moins fort, ou plus rude,
Que le rang soit obscur ou qu'il ait de l'éclat
Nous sommes tous deux sous le bât.

XI.

LA CASCADE ARTIFICIELLE,

LE RUISSEAU ET LA SOURCE.

— « Que ton murmure m'importune,
« Dit l'altière Cascade au modeste Ruisseau!
« Apprends que la cour de Neptune,
« Par moi, vient s'assurer un triomphe nouveau.
« Vois les coursiers du Dieu, blanchissans sous l'écume
« Elancer, par chaque naseau,
« Aux rayons du soleil, une éclatante brume,
« Qui, par degré retombe, et fait en nape d'eau.
« La Naïade la porte à la voûte azurée,
« D'où l'œil charmé, la voit pleuvoir en gerbes d'or;
« Sous des myrtes fleuris la cour de Cythérée,
« Admire mon sublime essor!

« Fuis donc vers les marais, va, que ton eau dormante,
« Se cache au jour, dans un terrain fangeux :
« Le reptile vivra sur tes bords dangereux.
Le Ruisseau passe et suit sa douce pente;
Mais la Source : — « De moi vous sortez tous les deux;
« Pour t'élever, le sort employa l'artifice,
« Et souvent sa faveur est près de son caprice :
« Exalte moins tes orgueilleux attraits;
« Que pourrais-tu vanter, qu'un pompeux esclavage?
« Ces dieux, dont tu fais étalage,
« Dans ces marbres glacés, ne respirent jamais;
« Tandis qu'au gré d'une simple Naïade,
« Serpente, au loin s'étend ce fertile Ruisseau;
« De ce trône usurpé, considère son eau
« Qui féconde les champs, et reporte à la ville,
« Les trésors du cultivateur;
« Par ses bienfaits il prouve sa grandeur :
« S'il peut s'énorgueillir, c'est toujours d'être utile.
« Fleuve, tu l'aperçois, transportant des vaisseaux,
« Unir un monde à l'autre, au gré de la fortune,
« De son urne épancher les bienfaisantes eaux,
« Et s'écouler heureux dans le sein de Neptune. »
Elle dit : épuisée en efforts superflus;
Notre Cascade, hélas! déjà n'existait plus.

XII.

LA CAILLE ET LE PIGEON.

Aussi coquette que méchante,
Une Caille fort pétulante,
Sur le prochain toujours jasait,
Déchirait sans pitié la tendre tourterelle:
— Elle affecte dêtre fidèle!
Grimace! On sait bien ce qu'on sait.
Et de conter mainte aventure
Sur sa vie et sur ses amours;
Les oiseaux d'applaudir à ses malins discours.
Ils sont comme chez nous, accueillis sans mesure.
Un Pigeon indigné: — Fort bien! ma chère, mais
Dis-nous un peu, de qui tiens-tu ces faits?
Parle. — Ces faits... ces faits... Bon! on se le figure...
— Tu juges donc par conjecture,
Moins avec ton esprit, qu'avec ton mauvais cœur?
Dans ton dérèglement, tu vois son déshonneur.

Du méchant c'est bien la manière;
Selon lui, ce qu'il fait, un autre doit le faire.

XIII.

LES EFFETS DE L'OPTIQUE.

D'un certain temple on avait peint la voûte ;
Un villageois, d'en bas regardant les portraits :
— Le peintre, se dit-il, était un fou sans doute !
Ils seraient bien plus beaux s'ils étaient vus de près ;
Il voit un escalier vers le sommet, il monte.
Mais bientôt mon nigaud décompte.
Ho ! ho ! mon Dieu ! de près ils font horreur ;
En serait-il ainsi de certaine grandeur !

XIV.

L'ÉCUME DE LA MER.

Neptune et ses trésors passent sous mon Empire.
Dit l'Ecume des mers en son bouillant délire,
Quand du fond de l'abîme en agitant les eaux,
Un terrible ouragan l'élevait sur les flots.

— Ma sœur au temps jadis sur le sein d'Amphitrite,
Disait-elle, forma la mère de l'Amour;
Prisme, je décompose et réfléchis le jour;
Je disparais, renais par mon propre mérite:
Aux astres je m'élance, et, parmi les éclairs,
Fluide étincelant, je brille sur les mers.
Du fond des eaux sort une voix divine:
— « Sale écume, au limon tu dois ton origine,
« Et ta fortune à ce grain destructeur,
« Qui troublant cet Empire en attend la ruine;
« Cesse de te vanter d'une orgueilleuse erreur;
« Quand le calme des mers polira la surface,
« Et, que Neptune aura conjuré l'ouragan;
« Lorsque tout reprendra sa place,
« Tu retomberas... au néant.

XV.

L'ESCLAVE, LE PRINCE ET LE SAGE.

— Faut-il me voir esclave et pour jamais souffrir!
Mon maître me promet en vain de m'affranchir,
Disait en gémissant un Grec à certain sage.
— Pour te faire à ce point haïr ton esclavage,
Ce maître est donc bien dur, lui répond-il. — Oh! non.
C'est un homme d'honneur et rempli de raison,
D'humanité, de bienfaisance;
Mais j'entends que la liberté
Serait de faire en tout sa volonté.
— Eh! qui peut s'en flatter, mon ami, c'est démence!
Comme ils cheminaient tous les deux,
L'Echo leur apporta l'accent d'un malheureux.
On s'approche, on écoute; hélas! c'était un Prince,
Qui, pour l'instruire, apprenait ses ennuis,
A son trop ambitieux fils.
— « Tu ne pourras trouver dans aucune province,

« De mortel plus contraint, et plus infortuné :
« Celui dont le destin semble à tous si prospère,
« N'est qu'un esclave couronné ;
« Cent flatteurs, nul ami sincère ;
« Leur intérêt tendant à m'avilir :
« Le malheur de pouvoir en tout me satisfaire,
« Tout ajoute à ma peine et chasse le plaisir ;
« Il en est dans la bienfaisance :
« Mais faire le bien même est-il en ma puissance ?
« Quand des ministres durs, sur mes faibles vassaux,
« Corrompant mes bienfaits, répandent tous les maux !
« De-là, mille ennemis, malgré ma politique ;
« Sans cesse en butte à la haine publique,
« Que je supporte et ne mérite pas ;
« Quels périls, chaque jour, n'assiègent point mes pas ? »
— Esclave, tu l'entends, dit doucement le Sage ;
Tu vois que dans tous les Etats,
Du plus au moins, se trouve l'esclavage.
On peut tirer toujours avantage du sien ;
Songe à ce Prince, ami, pour supporter le tien.

XVI.

LA POULE ET LE PHILOSOPHE.

Une Poule observait, l'œil fixé vers les cieux.
Soudain elle crie, et rappelle
Ses chers Poussins: — Mes enfans, leur dit-elle,
Gardez-vous de quitter ces lieux;
Soyez tous prêts, afin que sous mon aile
Je puisse vous cacher dans un danger pressant.
Un Philosophe rit des soins de cette mère;
— Cette crainte, dit-il, est sans nul fondement;
Et mes yeux ne me trompent guère.
Le fait est que je ne vois rien:
Ainsi donc vous rêvez, ou bien
Vous n'avez pas la visière fort nette;
Pourtant il braque sa lorgnette
Où la mère agitée avait jeté les yeux;
Il voit comme un point dans les cieux,
Qui s'étend, s'agrandit, plane sur l'hémisphère:
C'est un oiseau, c'est un vautour.

Ce que nul n'aperçoit, heureux effet d'amour!
Ne saurait échapper aux regards d'une mère.

XVII.

LE PIEGE.

Un Tigre devenu seigneur d'une contrée,
Egorgeait sans distinction
Tous ses sujets, dès son entrée.
Il ne se pique pas de modération.
Renard qui près de lui faisait toujours ripaille,
Comme on pense, approuva du geste et de la voix.
— Fort bien, lui disait-il, avec cette canaille,
Il n'en faut pas faire à deux fois,
Montrez ici votre puissance.
Suivant donc ses goûts malfaisans,
Sous sa griffe un sang pur s'écoulait par torrens.
Pour un Tyran c'est douce jouissance;
Le combat finissait faute de combattans.

Déjà mon Tigre en sa détresse,
Sur des prétextes vains croquait les courtisans.
Mon fourbe sent alors le danger qui le presse;
Son tour pouvait venir:
Recourant à l'adresse,
— Venez, Sire, dit-il, je vais vous découvrir

Des troupeaux qui, je crois, pourront vous convenir.
Par ce sentier tournez de préférence,
Il vous y conduira; venez, approchez-vous;
Plus près, vous y voilà; l'autre affamé s'élance;
Un piège s'ouvre, il tombe en une fosse immense
Où le matois savait que l'on prenait des Loups.

Des Renards voilà le génie;
Favorisant la tyrannie,
Tant qu'ils y trouvent leur profit;
Ont-ils à craindre pour leur vie,
Le Piège est prêt et le Tyran périt.

XVIII.

LE LOUP A L'AGONIE.

Un Loup agonisant, et près de rendre l'ame,
Jetait l'œil sur sa vie et ses cruels exploits:
— Je suis, se disait-il, un voleur, un infâme!
Oui... mais peut-être pas autant que je le crois:
N'en déplaise à ma modestie,
J'ai fait du mal, j'ai fait aussi du bien:
Un jour... qu'avec plaisir ici je m'en souvien!

Un Agneau s'égarait loin de la bergerie,
Il se réfugia bêlant auprès de moi;
Je pouvais l'étrangler, rien n'était plus facile,
Je n'y touchai pas sur ma foi!
Alors la brebis imbécille
Me tint des propos insultans:
Au lieu de m'en venger, m'armant de patience,
Je souffris ses mépris avec indifférence,
Nuls chiens ne me montraient les dents!
— Oui, j'atteste ces faits. Oui, l'on peut bien t'en croire,
Répond un Renard au mourant,
Ils sont présens à ma mémoire.
C'était ce jour-là justement
Qu'ayant mangé d'une façon goulue,
Tu pensas trépasser de cet os que la Grue
T'arracha du gosier trop généreusement.

XIX.

LE CHAT ET LE FROMAGE.

Un Rat dans un buffet écornait un fromage;
Soudain on y renferme un Chat,
Qui mange le fromage aussi bien que le Rat.

Prenez donc des minets pour venger votre outrage!

XX.

LA ROSE ET L'ÉPI.

Retire-toi, disait la Rose avec dédain,
A l'Épi, par hasard, près d'elle en un jardin :
De tes pareils, est-ce, dis-moi, la place?
De ta sotte figure, eh! que veux-tu qu'on fasse?
Voudrais-tu que, pour toi, Flore, et l'Aurore en pleurs,
Perdissent leurs instans à broyer des couleurs?
Près de moi, brilles-tu sur le sein d'une belle?
Retourne à tes sillons, va, tête sans cervelle :
Tu profanes la cour de la reine des fleurs;
Passe encor pour l'œillet, l'aimable giroflée;
Ma sœur, la renoncule, y doit être appelée.
Toi, pour l'obscurité, mon cher, tu sembles né;
Dans tes champs, seulement tu peux jouer un rôle;
Pourrais-tu comparer ma brillante corolle,
A ce tube barbu dont ton chef est orné?
— Je me borne, dit l'autre, au bonheur d'être utile;
Et de monstres (1), jamais je ne serai jaloux :

(1) On appelle monstres en botanique, les fleurs cultivées qui doublent leurs pétales aux dépens de leurs étamines, organes de la reproduction.

Pour tels on reconnaît toutes vos sœurs et vous.
Tire-t on vanité de devenir stérile ?
Doublant vos fleurs, trop fragile beauté,
Vous plaisez aux dépens de la fécondité.
Moi, je me reproduis : mon heureux hyménée
Est célébré par les fils de Cérès;
Autour de nos vastes guérets,
On les voit venir chaque année,
Chanter l'espoir des biens que je promets;
Enfin, on rend chez nous à la plante d'élite,
L'honneur qu'usurpe ici toute fleur parasite.
Ainsi, soyez moins fière, et cessez de vains bruits;
Vantez moins l'agrément, et montrez-nous vos fruits.

XXI.

LE VAUTOUR ET LE LOUVETEAU.

Ne me coupez pas le sifflet,
Monsieur le Vautour, je vous prie,
Disait un jeune Loup ; je suis trop maigrelet
Pour bien garnir votre crochet.
Il vous faut de la chair flétrie :
Eh ! portez-moi, vous le pouvez,

Dans une île ici près, d'où les Loups sont chassés,
Autour d'un parc, ou bien de quelqu'étable ;
On ne m'y soupçonnera pas,
Et d'un Agneau, même d'un Mouton gras,
Je pourrai fournir votre table.
Seigneur Vautour s'arrête....et frappé de l'avis,
Après avoir dûment calculé ses profits,
Il y consent, se disant; qu'on le tue,
Il m'en reviendra bien toujours quelque morceau.
—Comment t'y transporter?-Comment! Eh! dans la nue;
Mon père, un jour, vit bien passer dame Tortue
Que portaient deux Canards ; cela n'est pas nouveau.
Dans les serres pressé, voilà mon Louveteau
Qui passe la mer sans bateau.
Nouveau César, il prétend, sans remise,
Mettre bientôt à la raison,
Le sage pasteur d'Albion
Heureux et fier de sa franchise.
Le voilà donc dans la terre promise
Où l'on voit troupeaux à foison,
Qui, jour et nuit dans la prairie,
Presque sans surveillans, mènent joyeuse vie.
Dans le taillis caché, dès que le jour baissait
Dans les plaines, sans bruit, mon rusé se glissait.
Un faible Agneau d'abord paya sa redevance,
Puis ce fut un Mouton, et puis vint l'imprudence.

Le glouton ne se fût contenté d'un troupeau ;
Trop heureux parvenu, bientôt mon Louveteau,
Déjà Loup tout-à-fait, ne se contraignit guère ;
Dans ses excès, le jour quelquefois le surprit.
Il veut dévaster l'Angleterre,
Il croit venger les siens ; le succès le trahit.
Sur son fils, chaque jour, gémit plus d'une mère,
Dont la voix retentit dans l'ame du pasteur;
L'intérêt en répond ; il frémit, s'inquiète ;
L'alarme se répand, on poursuit le voleur :
Chacun s'arme à la hâte, et si bien on le guette,
Qu'on surprit, assomma l'imprudent ravisseur.

LIVRE QUATRIÈME.

I.

LES DEUX RUISSEAUX.

Au pied d'un modeste coteau,
On vit jaillir deux filets d'eau :
Chacun d'eux traversant les mousses, les fougères,
Par le secours des Naïades légères,
Obtint enfin le titre de Ruisseau.
Coulant près l'un de l'autre, en leur course incertaine,
Goûtant la douce liberté,
Aussi purs que leur source, ils parcouraient la plaine,
Quand devant eux s'offrit une cité.
— Fait pour vivifier la terre,
J'en veux connaître un peu les habitans,
Dit l'un des deux ; entrons ici, mon frère.
Sans employer de vains raisonnemens,
L'autre se détourna, poursuivit sa carrière.
Les citadins accueillent mon Ruisseau ;
Il a l'honneur des ponts et du petit bateau ;
S'unit, dit-on, à quelque source.

Non sans peine, pourtant, il parvint à sortir:
Comme il continuait sa course,
Son humble camarade à ses yeux vint s'offrir;
Alors, mon parvenu, du ton d'un matamore:
— « Tu vois ce que je suis, et le peu que tu vaux;
« Les Nymphes de la ville ont enrichi mes eaux,
(Pur effet de la métaphore,
C'étaient les plus sales Ruisseaux),
« A l'envi, quand le ciel purifiait la terre,
« Toutes venaient m'offrir leur tribut éphémère;
« Que n'ai je point reçu, que n'ai-je point appris!
« Je m'en vais le conter à l'Océan surpris. »
Il parlait; cependant notre Ruisseau champêtre,
Sur des cailloux dorés, serpentait mollement;
Mêlant son doux murmure au doux gazouillement
Des oiseaux, qui, perchés sur le saule ou le hêtre,
Enchantaient les Nymphes au bain.
Heureux sans chercher à paraître,
Il ne prenait pas garde à ce discours hautain.
Un Pasteur lui répond: Laisse toute imposture;
Tu grossis dans la ville, et te crois sans égal!
« As tu donc conservé ton onde vive et pure?
« Offre-t-elle à Narcisse un limpide cristal?
« Le séjour des cités, aux mœurs devient fatal. »
Tes flots souillés, sont de trop sûrs indices
Qu'on y contracte moins de vertus que de vices.

II.

LE RENARD ET LES POULES.

Un fripon de Renard, véritable Mandrin,
Expirait sous les coups, par droit de représaille,
En présence de la volaille,
Qui d'un si grand bonheur bénissait le destin.
Poules en caquetaient alors, Dieu sait la joie!
Une Poulette à la douleur en proie,
Se tenant seulette à l'écart,
N'y prenait pas la moindre part;
Sur sa tristesse on l'interpelle:
— « Qu'importe hélas! à ma douleur mortelle,
« Que de ce scélérat on ait brisé les os:
« Il ravit mes Poussins, il a causé mes maux,
Ma perte se répare-t-elle!

III.

LE COURTISAN ET LA MER.

« Revenu, grace au ciel, de mes erreurs passées,
« Je ne m'égare plus en de vastes pensées,
« Et de l'ambition le prisme séducteur,
« N'éblouit plus mes yeux, ne charme plus mon cœur! »
Ainsi vivant aux dépens de Neptune,
Parlait un courtisan, ajustant ses filets;
Il s'était fait pêcheur: tombé dans l'infortune,
Pour une humble cabane il quitta les palais.
Il exaltait sa sagesse nouvelle:
— « Ici tout me sourit; le bonheur est fidèle,
« Où le désir jamais n'excède le besoin.
« Sans danger sur ces bords je pourvois ma nacelle,
« Je la fournirais mieux si je voguais plus loin...
« Ne peut-on pas quitter la côte,
« Sans la perdre de vue?... » Il le fait, réussit.
— « Oh, oh, dit-il, Neptune est un bon hôte!
« Et puisqu'il le permet, doublons notre profit. »
(Le succès bien souvent rend une ame imprudente)

« Un ciel serein, une onde transparente,
« Tout me promet une pêche abondante.
« Esturgeons et turbots vous viendrez dans mes rets!
« Pour m'assurer un grand succès,
« Allons en pleine Mer, et vogue la galère! »
Aux flots, aux vents légers il livre son destin;
A ses yeux disparaît la terre...
Son espoir est rempli; surchargé de butin,
Il revenait joyeux; tout à coup un nuage
S'élève, grossit, crève. Il voit d'un coup de vent
Son bateau chavirer. Contre les flots luttant,
Après de longs efforts, il se sauve à la nage.
Mon naufragé, pensif, debout sur le rivage,
Observant ses débris, disait en soupirant:
— Comme les grands, ô mer, dangereuse Sirène!
Ton charme attire et ta faveur entraîne;
Plus avec vous on se laisse engager,
Et plus on y court de danger.

IV.

LA ROSE ET LE RUISSEAU.

Une Rose un jour s'admirait
Au reflet d'une eau vive et pure ;
Un zéphir léger l'effeuillait,
Et l'onde emportait sa parure.

V.

LES NOUVEAUX DOCTEURS.

Un simple laboureur sous ses humbles cabanes,
Loin des sots, des savans, avait formé des ânes;
Ils faisaient leur devoir en honnêtes baudets;
L'esprit ne leur mettait jamais martel en tête ;
Chacun était heureux d'être une bonne bête ;
Un Renard les rencontre un jour dans les forêts;
Il les séduit; il a langue dorée :

Il leur promet la liberté.
La liberté ! voilà chaque tête égarée ;
Combien se sont perdus à ce nom respecté !
Pour la liberté ! las ! ils prennent la licence,
Et vont s'ébattre en une plaine immense ;
Renard et loup étant d'accord entr'eux,
L'événement trompa nos orgueilleux ;
Leur grand défaut n'est pas la prévoyance :
Esclaves malheureux, traités avec mépris,
Et souvent par la mort payant leur imprudence,
Convaincus de l'erreur qui les avait séduits,
La moitié s'échappa, revint droit à son maître ;
Il eut, hélas ! peine à les reconnaître ;
Avec bonté pourtant ils furent accueillis,
Heureux de revenir à leur premier bien-être.

La sagesse autrefois aux faibles n'enseignait
Que ce qu'il fallait fuir ou ce qu'il fallait faire ;
Si beaucoup moins on raisonnait,
En valait-on moins ? au contraire.

VI.

L'ÉGOÏSTE.

Autant que toi mon maitre, hélas ! ne m'aime pas,
Disait le Chat au Chien fidèle :
Je prends pourtant ses souris et ses rats :
Je suis si doux, si plein de zèle,
Si caressant !.... — On le sait bien,
Réplique brusquement le Chien :
La raison n'en est que trop bonne ;
Qui s'aime tant, après soi, rien,
Ne peut être aimé de personne.
Un grand bruit suspend leur discours :
Le maître crie : au secours ! au secours !...
Des voleurs ont forcé la porte ;
Mon chien s'élance, et fond sur la cohorte,
Déchire l'un, mord l'autre au mollet, puis au bras ;
Monte, descend, aboie, et fait si grand fracas,
Qu'on vient soudain avec main forte ;
Bref on s'empare des voleurs.
Et notre chat ? — Saisi d'une terreur soudaine,

Il était sur le toit, observant ces messieurs.
Le danger passe; il vient à perdre haleine,
Et puis en calinant, exprime ses frayeurs,
Lèche son maître, et répand quelques pleurs.
— Cesse donc, dit le Chien, cette grimace vaine!
Etais-tu près du maître, en ce fatal moment
Où l'ennemi sur lui fondit à l'improviste?
Tu t'étais évadé, mon cher, fort prudemment:
Va, dangereux ami, tu n'es qu'un Egoïste,
Et de nombreux humains, (je le dis doucement),
Tu pourrais te flatter d'aller grossir la liste.

VII.

LE JARDIN ARTIFICIEL

ET LE JARDIN NATUREL.

Deux jardins, anglais et français,
Etaient fort voisins l'un de l'autre;
La nature, de l'un faisait les plus grands frais;
L'autre brillait par l'art du célèbre le Nôtre.
Longue, large avenue et tirée au cordeau;
Vingt jets-d'eaux boulingrins, mainte et mainte statue,

Terrasses à perte de vue,
Le font vanter par maint badaud.
Il avait bien des titres à la gloire.
Oui, mais il s'en fit trop accroire ;
Mon glorieux se montrait mécontent,
Et voyait d'un œil méprisant,
L'air simple et négligé de son franc camarade ;
Les rochers, le vallon, son arbre toujours vert,
Qui prolonge l'été, qui raccourcit l'hiver ;
L'air libre de l'Hamadryade ;
Le ruisseau serpentant au gré de sa Naïade ;
Riait du labyrinthe et du chemin couvert;
La ferme, le vieux pont, étaient d'un goût vulgaire.
L'Anglais avec moins d'art plaisait ; il sut se taire.

Rapprochez-vous du naturel,
Pour fixer long-temps notre hommage:
Ce fut toujours l'avis du sage,
Je pense qu'il est sans appel.

VIII.

LA BREBIS SAUVÉE.

Vzas la brune, un Renard rencontre une Brebis:
— Vous vous écartez trop ma chère,
Du berger et des chiens; écoutez mes avis:
Le loup vous guette, il est dans la bruyère;
Le voilà qui paraît; retournez au logis:
Fuyez, il vous atteint... Bon! la voilà sauvée.
La pauvrette enfin arrivée,
Moutons de l'entourer, parlant tous à la fois:
— Où t'es-tu donc perdue? Etait-ce au fond des bois?
N'as-tu pas vu le loup? Il est bien laid, je gage?
Est-il gros? A-t-il l'air sauvage?
Une course forcée, et surtout la frayeur,
D'un long saisissement frappaient la jouvencelle,
Mais reprenant ses sens et sa vigueur:
Grace au seigneur Renard, j'existe encor, dit-elle:
Vous devez mes jours à son zèle.
On bénit le Renard; il eut un grand renom
D'humanité, chez le peuple mouton,
Et s'attira toute sa confiance,

Mais le loup le tança de la bonne façon ;
— Ami, dit-il, en conscience,
Des troupeaux, des bergers tous les deux ennemis,
Devais-tu me tromper, quand tu m'avais promis
De m'aider de ta ruse, et de là le partage ?
Je veux rompre avec toi, cœur double et sans courage.
Et le Renard : — Vraiment, j'ai payé mon écot ;
Tu ne me comprends pas, mon cher, tu n'es qu'un sot.
Je sauve une brebis, et trente vont me suivre ;
Adroitement alors je te les livre.
Oh ! nous serions moins fins, moins dangereux,
Si nous n'étions jamais, ni bons, ni généreux.

Avis à la gent moutonnière ;
On doit moins craindre un loup qu'un renard débonnaire.

IX.

LA MOUCHE LUISANTE. (1)

— Prends garde, insecte ailé, l'on observe ta trace,
On te poursuit !... fuis donc ; c'est un oiseau :
— De cet avis, dispensez-vous, de grace,

(1) Mouches d'Italie, qui portent deux points lumineux, et qui souvent bannissent l'obscurité par leur multitude.

Quand jusqu'au ciel je porte mon flambeau,
Admirez; je prendrai le soin de me conduire;
Il dit: le Rossignol que sa lueur attire,
Tombe sur lui, le happe, et n'en fait qu'un morceau.

Celui-là perd son temps, s'il pense qu'il éclaire
L'orgueilleux ébloui de sa propre lumière.

X.

LES HÉROS DE THÉATRE.

Sur un théâtre un simple Adolescent,
Non à Paris, mais en Province,
Pour la première fois avec ravissement,
Admirait la pompe d'un prince,
Et son cœur généreux, et ses douces vertus,
C'est tout dire, on jouait Titus;
L'héroïne était Bérénice.
Après la pièce, il vole à la coulisse
Pour voir l'acteur, pour admirer l'actrice;
Nouvel Antiochus s'enchaîner à son char.
Dans la reine on lui montre une assez laide fille,
A l'humeur libre, au ton poissard,

Qui vient de ruiner un enfant de famille;
Et dans l'acteur un pilier de tripot,
Usé par la débauche, au teint blême, à l'œil terne,
Qui de sa troupe enleva le magot.
L'Ecolier s'écriait: Sans doute l'on me berne;
Pourquoi donc leur prêter autant d'attention,
Applaudir ces héros? — Tout ce qui brille on l'aime;
Le faste, ami, nous fait illusion;
Quittant son vêtement, son riche diadême,
L'Empereur rentre ici dans son obscurité.

Etalant un luxe effronté,
De tel riche ou tel grand reconnaissez l'emblême.

XI.

L'ÉDUCATION HATIVE.

Un amateur élevait un Serin.
Je ne sais trop par quel vertige,
Il en voulut faire un prodige;
Il le sifflait soir et matin.
Tant opéra la serinette,
Qu'il apprit mainte chansonnette,

Et gazouillait sur tous les tons,
Avant le temps où la nature
Instruit tous les oiseaux à former de doux sons.
Du plus aigre fausset l'éclatante imposture
De joie extasiait la foule des flatteurs;
Mais aussi les vrais amateurs
En tiraient fort mauvais augure :
Attendez, disaient-ils, que petit-fils soit grand;
Vous le verrez aussi sot qu'ignorant;
Sa voix forcée est maigre et dure.
Qu'arriva-t-il lorsque, par leurs concerts,
Les chœurs d'oiseaux enchantaient l'univers?
Mon fat brouilla, confondit tous les airs :
Il n'atteignit point au ramage
Du plus simple habitant des bois;
Et bientôt il perdit la voix.

Parens, de la nature sage,
Gardez-vous bien de mépriser les lois.

XII.

L'ÉDUCATION TARDIVE.

Je te ferai mourir sous le bâton,
Dit un maître au pauvre Fidèle;
Ne pourras-tu jamais, comme un Chien du bon ton,
Faire la révérence, et me prouvant ton zèle,
Gambader pour Monsieur, pour Madame sauter,
Puis élégamment rapporter?
Tu ne seras jamais qu'une faible cervelle.
— Hélas! mon maître, j'en conviens;
Je ne suis pas le plus adroit des Chiens;
Cependant, si dès ma jeunesse,
(Ne vous offensez pas de cette liberté);
Vous m'eussiez mieux instruit dans la maturité,
Je pourrais montrer plus d'adresse,
Plaire par quelque gentillesse;
Mais déjà manquant de souplesse,
Mes membres se sont endurcis.

De notre Chien la raison était bonne:
Dès le printemps, cultivez donc vos fruits,
Si vous voulez en jouir dans l'automne.

XIII.

LE SEIGNEUR ET SON FERMIER.

Selon moi, la philosophie
C'est l'amour de la vérité,
Joint à l'exacte probité.
Celui qui la possède, oh, je le déifie!
Tel se croit sage et fait des actes de folie;
Sur ce point, dès long-temps, chez nous peu contesté,
Joignons un trait de plus par Gherardo conté. (1)

Un Seigneur possédait un fertile domaine;
La mode se passant d'avoir un Sapajou,
De la philosophie il devient presque fou.
Il l'a toujours en tête, elle est sa souveraine;
Il mande son Fermier : — Thomas,
Je destine à mes champs, ainsi veut la nature,
Un nouvel ordre de culture :
Garde-toi de couper, surtout n'arrache pas
Dorénavant l'ivraie et la fougère,

(1) Gherardo de Rossi, fabuliste italien.

Toute herbe librement doit croître sur ma terre.
—Y pensez-vous? Seigneur ! Pourquoi ce changement?
— Quoi! tu ne comprends pas, rustaud, que le froment
Aux dépens de toute autre plante
S'élève partout en tyran ?
Nulle ne doit se montrer dominante ;
Pour la philosophie, entends-tu, c'est délit.
A ces nouvelles lois Thomas donc se soumit.
Lors mille plantes s'élevèrent :
Et des sucs les plus gras à leur tour s'emparèrent.
Les bons grains étouffés par ces fiers ennemis,
Au jour de la moisson rendirent peu d'épis.
Le bon Thomas court chez son maître ;
En larmoyant lui fait connaître
Que ses greniers sont vides, à-peu-près.
Le Seigneur est surpris: —Comment donc ! la tempête
Ou quelque malfaisante bête,
Auraient dévasté mes guérets ?
— Point. — Des brouillards, quelque main ennemie ?
—Non, Seigneur.—Eh qui donc ?— Votre philosophie.

XIV.

LA ROUE DE FORTUNE.

Se promenant dans un jardin,
Chloé vit un buisson de roses,
Fraîches comme elle, à peine écloses;
Sans choix elle en cueille une, et la met sur son sein.
Les flatteurs d'applaudir à la rose divine,
Elle a plus de parfums que n'en a sa voisine.
Orgueilleuse de ces faveurs,
Oubliant sa simple origine,
Elle de mépriser ses sœurs.
— Le teint seul de Chloé l'efface,
Dit un amant, bien moins charmé de ses couleurs,
Qu'il n'était jaloux de sa place:
Ici se reconnaît le flatteur, l'intrigant;
Faut-il donc qu'un sort éclatant
Soit toujours de courte durée!
Bientôt sur ce trône brûlant,
Elle se fanne, elle est décolorée;
Une heure lui suffit, on la jette à l'instant,
Au sein de la poussière elle est défigurée.
Dans son modeste état conservant sa fraîcheur,
Une des sœurs ainsi déplora son malheur:

— « Voilà bien de tes coups, ô fortune bizarre!
« Tu choisis au hasard tes plus chers favoris;
« Tu fascines leurs yeux, ton charme les égare,
« Ils méprisaient leurs égaux, leurs amis.
« Un tour de roue, ils sont des objets de mépris. »

XV.

LE LION

PASSANT EN REVUE SES TROUPEAUX APRÈS LA GUERRE.

Le Lion terminant une sanglante guerre
Se croit riche ; il faisait défiler ses troupeaux.
La famille des loups s'avance la première :
—Quelle belle ordonnance et qu'ils sontgras et beaux!
Dans le civil et dans le militaire,
Ils m'ont souvent prêté leur ministère :
Voyons aussi mes moutons, mes agneaux :
— Sire, la clavelée, horrible épizootie,
Dit le loup, en ravit la plus belle partie ;
Un reste vil n'est point porté sur vos états.
— J'entends, mais.... je veux voir ce misérable reste.
— Il ne se présentera pas.
—Je veux...—Sire, sachez.—Eh quoi?—Qu'il a la peste

— Mais enfin, mon butin, le prix de mes sueurs ?
— Il a récompensé vos zélés serviteurs
Les loups. — Eh quel sera le fruit de ma victoire,
De mes travaux?—L'honneur, et Sire, c'est beaucoup;
Le loup dans tout l'Empire exalte votre gloire,
Vous serez fameux dans l'histoire ;
— Le loup, le loup! Le drôle a fait sa main par tout.
Monarques, triomphez pour engraisser le loup.

XVI.

LE CERF ET LE RENARD

Sur ses nobles aïeux, un Cerf l'ame un peu vaine,
S'extasiait, ne tarissait jamais.
Pour moi, dit le Renard, je suis bien moins en peine
De savoir d'où je sors, que de voir où je vais.

XVII.

LE PAPILLON ET LE LIMAÇON.

Au soleil brillant du matin,
Un jeune Papillon, sur des roses nouvelles,
Se pavanait, admirait son destin :
Avec orgueil, il déployait ses ailes

Éclatantes de pourpre et d'or,
Que les rayons du jour embellissaient encor.
A s'oublier, un fat a toujours tant de pente!
Il voit un Limaçon, il se met en courroux :
— « Eh! jardinier, pourquoi travaillez-vous
« A dégager ce sol de l'inutile plante?
« Ne cultivez vous ce jardin,
« Devançant, chaque jour, l'aurore,
« Que pour satisfaire la faim
« De cette chétive pécore?
« Pour elle ainsi, la pêche a sa vive couleur!
« Et la prune paraît couverte de sa fleur;
« Écrasez-moi plutôt cette vermine. »
— Un parvenu décèle ainsi son origine,
Répond l'autre; pour moi, j'avoûrai sans façon,
Que je suis d'une humble naissance:
Que je naquis et mourrai Limaçon;
Mais qu'est-ce donc qu'un Papillon,
Pour prendre ces airs d'importance?
Ce n'est qu'une chenille avec un bel habit;
Il ne pourrait, et tel essor qu'il prit,
Que nous en propager la race.
Papillon produira chenilles, quoiqu'il fasse.

XVIII.

L'ESPION.

—« L'Aigle qui me recherche est d'un merveilleux goût!
Criait, en sautant, une Pie;
« Aussi je le sers bien, lui rends compte de tout;
« Je suis de bonne compagnie;
« La cour est sans doute mon fait.
« Des hiboux et de nous, voilà la différence;
« Qu'ils habitent ou non le lieu le plus secret,
« L'on n'ira point les y chercher, je pense.
L'oiseau de Minerve écoutait:
— Non, non, rassures-toi, ma chère;
« Nous n'irons point ramper aux genoux de ce Roi
« Qui se plaît aux rapports, estime une mégère,
« Et peut s'entretenir un instant avec toi;
« Mais apprends, commère la Pie,
« Qu'être de bonne compagnie,
« Ou bien y vivre, sont deux cas bien différents,
« Que confondront toujours les sots, les ignorants,
« Qui devraient voir qu'on les tolère,
« Par certains motifs d'intérêt:
« Mais qu'un sage toujours préfère,
« A vivre au milieu d'eux, le fond d'une forêt. »

XIX.

LE SINGE BIZARRE.

Avant long-temps vécu près d'un certain Hibou,
Loin de se modeler sur ce qu'il voyait faire,
Bertrand faisait tout le contraire :
On l'avait surnommé le fou.
Marchait-on en avant ? il marchait en arrière ;
Tout droit ? il allait de travers :
Dansait-on sur les pieds ? il sautait sur la tête ;
Bref, notre impertinente bête,
Ne copiait rien qu'à l'envers.
— Ami, lui dit un sage, abjure ce travers,
L'opposé du bon sens ! — Chut ! il fait ma fortune :
Avec peu de talens, je m'acquiers du renom :
Et c'est beaucoup que de se faire un nom ;
Pour réussir, frondez l'opinion commune.
— Oui, mais tu peux éblouir quelques jours,
Et bientôt la raison reprendra son empire.
On rit un temps de voir tout au rebours ;
Mais de toi seul, à la fin on va rire.

XX.

LES OISEAUX DE BASSE-COUR ET LE PINSON.

Quelques Oiseaux fort ignorans,
Partant jaloux, n'osaient critiquer Philomèle ;
Affectant de ne souffrir qu'elle,
Ils dénigraient de moindres chants.
Au doux Serin, à la tendre Fauvette,
A l'élégant Chardonneret,
Même à la brillante Alouette,
Ils donnaient toujours du sifflet ;
Et *sur l'avis* de dame l'Oie,
Des bons chantres, vrai rabat-joie,
Leur préféraient les cris du Paon.
Et lui disaient : — Notre digne sultan,
Favori de Junon, avec droit on te vante ;
Cette voix sans prétention,
Egale ton aigrette et ta queue éclatante :
Nul habitant des bois autant que toi n'enchante !...

— Le croyez-vous, dit le Pinson?
Déguisez mieux la basse jalousie,
Qui vous porte à louer un cri si discordant,
Pour mieux siffler la douce mélodie :
Vous découragez le talent.
En vaudrez-vous donc mieux en le dépréciant?
Des cris du Paon, au chant de Philomèle,
A mon avis, les degrés sont nombreux ;
Pour des accents harmonieux,
On peut être applaudi sans briller autant qu'elle.

XXI.

LES MARIONNETTES.

O, Maman ces Marionnettes,
Comme elles dànsent joliment!
Si, pour nous servir d'amusettes,
Mon frère et moi, nous pouvions seulement
Les faire mouvoir un moment!
La Maman l'obtient du Compère.
— Ce n'est pas, leur dit-il, si simple qu'on croirait,
Que de bien diriger cette troupe légère,

C'est l'exercice seul, qui peut nous mettre au fait.
— Oh ! nous réussirons, toi commence, mon frère.
— Amis, ne tirez pas trop fort;
Songez à les mettre d'accord.
— Je ne les fatiguerai guère,
Monsieur, répond d'un air benêt,
L'aîné, dont lentement la main les agitait.
— Chaque Marionnette est-elle une statue ?
Mon dieu ! quelle stupidité !
Mais, les voilà toutes sur le côté ;
Aucune, enfin, ne s'évertue :
Quelle est, mon frère, hélas ! ton incapacité !
A ton tour, regarde-moi faire :
Vois-tu ! gageons quelles vont mieux.
— C'est bien vraiment tout le contraire,
Je m'en rapporte à tous les yeux.
— Vous les tourmentez trop, dit le propriétaire :
Mes principaux acteurs sont déjà tous froissés.
O ciel ! tous mes fils sont cassés !
— Maman te les paîra ; mais dis-nous le mystère,
De les faire mouvoir ensemble, et comme il faut.
— Vous lâchez trop les fils, ou les tirez trop haut;
Puis vous prenez souvent la gauche pour la droite.
Ce rôle de Compère, ami que l'on convoite,
Ne souffre pas de si faibles talens :
Il exige des soins, du travail et du temps.

Sur le théâtre de la vie,
Combien nous découvrons d'ambitieux enfans,
Dont le caprice ou l'ineptie
Brise, au lieu de guider les fils qu'on leur confie.

LIVRE CINQUIÈME.

I.

L'OURAGAN.

Un navire touchait aux côtes d'Amérique :
Les matelots, d'une voix énergique,
Bravant, sûrs d'aborder, le ciel et leurs patrons,
Lâchaient imprudemment de terribles jurons :
Les passagers partageaient leur ivresse.
Un Gascon philosophe, assez comique espèce,
Dans sa jactance, attaquait tous les Saints.
Un Juif s'applaudissait de ses sordides gains,
Et mangeait de la chair immonde;
Malgré l'Iman, un Turc fêtait le dieu du vin,
Et souriait à son verre tout plein.
On est peu scrupuleux sur l'onde,
Loin du danger, s'entend : mais déjà le ciel gronde,
Un ouragan fougueux s'annonce à l'horizon;
Déjà par sa frayeur, le prédit l'Alcyon :
Le soleil est sanglant, et les airs s'obscurcissent;

La mer se trouble, exhale une épaisse vapeur :
L'éclair presse l'éclair, les vagues qui mugissent,
Par les vents déchaînés, irritent leur fureur,
Et le vaisseau, porté jusqu'au ciel, sur leurs cîmes,
Tombe, monte, retombe au fond des noirs abîmes.
Un ciel de feu réfléchi par les mers ;
Les autans et les flots se disputant les airs ;
Du choc des élémens, le bruit épouvantable ;
Les voiles en lambeaux, plus d'un mât fracassé :
Tout présente aux Nochers la mort inévitable,
Et leur rappelle un Dieu justement courroucé.
Les bras tendus, alors, on l'invoque, on le prie.
— Jehova, sauve-nous ! — Alla ! — Vierge Marie !
— Que par Saint-Nicolas, le ciel soit apaisé :
Et morbleu ! je prétends ne jurer de ma vie.
Buvant son vin, jetant la lie :
— Et moi, par le grand Mahomet,
Je veux m'en tenir au sorbet !
— Sur l'usure, oh ! pour moi, je promets... d'en rabattre,
Et ne veux plus prêter (par mois) qu'au denier quatre.
— Cadédis !... Jé mé tais, le ciel parle. .. Il suffit,
Contre lé Saints jé né beux pas mé vattre,
Quoiqué né biolent jé n'aimé pas lé vrit.
Chacun à sa façon, croit conjurer l'orage,
Et l'effroi, dans ses vœux, a forcé l'équipage.

*

Le danger passe, et tout reprend son train;
Matelots, de jurer, Turc de boire du vin;
Le Juif est plus avide, et le Gascon plus vain.

Pour corriger des fous, dois-je exciter ma veine,
Quand la foudre à la main, Dieu même y perd sa peine?

II.

LE REPENTIR DU RENARD.

Maître Renard vole et croque un Poulet,
Puis s'afflige, se désespère.
A ses cris accourt un Baudet;
Touché de sa douleur amère:
— Pleure, dit-il, pleure, mon frère;
Repens-toi de ta cruauté,
Afin de désarmer la céleste colère.
Son désespoir redouble, à son comble est porté.
— Espère, enfin, le ciel est rempli d'indulgence.
—J'ai lieu de m'affliger; apprends quels sont mes maux
Quelle est, hélas! ma triste chance!
Ce malheureux n'avait que la peau sur les os.

III.

LES DEUX MOUCHERONS.

Un Moucheron vit un flambeau.
Jeune, imprudent, battant de l'aile,
Il courait chercher son tombeau,
Quand sa mère ainsi le rappelle :
Cet éclat te séduit ; crains d'y trouver la mort ;
Fuis, mon enfant, crois-moi, cette perfide flamme.
Jadis, une aussi vive, en un pareil essor,
De mes jours fortunés faillit couper la trame.
Il se retire du danger ;
La bonne mère le croit sage :
Elle aussitôt de voltiger
Pour quelqu'affaire de ménage.
Mon Moucheron revole à son flambeau ;
Il admire, il admire, et doucement s'avance :
Non, non, dit-il, un objet aussi beau,
Ne me nuira jamais ; c'est une extravagance !
Ma mère l'a rêvé, les vieilles craignent tout.

Dame nature usa leur esprit et leur goût.
Aussitôt notre téméraire,
Ivre d'une telle splendeur,
Voltige autour de la lumière,
L'effleure, se retire en redoublant d'ardeur;
Il s'en approche tant, qu'il tombe, se consume,
Et sa mère arriva trop tard pour son malheur.

Les feux légers qu'amour allume,
Attirent l'imprudent vers un piège trompeur.

IV.

LE PAYSAN ET LE SEIGNEUR.

Un Manant vient trouver le Seigneur d'un village,
Troublé par sa présence, il ne sait ce qu'il dit.
— Mon porc, (sauf vot' respect) que l'enfer a maudit,
A tué votre chien dans un accès de rage.
Le Seigneur en courroux : — Répare ce dommage,
Et compte-moi dix pièces d'or,
Puis soudain, livre-moi ton porc.
La somme étant comptée; il faut que son supplice

Puisse à jamais effrayer tous les siens
Qui voudraient s'attaquer à nos très-nobles chiens.
Le sot se reprenant : pardon, Seigneur, justice,
La langue m'a fourché, je reviens sur mes pas ;
Las ! c'est tout le contraire, et Briffaut, par malice,
S'est rué sur mon porc, lui qui n'y pensait pas !
Il l'a tué, témoins, et Grand Pierre et Colas.
— Bah ! n'en déplaise à Colas, à Grand Pierre,
Je n'en veux point douter, ton porc fut l'agresseur.
Briffaut en prit vengeance ; il a du caractère :
Quel délit d'attaquer le chien de son Seigneur !
Par sa mort, l'insolent vient d'expier son crime ;
Pour toi, je te pardonne.... et songe désormais,
A ne plus offenser ma bonté magnanime :
Élève mieux tes porcs, laisse mes chiens en paix.

V.

LES LUNETTES.

Savourant le nectar, Jupin, en belle humeur,
Dépêcha son ambassadeur
Pour faire aux humains, une grace.
Ils avaient la vue un peu basse.
Mercure vole, arrive ; et d'un sac il répand
Un nombre infini de Lunettes;
Hommes, femmes, garçons, fillettes
Tout prit sa paire : aucune cependant,
N'offrait le même objet, de la même manière :
Tel verre est bleu, tel autre est, au contraire,
Ou rouge, ou jaune, ou blanc, ou noir,
Et chacun sur ses yeux, exerce son pouvoir ;
Mais la chose inouïe, admirable, sans doute !
C'est que de sa Lunette, en effet enchanté,
Chacun pense, lui seul voir la réalité,
Et croit qu'avec la sienne, un autre n'y voit goutte.

V I.

LES ÉPIS.

Des Épis s'énorgueillissaient,
Et portaient leurs têtes altières,
Bien au-dessus de tous leurs frères,
Qui, sous un riche poids, vers le sol se penchaient.
On s'aperçoit assez que vos têtes sont pleines,
Leur répondent ceux-ci ; mais de quoi ? C'est de vent:
Comme nous, si c'était de graines,
Vous redresseriez-vous autant ?

VII.

LES MASQUES.

Un Singe dit au Chat : voici le Carnaval ;
Dégnisons-nous, allons au bal.
Tope; il s'est affublé de l'habit de son maître :
Marche la tête haute, avec l'air du dédain ;
Il dit du bien de lui, du mal de son prochain ;
Le malin Chat, de rire ; on va te méconnaître.
Chat pour être masqué, n'a pas besoin de l'être ;
Avec son ton benïn, son air d'humilité,
Il déguise sa vanité.
— Place, cria Jaquot, place à la mascarade !
Admirez mon air noble et mon ton imposant,
Et concluez, que j'ai vertu, talent.
Tout au rebours, son simple camarade,
S'accuse d'avoir cent défauts ;
Mais incapable d'aucun vice,
A son voisin il laisse l'artifice.
Son humble orgueil espère en imposer aux sots.
— Vous croyez nous duper : ô ! race de vipère!

Vous êtes devinés, dit un Chien jovial;
La vanité vous joue un tour de carnaval:
En vain vous vous louez, ou faites le contraire,
Nous retranchons au bien, nous ajoutons au mal.

VIII.

L'ANE A LA COUR.

Le Roi des animaux, à la Cour mande un Ane.
— A la Cour, criait-il, me voilà courtisan!
Et sa mère, à son tour, perdant la tramontane:
« — J'ai prédit qu'il serait Ministre ou Chambellan:
« Pars, hâte-toi, mon fils, à la cour prends ton rang.
Ainsi parlait l'ânesse; et notre gente asine,
Le croit choisi par la grace divine,
Comme un vase d'élection,
Pour verser sur les siens sa bénédiction.
Il se rengorge et protège sa race:
Pour l'aider à porter le poids des dignités,
Et seconder ses facultés,
L'un veut une éminente place;
L'autre quitter le bât, braire tout à loisir!

Tel veut, pour combler son desir,
Des champs pleins de chardons.-De chardons; pauvre tête!
— N'en rions pas, ce vœu n'est pas si bête.
Mon Baudet part enfin, tout plein de sa grandeur,
Persuadé que son mérite
Perce, et lui vaut un tel honneur.
Ses frères composent sa suite,
L'appelant déjà *Monseigneur*.
Introduit à la Cour, il va prendre sa place,
Sans façon près du Sire; on rit de son audace.
— Que veux-tu, dit le Roi?—Sire, le premier rang.
Le Lion partant pour la guerre,
Daigna le surcharger d'un attirail brillant;
Mot sot d'abord se carre et sa démarche est fière;
Mais le poids devint si pesant,
Que prêt à succomber, il allait regrettant
Son bât grossier, sa tant crédule mère,
Et le sort de son moindre frère.
— Le mérite régla, dit le Sire au plaignant,
Près du trône, on le sait, les dignités, les charges,
(Ce lion se moquait), apprends aux tiens, balourd,
Que si l'on mande un Baudet à la cour,
Ce n'est que pour porter les charges.

IX.

LE PASSEREAU ET LE LIEVRE.

Un Lièvre est pris par l'Aigle, aux serres trop cruelles:
— Qu'as-tu fait de tes pieds, lui crie un Passereau?
Un Milan passe, entend, et ravit mon oiseau;
L'autre vengé, répond : — Qu'as-tu fait de tes ailes?

X.

ZÉMIRE ET AZOR.

Un Quidam, partant pour la chasse,
Par couples attacha de jeunes chiens-courans,
Pour réprimer leur fougue et leur audace,
Éviter le désordre et tous les accidens
Qui suivent l'inexpérience.
Entr'eux alors on distinguait,

Zémire, Azor, chiens de grande espérance;
Dans le canton, ce couple était
Des amants fortunés, le plus parfait modèle;
Ils prenaient feu pour la moindre querelle
Que l'on fesait à l'un des deux.
Cela ne dura pas, hélas! qu'est-ce qui dure!
A peine unis, un long murmure
Montra qu'ils détestaient leurs nœuds:
L'un veut prendre un chemin, l'autre un chemin contraire.
Azor tire en avant, et Zémire en arrière:
Contre sa femme, en mâle il aboyait;
Elle à tû-tête, en femelle criait.
Le plus grand trouble était dans le ménage.
Sans nul égard pour le sexe ni l'âge,
Azor de sa force abusait.
— Ecoutez d'un vieillard, le conseil salutaire,
Dit un Dogue, au malheur je prétends vous soustraire;
Vous faisant un devoir de la nécessité,
Cédez-vous, croyez-moi, de bonne volonté;
Alors, bien loin de haïr votre chaîne,
Vous pourrez l'alléger, et marcherez sans peine.

XI.

LES CONNAISSEURS.

Les chefs-d'œuvres de l'Italie
Étaient exposés au salon,
Où vient présider maint oison;
De juger tous ont la manie.
On entoure un tableau fameux,
Où le Dieu qui régit le monde,
Paraît si grand, si radieux,
Ouvrage de la main féconde,
De ce sublime Raphaël.
L'un y critique la figure,
Et l'autre y critique le ciel;
Je ne sais si le goût s'épure,
Mais ce tableau, selon chacun,
N'a presque pas le sens commun.
Et pour compléter la censure,
Il survient un peintre fort vieux:
Quelque temps il le considère;
Ho! ho! dit-il, aux curieux,

Ce chef-d'œuvre là ne l'est guère:
Quoi! ce Raphaël si vanté,
Fait des fautes tout comme un autre?
Des taches au front de l'Apôtre,
Ainsi qu'à la divinité!
Voyez!.... — Quelle erreur est la vôtre?
Dit quelqu'un s'y connaissant bien;
Bon homme, nous ne voyons rien;
Mais, que vois-je? ô ciel! je prends acte
Que les taches sont dans vos yeux;
Allez, connaissez vous donc mieux,
Car vous avez la cataracte.
Vous qui faites les connaisseurs,
Dépourvus souvent de lumière;
Vous jugez tous pour l'ordinaire,
Comme l'aveugle des couleurs.

XII.

L'ENVIEUX.

Un homme avait dans son jardin,
Un arbre qui portait des pommes
De couleur d'or, et son voisin,
Fort jaloux, et l'un de ces hommes
Maigres, comme l'on dit, de l'embonpoint d'autrui,
Furtivement se glisse un soir chez lui,
Et coupe d'une main subtile,
De l'arbre les épais rameaux.
L'an d'après, il fut plus fertile,
Ses fruits plus nombreux et plus beaux.

Souffrons que l'envieux attaque nos défauts,
Loin de nous nuire, il peut nous être utile.

XIII.

LES DEUX POULETTES

ET LA POULE.

Deux Poulettes, un jour côte à côte couvaient ;
L'une était sur ses œufs, l'autre avait sous ses ailes
Ses Poussins nouveaux-nés : les coqs dehors chantaient,
En vigilantes sentinelles,
Ou déterraient quelques vers pour nos belles.
Nos Poulettes, dit-on, jasaient
(C'est bien souvent leur principale affaire)
Du tiers, du quart et du prochain,
Surtout du sexe masculin,
Ce qui n'est pas leur ordinaire ;
— Qu'à chanter nos maris passent de doux instans !
S'écriait l'une des commères ;
Tandis que nous, actives ménagères,
Nous leur élevons des enfans :
Qu'ils viennent partager tout le poids du ménage,
Voyons, d'eux ou de nous, qui saura par la voix
Mieux charmer les échos des bois ;

L'autre applaudit : à fuir on s'encourage,
On laisse donc la couvée aux abois,
Et l'on quitte les œufs, on voltige au bocage,
Et d'y chanter, d'y coqueter,
Non sans être bientôt des oiseaux la risée.
Leur voix faible, souvent cassée,
En tous lieux les fait rebuter,
Et par leurs fiers sultans vivement béqueter.
Une Poule mieux élevée,
Qui chantait, mais jamais n'oublia sa couvée,
En a pitié, les ramène à leurs nids.
Combien leur douleur fut amère !
L'une voit ses œufs refroidis,
L'autre la mort de ses petits.
Avant tout remplissons les devoirs d'une mère.

XIV.

LA FORCE DE L'HABITUDE.

Soudain favorisé du dieu de la richesse,
Un maître, naguère laquais,
Je ne sais si c'était dans Rome ou dans Lutèce,
Commande un jour à ses valets,

De préparer son char, pour affaire qui presse.
Cela fait il descend ; mais l'esprit en défaut,
De l'habitude, ô force singulière !
Mondor s'élance de plein saut,
Non dans son char, mais par derrière.

XV.

LES GUEPES.

Un superbe cheval plein d'une ardeur guerrière,
Sous son illustre cavalier,
Atteint d'un coup de feu, tombe et mord la poussière;
Et des vers mon noble coursier
Etait devenu la pâture :
Car toujours l'active nature
De l'horrible destruction
Fait jaillir des sources de vie ;
Des flancs de ce cheval, une troupe sortie,
De Guèpes présentait ample collection,
Elles de s'écrier : Voyez notre origine,
Quelle est belle ! Quelle est divine !

Nous descendons des plus nobles chevaux
Que jamais ait produit le puissant dieu des eaux.
Ainsi le monde entier s'oublie ;
Tel peuple issu d'un peuple de héros,
N'a lieu de se vanter dans sa sombre folie,
Que d'être né sur leurs tombeaux.

XVI.

LES DEUX PERROQUETS.

Zelmire avait des nerfs pleins de délicatesse ;
Au moindre bruit elle était en faiblesse.
Près d'elle il fallait parler bas,
Hormis pour vanter ses appas ;
Son chien la caressait, mais c'était en silence ;
Il n'osait aboyer ; et son beau Perroquet,
Un Perroquet! Eh oui, mais rempli de prudence,
Chose rare, notez, complaisant et discret.
— Parlez bas, disait-il, ma maîtresse est malade ;
Ce ton doux savait tout charmer,
Zelmire ne pouvait s'empêcher de l'aimer ;
Mais qu'à certaines gens l'amitié semble fade !
Las ! bientôt tout changea de ton !

Un petit maître admis dans la maison
Parvint à distraire madame ;
D'un ton leste et léger il exprimait sa flamme
Comme font justement... ceux qui ne sentent rien,
Belles, méfiez-vous toujours d'un tel vaurien ;
Il s'aime seul et n'a point d'ame.
Il fallait bien suivre son goût,
Et rien ne lui plaisait, il chicanait sur tout :
On fit donc bientôt maison nette,
Par faveur seulement on garda la Levrette
Dans l'antichambre avec Jaquot ;
Lors un autre Ververt le remplace aussitôt,
Capricieux, aimable traître,
Griffant, mordant, criant, jurant :
C'était en bref le portrait de son maître.
On juge bien qu'il fut trouvé charmant.
Et les nerfs? on n'y songeait guère :
Trop heureux si cela durait !
Et les amis ? Ververt les insultait
Jusques dans leur retraite ; il fallait bien se taire.
Doux et soumis, comment avons-nous pu déplaire?
Disait le bon Jaquot au Chien ;
Nous quitter pour des fous ! oh, cela n'est pas bien.
— Aux femmes, répond-il, d'un pareil caractère,
Le sage pour charmer prend des soins superflus ;
On plait par des défauts plus que par des vertus.

XVII.

LE GRILLON ET LE ROSSIGNOL.

Que ma voix a d'admirateurs !
Dit un Grillon à Philomèle ;
— Nomme-les moi. — Les Moissonneurs ;
Sans mentir ils la trouvent belle ;
Conviens-en donc, parmi le genre humain,
C'est l'espèce la plus utile.
— D'accord, répond l'autre soudain,
Mais à juger fort inhabile.
Peut-on avoir le goût bien délicat, bien pur,
Quand le travail absorbe le génie ?
Attends que le berger dont le tact est si sûr,
Qui charme par son harmonie,
Saisi de transports ravissans,
Laisse tomber sa flûte à tes accords touchans.

XVIII.

LA TULIPE

ET LES FLEURETTES ODORANTES.

Au jardin de Tripet, dans la saison des fleurs,
Dominait la Tulipe altière,
Au calice jaspé des plus vives couleurs.
Le Curieux, amant de l'aimable étrangère
Dérobée au Sérail (1), à la famille entière
Donnait cent noms fameux, y pensait jour et nuit.
A la plus belle aussi préférant la plus rare,
Il couvrait d'or la plus bizarre.
La Tulipe s'énorgueillit;
Enflé de ses succès, plus d'un grand perd l'esprit,
Devrait-on s'étonner, quand une fleur s'égare ?
—J'ai cent fois plus de prix, je crois qu'un simple œillet,
Dit-elle, que ce nard, cet humble Serpolet (2),

(1) Elle est originaire de Constantinople.
(2) Plantes odoriférantes.

La plupart sans beauté, sans couleur et sans grace.
Dans un coin le hasard leur a fait prendre place,
Il faut que le goût les en chasse.
A ce discours hautain, herbes, fleurs, tout se tait,
Contentes d'exhaler l'odeur voluptueuse,
Que versa la nature en leur modeste sein.
Zéphir les recueillit, sur son aile amoureuse,
En parfuma tout le jardin.

Pour la seule beauté Tulipe envain réclame,
De la fleur le parfum est l'ame.

XIX.

L'OURS ET LE RENARD.

Eh, fi! manger des morts! les cruels! les méchans!
Criait un vieil Ours en colère :
Le Renard lui répond : —C'est fort bien dit, Compère,
Mais dédaignant les morts, t'abstiens-tu des vivans?

XX.

LES LEVRIERS ET LE CARLIN.

Des Levriers se promenaient;
C'était fête dans la famille :
Et le père et la mère, et le fils et la fille,
Et l'oncle et les cousins, tous se divertissaient,
Et gambadaient et bondissaient,
Au milieu d'une vaste plaine,
Fort célèbre par leurs exploits.
Mais un ruisseau fangeux mit la famille en peine.
Du mieux qu'il peut, du geste, de la voix,
Le chef l'instruit; l'exemple est toujours salutaire.
Il saute. A toi, mon fils; prends un peu ton élan,
En te retirant en arrière;
Puis en avant..... Bien! Saute. Allons, hardi, Fanfan.
Bon! le voilà tiré d'affaire:
Le marmot est à l'autre bord.
Ce ne fut point sans quelqu'effort:
Et par l'effet de la secousse,

Il manque l'équilibre ; il glisse, s'éclabousse ;
Autant en firent les cousins.
Excepté le père et la mère,
Tout fut crotté jusques aux reins.
Un Carlin les regardant faire,
Riait de leur piteux état ;
C'était un petit-maître, un fat.
— Sauteurs en liberté, dit-il, la belle affaire
Pour vous, de franchir ce bourbier !
Faut-il donc être Lévrier,
Pour s'embourber d'une telle manière ?
Regardez-moi, Messieurs ; vous allez voir
Comme on s'y prend. Il part ; d'un trait s'élance,
Et droit au beau milieu, mon sot se laisse choir.

Et puis, après cela, manquez donc d'indulgence !
Ne point glisser n'est pas si facile qu'on pense,
Soyons à l'autre bord pour nous en prévaloir.

XXI.

LE VOLCAN.

Dans une île déserte, un homme fait naufrage ;
Il sauve sa famille avec tout l'équipage.
Son fils, époux et père, et ses petits-enfans
Consolaient ses vieux jours. Ils parcouraient la plage.
— « Mon père, fixons-nous dans ces lieux attrayans,
« Où le ciel est serein et l'onde vive et pure,
« Où les fruits sont délicieux ;
« Au pied de ce mont sourcilleux,
« Ou, dans ce pavillon, superbe architecture,
« Des débris d'un palais, reste majestueux.
« Un voisin trop puissant, mon fils, est dangereux.
« Ce mont, jadis d'un peuple a causé la ruine,
« Tout l'atteste ; habitons plutôt l'humble colline
« Que l'on découvre aux bords de ce vaste horizon :
« Simple, modeste est l'habitation,
« Si l'on y jouit moins, on y dort plus tranquille ;
« On y voit d'un vieillard la dépouille fragile :
« Tandis que, j'en frémis, de nombreux habitans

« Y furent engloutis vivans,
« Sans recevoir l'honneur d'un humble mausolée !
« Ces restes d'un palais, la colonne isolée,
« Font soupirer les voyageurs tremblans ;
« Non loin d'une onde froide, une source bouillante,
« Tout décèle un volcan.» —Mais ces malheurs passés,
La nature déjà les a presque effacés,
Que de riches tapis, et que Flore est riante !
O mon père, consens... — Tu le veux, c'est assez,
Au riche pavillon ils prennent résidence.

Cependant le vieillard, seconde providence,
Sans bruit, de la colline agrandit la maison :
Y dépose en secret, sa riche cargaison ;
Sur les hauteurs place une sentinelle,
Et plus bas des coursiers prêts à servir son zèle.
L'œil fixé sur le mont, le père est averti
Que déjà du sommet s'exhale une fumée ;
Que de bruits souterrains son flanc a retenti,
Et qu'une colonne enflammée
S'élève, brille, éclate, et d'instans en instans,
Menace d'engloutir l'île et ses habitans.
Les enfers et les cieux confondent leur tonnerre ;
Les Titans foudroyés rallument-ils la guerre ?
Le mont mugit, s'entr'ouvre, et vomit à grands flots,
Un océan de feux et de cendre et de pierre ;

Entendez-vous des cris d'hommes et d'animaux?
Puissent-ils échapper, ô ciel, à ces fléaux!
Le vieillard est sans crainte, et le fils désespère;
Quand au premier signal donné pour le départ,
De vigoureux coursiers, à travers la ravine,
Dans le sillon brûlant, portent sur la colline,
Homme, femme, enfant et vieillard.
Celui-ci consolait sa famille éplorée;
Lui montrait, sous les feux des rapides torrents,
Le Palais recouvert d'une cendre vitrée;
Son fils pleure en ses bras, mouille ses cheveux blancs:
— Tendre père, je dois seul à ta vigilance,
Deux fois la vie et plus, celle de mes enfans.
La crainte d'un vieillard, n'est que la prévoyance,

LIVRE SIXIÈME.

I.

LE TRIOMPHE DU SENTIMENT.

Pour m'arracher des pleurs, il faut que vous pleuriez.

BOILEAU.

Un âne... encore un âne! il ira prendre place
A la ville, à la cour, et jusques au barreau :
C'est bien de la sottise, arborer le drapeau!
Que ne le place-t-on aussi sur le Parnasse?
— S'il se glisse partout, est-ce ma faute, à moi,
Quand sous ma plume, il vient se mettre en scène?
Écoutons-en, lecteur, un d'assez bon aloi;
Car un âne éloquent est un vrai phénomène.

L'Ane avec le Lion chassait dans les forêts;
Un souverain sait tirer assistance,
La Fontaine l'a dit, de ses moindres sujets.
Mais Martin s'échappa; bientôt de son absence,

Le maître s'aperçoit; il apprend que l'amour
L'enchaîne aux pieds de son Anesse;
Tout Ane est moins jaloux de briller à la cour
Que sous son humble toît d'exprimer sa tendresse.
Grand bruit de la part du Lion,
Et terrible punition;
On lui ravit sa chère Hélène,
Et nouveau Ménélas, il lamente sa peine!
Il ne lui reste qu'à mourir;
Mais y songeant plus à loisir,
Le héros n'en fait rien, par horreur de la Parque;
Il prend un avocat fort habile.... un Renard,
Pour plaider sa cause avec art,
A dessein de fléchir le grand cœur du monarque.
Renard et sa partie admis au tribunal,
Le premier sur les lois fait mainte et mainte glose;
Discute les pouvoirs populaire et royal,
Parle de forme et non de principal,
De tout enfin, excepté de sa cause;
Et puis d'un ton faux et discord,
Il cite les Domat, les Cujas, les Barthollе;
Chacun de la chicane éternelle boussole!
Le Roi se courrouçait; notre avocat, endort.
Mais que son réveil fut terrible!
Il lança des regards enflammés de fureur,
Sur l'auditoire et l'orateur,

Et s'écria d'un ton de voix horrible:
— Que l'on étrangle ce baudet,
Un bavard insolent agrave encor son fait.
L'Ane éperdu, tombe aux pieds de son maître:
— Pardonne, Sire, hélas! à ma trop vive ardeur.
« Mais aimer ardemment, est-ce un crime, Seigneur?
« Dans tes yeux attendris, j'ai vu l'amour paraître
« Près de ton aimable moitie;
« A ce nom, à celui de ta progéniture,
« Ouvre ton ame à la pitié,
« Et que mon tort soit oublié;
« Fais grace, enfin, à la nature!
« O mes fils; joignez-vous à moi:
« Pour un père, un époux, implorez votre Roi!
« Mais quoi! Seigneur, tes yeux se remplissent de larmes
Et le Lion touché: — Cesse enfin tes allarmes;
Tu m'as ému du plus pur sentiment;
Va, reprends l'objet de ta flamme.

L'esprit ne suffit point; l'ame fait parler l'ame,
Et rend disert un ignorant.

II.

LE CHIEN POLTRON.

— Quels sons plaintifs ont frappé mon oreille?
Quoi! c'est un pauvre Chien que son maître a chassé,
Quand pour ses intérêts, et jour et nuit il veille;
Le mérite est-il donc ainsi récompensé!
Comment du maître as-tu provoqué la colère?
— J'ai souffert que les Loups ravissent ses brebis;
Puisqu'il vaut mieux souffrir le mal que de le faire,
Au lieu de les défendre, hélas! je m'endormis;
Ainsi, je fis du bien, même à mes ennemis.
— Ton maître te nourrit, a bon droit il te chasse;
Tu devois le servir avec fidélité:
En vrai brave, combattre et mourir à ta place;
Dans ta feinte vertu je vois ta lâcheté.

III.

LA BREBIS.

— « Le Loup me l'a ravi, mon fils, mon bel Agneau,
« Le plus aimable du troupeau!
« Las! il était d'un si bon caractère!
« Chacun disait : il ressemble à sa mère.
« Doux, ingénu, plein de candeur;
« Oui, je mourrai de ma douleur! »
Ainsi parlait la Brebis, au cœur tendre.
A sa plainte naïve, accourut un gros Chien :
— A le revoir, dit-il, tu ne dois plus prétendre,
Et le pleurer, crois-moi, ne sert à rien.
Sur l'ennemi commun, fondons à toute outrance :
Suis-moi : Brebis de suivre, il vole au fond des bois;
Chasse le Loup, qu'il réduit aux abois.
— Tu peux braver son insolence;
J'en suis vainqueur, ma bonne, venge-toi.
— C'est, je le crois, imprudence ou folie,
Bon Chien, de s'attaquer à plus puissant que soi :
D'un seul coup, s'il s'échappe, il peut m'ôter la vie.

—Eh bien! je vais t'en délivrer;
Il le frappe, et le Loup tombe, est à l'agonie.
— Sotte, venge-toi donc, et le vois expirer....
Je m'y suis refusée à l'instant par faiblesse,
Ce serait maintenant déloyauté, bassesse!
De tes bontés je sens pourtant le prix:
La Brebis, on le voit, sera toujours Brebis.

IV.

LE MONDE COMME IL VA.

SEIGNEUR Loup enlève un mouton,
Sire Lion le lui dérobe;
Fripon est dépouillé par un plus grand fripon,
De cour, de finance ou de robe.

V.

LE PERROQUET.

Comme on chérit mes tons et mes bons mots!
Criait un Perroquet! Je sais parler, j'espère.
— Beaucoup, dit-on, rarement à propos;
Acquiers plutôt...—Eh! quoi?—L'art plus grand, de te taire.
Lui d'en rire, au miroir accourt soudain Glycère;
Comme elle a mal dormi, Glycère a de l'humeur:
Au défaut d'un amant, il lui faut un flatteur.
En grimaçant, minaudant dans sa glace:
Je suis laide, dit-elle, et laide à faire peur!
A faire peur! redit mon Jaquot, plein d'audace.
— Qu'on chasse, loin de moi, ce sot, cet imposteur!
Insulter ma beauté! quand son goût dégénère,
Qu'il s'en aille aux passans, montrer son savoir faire;
Un talent déplacé nuit à son possesseur.

VI.

LES JOUEURS.

« Va, tu n'es qu'un dissipateur :
S'écriait un Frère à son Frère ;
« Ta légitime fut l'affaire
« D'un coup de dé, tu me fais déshonneur ;
« Tu mérites que l'on t'enferme. »
L'autre riposte avec fureur.
De leurs débats quel eût été le terme ?
Quand un ami commun accourut à ce bruit :
— Deux frères ! bon Dieu, quelle rage !
Y pensez-vous ! Cessez cet odieux conflit,
On se tait, et l'aîné, se croyant le plus sage,
Pour son juge aussitôt le prit.
— « Mon frère joue, il se ruine :
« Qu'il m'imite du moins ; je joue un petit jeu ;
« Je perds bien tous les jours, mais c'est si peu... si peu...
On était au jardin, et chacun s'achemine
Vers la maison, car il pleuvait.
— « Restons, leur dit l'ami, cette pluie est légère ;

Puis se tournant vers le cadet:
« Le gros jeu, tu le vois, cause la perte entière
« De tous les tiens, cruelle passion,
« Qui nous fait oublier d'être époux, d'être père!
« Nous fait subir l'horreur de la misère! »
Ma bourse à ta discrétion,
Peut réparer... mais qu'un prompt sacrifice...
L'autre fondant en pleurs, accepte ce service,
Promet de renoncer au plus grand des fléaux.
— Je suis pénétré jusqu'aux os,
Cria l'aîné: Cette légère pluie
Est perfide à la longue! Eh! quittons la partie,
J'y périrais. — Comment! ainsi qu'un petit jeu,
Elle nous nuit si peu... si peu...
Dit l'ami. La leçon lui devint salutaire.
Oh ciel, se disait-il, je condamnais mon frère,
Lorsque la même passion,
Par un plus doux sentier me cachait ma ruine!
Tu détruis, mon ami, ma folle illusion.
Jamais avec le vice, il ne faut qu'on badine.

VII.

LES TRAITS ÉMOUSSÉS.

Contre certains fermiers, autrefois, maints auteurs
Étaient presque toujours en guerre;
Il les traitaient de fripons, de voleurs.
A présent leur critique amère
S'exerce sur nos fournisseurs,
Qui ne s'en embarrassent guère;
Les rieurs sont pour eux, ils tiennent le bon bout;
Mais les justifier, oh, c'est une autre thèse!
Pourtant l'un d'eux poussé, comme l'on dit, à bout,
Trouve un expédient pour que l'auteur se taise :
Ne peut-il pas crier quand il manque de tout?
Faisons cesser son abstinence;
Voilà, dit-il, le vrai moyen
D'émousser à l'instant tous ses traits d'éloquence.
Lors il s'intrigue et fait si bien,
Que les plus déchaînés nagent dans l'opulence.
La recette lui réussit :
Plus de brocards, plus de satire.
Quand le métier nous enrichit,
Nous avisons-nous d'en médire?

VIII.

L'ANE, LE SINGE ET L'OURS.

Un cerveau creux, Baudet de son métier,
Vit sauter un magot sur un haut citronnier:
— « A quoi pensait, dit-il, l'auteur de la nature,
« D'avoir prodigué sans mesure
« Ces arbres pour nicher un Singe, un insensé ?
« Tandis qu'il me paraît du chardon économe,
« Plante utile à celui qui du moins après l'homme,
« Mériterait le plus d'être favorisé ?
« Et puis louez la sagesse suprême ! »
Gille à son tour maudissait les chardons
De celui qui les fit, critiquant le système,
Est-on jamais satisfait de ses dons.
— Tu n'es qu'un fou, dit l'Ane; — et toi qu'un imbécille.
Les injures pleuvaient, Agamemnon, Achille,
Dans leurs débats étaient moins furieux.
On se menace et le feu dans les yeux,
Gille décoche, à son sot adversaire,
Non un trait acéré, mais un gros citron vert.

Contre le cuir de l'Ane aussi dur que le fer,
Il ne fit que mollir, et le Roussin de braire,
D'assourdir l'ennemi de sa bruyante voix.
L'Echo n'y suffisait. Un Ours sorti des bois,
Vieux Nestor, prétendit appaiser leur colère,
Et le prenant sur un ton doctoral;
« L'arbre est fait pour le Singe et le chardon pour l'Ane;
« Dieu voulut que chaque animal
« Trouvât sa subsistance; et sans tant de chicane,
« Souffrons l'arbre partout, et partout des chardons;
« Cela convient à tous par plus de cent raisons;
« La première... » A son nez notre magot ricane,
Contrefait le Docteur, parlant, gesticulant,
Et puis à sa barbe lançant
Plus de vingt citrons à la file.
L'Ane attentif, l'œil immobile,
Bouche béante, oreille en l'air,
Semblait du sermoneur respirer l'éloquence,
L'Ours se tournant vers lui: — Mon cher,
De vous et de ce fou, je fais la différence;
Vous me comprenez bien?—Oh! oui, j'entends fort clair,
Il faut que le chardon abonde,
Car il convient à tout le monde.
Puis d'un air satisfait: Dites-moi, monsieur l'Ours,
Eh! pourquoi Dieu fit-il donc l'arbre?
L'Ours entendant ce sot discours,

Reste atteré, froid comme marbre ;
— J'ai perdu, se dit-il, mes conseils et mes pas,
Le fou n'écoute point, le sot ne comprend pas.

IX.

L'ENFANT ET LE TABLEAU.

Un enfant, un jour au salon,
Vit un tableau de Vanspaendon;
Des fleurs, des fruits à faire envie.
Or, c'était un enfant gâté.
Il pleure, il se désole, il crie,
Et ne veut faire aucun traité ;
Il veut soudain qu'on les lui donne;
Il dévore les fruits des yeux!
Et sa mère, sensible et bonne,
En vain lui peignait de son mieux
L'effet de ce talent sublime,
Qui, par des traits et des couleurs,
Nous rend ce qui charme nos cœurs.
Avait-il tout le tort ? j'estime
Que le peintre le partageait ;
Le fruit, trop au fruit ressemblait.

Alors, quelqu'un donne à la mère,
De vrais fruits, pour le radoucir;
Mais lui soudain les jette à terre,
Il veut l'objet de son desir.

Nous méprisons les biens solides,
Et des faux, nous sommes avides.

X.

LES BEAUX DISEURS.

Le Chat et le Renard, ensemble voyageaient,
Pour tromper le chemin, on converse en voyage.
De leur raison, faisant un noble usage,
Sur les lois, sur les mœurs, nos sages dissertaient.
Du juste et de l'injuste, au mieux ils concluaient:
Tel Socrate jadis, expliquait la morale;
Mais bien dire, n'est pas la chose principale,
Bien agir c'est le point; voilà que tout-à-coup,
On découvre un Agneau, que dévorait un Loup,
Renard de s'écrier: — O crime! ô barbarie!
Cet Agneau paisible, innocent,
Qu'a-t-il fait, hélas! je vous prie,

Pour mériter ce châtiment ?
Ce voleur, dit le Chat, n'a nulle conscience,
N'a nul principe de vertu ;
Le voile obscur de l'ignorance,
Reste sur ses yeux, étendu :
Chacun pour prouver sa science,
De maint auteur rapporte une sentence ;
Cependant on arrive assez près du hameau.
Vers la campagne, une poule imprudente,
Conduisait ses petits, tendre et faible troupeau ;
Notre Renard la trouve appétissante,
La saisit, oubliant ses superbes discours,
Il tranche le fil de ses jours.
Par l'exemple entraîné, Minet d'une poulette,
S'empare plein d'avidité ;
Et chacun cherche une retraite,
Pour dévorer sa proie avec sécurité.

XI.

L'ARBRE ET SA RACINE.

Tu me gênes, dit l'Arbre à sa Racine un jour;
Quand à peine je sens mes fleurs et ma verdure,
Qui me rendent l'honneur, l'orgueil de la nature,
Et par qui je respire et la vie et l'amour.
— Oui, mais qui te soutient dans la saison contraire?
Est-ce ton vert feuillage ou tes brillantes fleurs?
Non, tout s'éclipse alors; et toujours tendre mère,
Je te reste dans tes malheurs.

XII.

LA FAUVETTE, LE MOINEAU

ET LE ROSSIGNOL.

Une Fauvette étant sur le retour,
Ne trouvait plus d'oiseaux aimables ;
On n'avait plus de goût, on n'avait plus d'amour ;
Les chants alors lui semblaient pitoyables ;
Blâmant un ton léger, une flexible voix ;
— Ecoutez, c'est ainsi qu'on chantait autrefois.
En tremblottant, elle entonne un air tendre,
Les oiseaux bien loin de l'entendre,
Gagnent soudain le fond des bois.
— Eh bien, avais-je tort, cria-t-elle en colère ;
Voyez combien tout a dégénéré !
On chérissait jadis ma voix douce et légère ;
Le mérite à présent n'est plus considéré.
— Vous avez bien raison, commère,
Répond soudain un moineau franc ;
On n'avait de talent, on n'aimait qu'à notre âge ;
Je crois entendre encor votre tant doux ramage,

Quand je vous vis sensible à mon tourment;
Aucune belle aussi ne vous vaut à présent,
Sait-on m'apprécier? Le goût est trop volage;
On n'aime que des freluquets.
Philomèle voulut rabaisser leurs caquets;
Folle entreprise, hélas! dans la vieillesse,
On ne se réforme jamais.
— « Fauvette, bannissez l'aigreur et la tristesse
« Dès que vous paraissez l'on n'est plus dans l'ivresse;
« Mais avez-vous encor la fraîcheur et la voix
« Qui charmaient les hôtes des bois?
« Empressé jadis près des belles,
« Vif et tendre moineau, vous aviez des succès;
« A présent elles sont légères, infidelles,
« Et vous leur faites leur procès,
« Vous même avez-vous donc cette ardeur vive et pure,
« Cette valeur enfin qui savait inspirer?
« Conformez vous à la nature,
« Le sage à tous les temps sait mieux se préparer;
« Il sait que tout s'accroît, brille, tombe et s'efface;
« Qu'il faut bon gré, malgré, prendre et céder sa place ».

XIII.

LES DEUX PEINTRES.

Un homme, en le peignant, embellit son ami ;
On l'eût pris pour l'amour, ou l'ange d'une gloire. (1)
Tout au rebours son mortel ennemi
Le peignit comme on peut le croire.
Un sage dit : Tous deux ont manqué ce portrait :
L'ami peint trop en beau, l'ennemi trop en laid.

(1) *Gloire* en terme de peinture est la représentation du ciel ouvert avec les personnes divines, les anges et les bienheureux. Une Gloire du Titien, du Tintoret, etc.

XIV.

LES DEUX CORBEAUX

ET LA CORNEILLE.

La lune à l'équateur, opérait son passage;
Vite un Corbeau prédit qu'il va faire un grand vent;
De la pluie, un second nous donne le présage,
Il fit un temps serein. Le cas échoit souvent,
A nos Docteurs. Un oiseau s'étonnant,
Qu'en ce cas la Corneille ait gardé le silence;
— Depuis long-temps, dit-elle, par prudence,
J'en dis bien moins que je n'en pense.
La nature aime à voiler ses secrets,
A se jouer des indiscrets.
S'avouer ignorant, selon moi, c'est science.

XV.

L'OURS DANSEUR.

Un Ours forcé par l'homme à devenir danseur,
Regrettant ses forêts, dans le fond de son cœur,
Parvint à s'échapper. Las de courir le monde,
Il regagna sa retraite profonde ;
Chez les Ours, quelle joie, et que d'embrassemens !
La forêt frémissait de leurs contentemens ;
— Un tel est de retour, en sais-tu la nouvelle ?
Se disait-on en s'abordant.
Notre Ours allait sans cesse racontant,
Ce qu'il vit en témoin fidèle,
Et ce qu'il ne vit pas, ne mentant que par zèle.
Plus d'un héros en fit autant :
Se mettait-il à parler de la danse,
Soudain se redressant, il partait en cadence ;
Sa tournure et son air séduisaient le canton :
Dansant son menuet, ses pas à la française ;
Il savait même un peu l'anglaise,
Et la russe et la polonaise :

*

Danser ainsi, parut du meilleur ton.
Mais bien loin d'imiter ses pas et sa manière,
Ne pouvant se tenir, l'un tombait en arrière,
Et tel autre sur le côté;
Accablé par le poids de sa lourde machine,
Un Seigneur se rompit l'échine.
De danse, alors, chacun fut dégoûté;
Lui, de se prévaloir bien plus de son adresse.
Mais lasse de ses tours de force, ou de souplesse,
Trop pleine d'un jaloux dépit,
La troupe le chassa, lui criant : imbécille!
Sors d'ici : Quoi, tu veux avoir et plus d'esprit,
Et plus que nous, paraître habile?

Est-ce donc seulement au milieu des forêts,
Que des sots on est la victime?
Un grand mérite est un graud crime,
Que l'on ne pardonne jamais.

XVI.

LE SECRET DE LA GIROUETTE.

— Pour avoir su rester dans tous les temps en place,
Girouette, dit-on, quel est donc ton talent?
— Remarque en plus d'un lieu, comment cela se passe,
Mon ami, je tourne à tout vent.

XVII.

LE RENARD MINISTRE.

Dans certain état monarchique,
Car je ne dirai pas dans une république (1);
Pour Ministre, on prit un Renard,
N'ayant que la peau, maigre, étique.
En peu de temps, il devint gras à lard:
Les jaloux l'ont bientôt chassé du Ministère;
Chacun son tour, il a plus d'un confrère.
Le malheureux, jadis qui ne possédait rien,
Se vit exilé.... dans sa terre.
—Chassé, quand de l'Etat vous avez fait le bien!
Dit un loup. — Non, je songeais à le faire;
Mais je n'eus que le temps de travailler au mien.

(1) Pour entendre ce trait il faut se rappeler que cette fable a été composée du temps de la république, ainsi que la plupart des autres fables de ce recueil.

XVIII.

LA GLOUTONNERIE.

Un Aigle voit, enlève et dévore un Mouton;
Atteint bientôt d'une forte colique,
A soulager son mal, la faculté s'applique:
Un grand ne rougit point de s'avouer Glouton;
Cela n'est vil, honteux, que parmi le vulgaire.
— D'un Mouton presqu'entier, j'accrus ma bonne chère;
N'aurais-je pas, dit-il, quelqu'indigestion?
On le sait, mais nommer la chose par son nom,
Dans les palais cela ne se fait guère,
On en convint à peu près à la fin;
Tout retomba sur l'empesté Robin,
Dont on jeta le reste à la voirie.
Attiré par l'odeur arrive un pauvre oiseau;
Mourant de faim, il en mange un morceau:
L'Aigle l'apprend, et pense expirer de furie.
Comment! dit-il, un ignoble animal
Chasser sur le terrain royal.
Plumez-le, qu'on en fasse un exemple authentique.

A l'estomac d'autrui tel qui n'accorde rien,
Souvent se meurt de la colique,
Pour avoir trop rempli le sien.

XIX.

LA PITIÉ DU LOUP.

A mon maître un peu dur je voudrais me soustraire ;
Qui pourrait me servir, avoir pitié de moi ?
Crie un Ane. Un Loup passe: Eh! c'est moi! moi, mon frère:
Viens, franchis cette haie, et je suis tout à toi.
Il saute, mais au pied il s'enfonce une épine,
Et brait... et brait, comme l'on s'imagine.
Le Loup d'un air touché : Que je plains tes malheurs !
Je dois les abréger en bonne conscience.
Il dit, il le déchire, et finit ses douleurs.

Sur la pitié du Loup fondant leur assurance,
Combien ont vu trahir ainsi leur confiance.

XX.

LE LEVRIER

ET LE CHIEN COUCHANT.

Le Chien au long museau, dos voûté, taille mince,
Le Levrier agile en plaine s'exerçait,
D'un coup-d'œil il la mesurait,
Il s'y donnait des airs de prince
Et méprisait le Chien-couchant,
L'appelait Chien à sentiment.
Lui comparant sa démarche légère,
Et son œil subtil et perçant,
Il triomphait — Je sais ton savoir faire,
Et t'admire, dit l'autre, avec un ton malin;
Mais pourrait-il cet œil si perçant et si fin
Distinguer à quelle distance
Un lièvre ici prend ses ébats?
— Allons tu ris: c'est une extravagance!
Je n'en vois point, il n'en existe pas,
— Eh bien, mon cher, il est à deux cents pas,
Car je le sens. Chacun s'élance, vole,

Mon Levrier surtout semble le fils d'Eole :
Il arrive avec grand fracas,
Voit tout à coup son adversaire,
Saisir sa proie au lieu qu'il ne soupçonnait guère.
On ne peut bien juger des vertus qu'on n'a pas.

XXI.

LES PLANTES ET LES INSECTES.

A la Plante indigène (1) unissant l'exotique (2),
Un homme cultivait un jardin botanique.
Mille Insectes dorés, à l'entour bourdonnans,
Tenaient conseil. Les Douairières
Haranguaient ainsi leurs enfants :
— « Fuyez, fuyez, mes fils, ces Plantes étrangères,
« Méfiez-vous de leurs traîtres appas;
« Car leur sein renferme des lacs.
« On en fait cent récits: l'un y perdit la vie ;
« L'autre l'aile ou la patte, et vraiment c'est folie,

(1) Plante naturelle au pays.
(2) Plante qui ne croît pas dans le pays.

« De courtiser ce qu'on ne connaît pas ».
Bien plus.... — C'en est assez, grand'mères;
Craindre des Plantes, nous, chimères!
Nous ne craignons pas plus leurs lacs que leur venin.
Et Mouches aussitôt de voler au jardin:
Sur le beau Silèné (1), l'une se précipite.
Le Carmin, de sa fleur l'invite;
Elle y voltige, y rencontre sa fin,
S'empêtrant dans la glu dont sa tige est enduite.
L'autre qui la plaisante, est près de trébûcher;
Elle fond sur le Gobbe-Mouche (2).
Par son miel odorant se sentant allécher,
Puis y glisse sa trompe, et la fleur trop farouche,
La prend par un secret ressort;
La Mouche y rencontre la mort.
L'une, moins délicate aime la chair flétrie;
L'*Arum* (3) en exhale l'odeur:
Sa corolle en cornet, est de poils bien fournie.
L'imprudente, aisément pénètre dans son cœur,
Y dépose ses œufs, l'espoir de sa famille,
Et veut sortir; le poil se redresse en aiguille,

---

(1) *Silèné* à bouquets. Cette plante se cultive en France pour l'ornement des parterres.

(2) *Apocyn gobe-mouche.* On trouve souvent deux ou trois mouches prises dans la même fleur.

(3) *Arum muscivorum.*

Et l'arrête au passage, ainsi qu'un trébuchet.
Qui peut compter chaque Sirène,
Retenant ainsi dans sa chaîne
Tout Insecte imprudent séduit par son attrait ?
Parlerai-je de Dionée (1),
Qui, dans sa feuille, offrait deux lobes arrondis,
De cils et de piquans garnis ?
On ne peut fuir sa destinée !
Une Mouche sur elle, au hasard fait un saut ;
Les lobes irrités se ferment aussitôt.
Par les piquans et par les cils saisie,
Étouffée, elle y perd la vie.

(1) *Dionaca muscipula.* Cette plante a quelque rapport avec notre *Rossolis.* Elle croit dans la Caroline.

LIVRE SEPTIÈME.

I.

LE FRELON ET LES ABEILLES.

Qui je vous plains, hélas! ma chère,
Dit un rusé Frêlon à l'Abeille ouvrière!
Pour composer un suc plein de douceur,
D'un pénible travail, supportant la rigueur,
Sans relâche, sans fin, esclave mercenaire,
On vous voit butiner toujours de fleur en fleur;
De l'étamine encore enlevant la poussière,
Vous fabriquez de la cire à grand frais
Dont vous construisez des Palais:
Pour qui tous ces trésors, ces soins? — Pour une mère.
— Une mère! un tyran qui vous tient dans ses fers!
Quoi! prescrire des lois à la fille des airs!
Non, de l'égalité, connaissez l'avantage;
Déposez votre miel sur quelqu'autre rivage:

Imitez la fourmi qui vit en liberté,
Et dispose à son gré des doux fruits de ses peines,
Dans ses marchés à sa commodité,
Traite de ses greniers, met à profit ses graines;
C'est là jouir de sa propriété.
Il séduit la pauvrette, et l'essaim avec elle;
A la féconde mère, on cherche alors querelle,
En bref, on s'en défait; chacune prend l'essor,
Et chacune, à son gré, va cacher son trésor:
L'une dans les rochers l'autre dans la bruyère;
C'est où les attendait leur avide adversaire,
Qui divise l'état, pour en ravir les biens.
Que pouvait-il sous de si bons gardiens?
De leur trésor épars, s'empara le corsaire,
Plus de biens en commun, plus de fécondité:
Elles allaient périr; lorsqu'une tendre mère,
Par pitié les reçut sous son autorité;
Remit l'ordre partout, leur rendit le courage,
Leur fit braver même la rage
Du Frêlon ennemi de leur félicité.

II.

LES RAMES ET LE GOUVERNAIL.

Les Rames insultaient le timon immobile :
—Tandis que nous luttons seules contre les flots,
Toi, loin de tout danger, dans un honteux repos,
Tu consumes le temps, instrument inutile....!
Mais ô revers! soudain, heurtant le bâtiment,
Un formidable écueil empêche l'abordage;
La Rame s'y brisait et l'on fesait naufrage.
Le Gouvernail s'émeut, son moindre mouvement
Délivre le vaisseau d'un péril imminent.

Sur tout homme d'état l'imprévoyant vulgaire,
Prononce un jugement tout aussi téméraire.

III.

L'AMOUR PROPRE JUGE.

— Ce n'est assez, dis-tu, de prêcher la morale,
La pratiquer est chose principale (1) *!*
Écrivain, l'Amour-Propre agit-il moins en toi ?
— « Non, cet amour agit et sur vous et sur moi ;
« Il naît, meurt avec nous ; ne fait grace à personne :
« Ce Protée à chacun sait imposer sa loi :
« Il domine aux hameaux, aux cités, sur le trône ;
« Il règle nos penchans, nos craintes, notre espoir,
« Et sur nos jugemens exerce son pouvoir.
« Souvent trop, selon moi, lecteur tu peux m'en croire,
« Et je vais retracer notre commune histoire. »

Sortant d'une société,
Deux hommes dans l'intimité,
(Deux femmes si l'on veut), parlaient avec franchise,
— Conviens, dit l'un, qu'Alain brille par son esprit ;

(1) Voyez la Fable des Beaux Diseurs.

Quelle douce éloquence et comme il analyse !
— « Il ne m'écoute point; il ne sait ce qu'il dit;
« J'ai trouvé bien plus de lumière
« Dans celui d'un bon homme, attentif, complaisant;
« Ton bel esprit m'ennuyait tant,
« Qu'avec l'autre, à l'écart, je me donnais carrière,
« Quel prodige ! il sait tout, c'est un être étonnant,
« J'admirais même en lui, sa muette éloquence ».
— J'entends; silencieux, ce bon homme écoutait
Tes discours, et de l'œil et du geste approuvait;
Ton Amour-Propre seul fait pencher la balance.
Nous admirons bien moins l'homme d'esprit,
Qu'un sot qui nous écoute et qui nous applaudit.

IV.

LES DEUX HERMITES.

Autrefois au Pérou, vivaient deux solitaires,
Révérés pour leurs mœurs austères;
Tous deux adoraient le soleil.
Animés d'un zèle pareil,
Ils différaient dans leur système:
L'un s'était fait la loi suprême

De fixer sans cesse les yeux,
Quoiqu'il en dût souffrir, sur l'astre radieux :
Mais il en eut tellement la berlue,
Qu'il y perdit bientôt la vue.
L'autre ne croyait pas qu'un orgueilleux humain
Dût contempler ce dieu, sa gloire et ses ouvrages :
La raison, disait-il, égare les plus sages,
Qui ne peuvent comprendre un être aussi divin.
Il disait bien, agissait mal : enfin,
Il se construit une tanière,
Tout près des sombres bords habités par Pluton,
Où ne pénétrait pas le plus faible rayon.
Bientôt sa débile paupière
Ne peut supporter la lumière.

Admirateur soumis des célestes décrets,
Le sage sait en tout, éviter les excès.

V.

LES DEUX SOURCES.

Filles d'un Mont, on vit jaillir deux Sources :
Côte à côte d'abord coulaient leurs faibles eaux,
Sur des cailloux et parmi des roseaux.
Mais un sort différent vint diriger leurs courses;
L'une coulant à gauche, un beau jour découvrit
Une belle et vaste prairie,
Que le printemps avait fleurie ;
D'allégresse elle tressaillit.
Adieu, ma sœur, adieu, dit-elle,
Ce séjour enchanté m'appelle,
Et j'y cours. L'y voilà, moment délicieux !
Elle en visite, arrose tous les lieux,
Et sur un heureux sol entretient l'abondance ;
Mais en se divisant, las ! elle s'affaiblit.
O dangereux séjour ! funeste jouissance !
Perdue entre les fleurs, bientôt elle périt;
L'autre toujours fidèle à sa première pente,
Bien que pénible, en personne prudente,

Surmonte les cailloux, se contient dans son lit;
Et loin de perdre en rien de sa force première,
Des monts elle reçoit les eaux;
S'accroît par le tribut de plus de vingt ruisseaux,
Et de simple filet devient grande rivière.

Le plaisir sur ses pas sème toujours des fleurs;
Mais bien fou qui se livre à ses appas trompeurs.

VI.

LE MAUVAIS CHIEN.

Un maître suspendit un jour, une clochette,
Sous le cou de son Chien qui mordait les passans,
Pour avertir qu'on fît prompte retraite.
Lui, de se rengorger, de se battre les flancs:
— De ma vertu, dit-il, voici la récompense;
Et quelqu'un indigné: — Tu te trompes, cruel;
Ce signe, de ton maître est un trait de prudence:
Il annonce à chacun ton mauvais naturel.

La clochette irait bien, je pense, à tel et tel

VII.

LE CHEVAL, LE BOEUF,

LE MOUTON ET L'ANE.

Un Cheval vif, plein de fierté,
Un Bœuf rempli de gravité,
Un timide Mouton, un Poussin d'Arcadie,
Tous les quatre, mourant de fatigue et de faim,
Rencontrent en voyage une belle prairie,
Mais close tout autour; seulement un vilain
Gardait un fort étroit passage,
Tenant un bâton à la main.
Le coursier au noble courage
Frémit à l'aspect du bâton,
Lui qui ne tremble pas même au bruit du canon!
La peur saisit le Mouton débonnaire,
Tandis que longuement notre Bœuf délibère;
Le résultat de leur scrutin
Fut donc de se tenir assez loin du gourdin;
Sa vue avait fort ralenti leur faim.

Martin plus courageux de leur avis diffère ;
Nouvel Achille, on le voit de plein saut
De l'enceinte tenter l'assaut,
Notre gardien de sa noueuse épine,
En vain agite et fait siffler les airs ;
Puis d'un bras vigoureux lui mesure l'échine,
Le pousse et le repousse ; et lui, tout au travers
D'une grêle de coups, aux prés fleuris s'élance ;
Saute, bondit, se roule et broute le gazon :
Lors se tournant vers chaque compagnon,
Qui d'un œil envieux considérait sa chance :
Dans le monde, dit-il, d'un ton fier et hautain,
Apprends que mes pareils font ainsi leur chemin.

VIII.

L'INTÉRÊT PAYÉ D'AVANCE.

Je contemple, disait un homme à son ami,
A quel degré parviendra ta folie ;
Tu comblas de bienfaits ton mortel ennemi,
Bien plus, tu lui sauvas la vie !
Et, distillant sur toi la noire calomnie,

Chaque jour, ne le vois-tu pas,
Ce reptile odieux s'élancer sur tes pas?
Réprime un doux penchant, et change de conduite.
— Non, à me nuire, ami, s'il croit trouver son bien:
Un puissant intérêt à le servir m'invite;
Qui fait le bien d'un autre a déjà fait le sien.

IX.

LE JARDIN POTAGER,

LA CITROUILLE ET LE JARDINIER.

Au Jardinier actif et plein de prévoyance,
Un Potager offrait son utile abondance,
Et dans chaque saison,
Légumes à foison.
Là, blanchit la Laitue, et jaunit la Carotte;
L'Asperge ici pointille et germent les Pois verts;
Plus loin grossit le Chou, la piquante Échalotte,
Et la Fève et les Aulx vêtus pour les hivers.
Parmi ces légumes divers,
Que le maître apprécie, et que le gourmand vante,
S'enflaient et mûrissaient les sucrés Cantaloux;
Serpentait la Fraise odorante.
Nul n'est content du sort, et chacun est jaloux.

Ce potager se plaint qu'on ne le prise guère,
Qu'on fête mieux l'arbuste et la plante étrangère,
Qu'à grand frais élevait son orgueilleux voisin,
Le Seigneur jardin botanique,
Où vous voyez, dit-il, mainte plante exotique,
Peu belle, et bien souvent pleine d'un noir venin.
A ce malin discours, dont le zèle la pique,
La Citrouille ajoutait encor sa réthorique.
— « Pendant la canicule, aux regards du soleil,
« Sans espoir de profit, pourtant on les expose !
« Une serre commode, et pour l'hiver bien close,
« Leur prête d'un abri l'éclatant appareil :
« Et moi, bien plus utile, errant à l'aventure,
« On me laisse endurer la chaleur, la froidure
« Et des vents déchaînés, le funeste courroux. »
— « La plante sans culture est dangereuse, amère,
« Répond le Jardinier; si vos fruits sont si doux,
« O Potager enfin, à qui le devez-vous ?
« Souffrez qu'on soit d'humeur hospitalière,
« (Heureux par votre utilité);
« Pour le fragile arbuste et la plante étrangère,
« Qui donnent l'agrément et souvent la santé ».

X.

L'ALOUETTE ET LE MIROIR.

Après avoir chanté son hymne du matin,
Une Alouette un jour tombe des nues.
Elle voit dans un champ voisin,
Beaucoup de graines répandues;
La faim sans doute l'attirant,
Elle s'approche; moi, j'en aurais fait autant.
— D'où vient cette vive lumière,
Dit-elle, et cet attrait surprenant, enchanteur?
Phébus descend-il sur la terre?
Ce n'était qu'un miroir qu'agitait l'oiseleur,
La pauvrette s'y mire; elle tombe éblouie
Dans les filets, c'en est fait de sa vie.

Tout en déplorant son malheur,
Craignons d'être éblouis comme elle,
Par quelque lueur infidèle,
Et d'approcher trop près d'une vaine grandeur.

XI.

LE CHEVAL ET L'ANE.

Un Cheval bien repu, quittait le ratelier,
Et se vautrait gaîment sur la litière;
Un Ane, vieux gagne-denier,
Tout décharné, pouvant à peine braire,
Était dans un coin à l'écart:
— Qu'as-tu donc? Mon pauvre vieillard,
Dit le coursier; ta maigreur inouïe
Serait-elle l'effet de quelque maladie?
— Non, dit le malheureux commensal du moulin,
Je meurs de fatigue et de faim,
On m'accable de coups, de fardeaux on m'excède,
C'est tous les jours tourmens nouveaux;
Et je n'y vois point de remède.
— Éloigne de tristes tableaux,
A tes plaintes mets fin: sache imiter le sage;
Prudemment il cède à l'orage,
N'y pouvant rien changer, il supporte ses maux;
C'est du destin que naît le plaisir, la souffrance.

Souvent succède au mal plus de bien qu'on ne pense.
— Ah ! s'écria l'infortuné grison,
Je vois assez d'où part votre philosophie;
Quand notre panse est bien remplie,
Nous aimons à prêcher la résignation.

XII.

LA FEMME ET LA POULETTE.

Margot acquiert une Poulette,
Qui pondait son œuf chaque jour.
— Si je la nourris mieux, bon ! ma fortune est faite !
Elle en pondra deux, trois pour un, la belle emplette !
Margot de l'empâter, mais quel fâcheux retour !
Beaucoup trop grasse et rebondie,
Loin de deux ou trois œufs, ô regrets superflus !
La Poulette ne pondit plus.

Enrichir tels et tels, c'est nuire à l'industrie.

XIII.

LE CERF-VOLANT.

Que je suis bien bâti ! criait un Cerf-volant
Qui s'échappait de la main d'un enfant.
Combien ma baguette cintrée
Donne à mes flancs de force et de solidité !
Que l'une et l'autre oreille en rouleau figurée,
Au gré des vents se meut avec agilité !
Et cette queue aussi, longue et majestueuse;
Assure l'équilibre et règle mon essor !
Le soleil et la lune, et vingt astres encor,
Présentent sur mon sein la voûte lumineuse;
Gare ! gare ! je fends les airs,
Pour fixer au ciel mon empire;
Et l'insensé dans son délire,
S'élève au séjour des éclairs;
Il se balance alors, il avance, il recule,
Et prétend aller se ranger
Près des astres brillans dont il se croit l'émule.
Pour punir son audace et vaine et ridicule,

Jupiter lui dépêche un nuage léger,
Qui traversant l'atmosphère,
L'oblige à déménager,
Sans force et sans honneur, il tombe sur la terre,
Incapable, hélas! de servir.

On voit bien où j'en veux venir,
Je ne crois pas qu'on me réfute :
Qui veut voler trop haut, accélère sa chute.

XIV.

LA LINOTTE.

Une Linotte admirait un grand chêne;
Sa majesté la séduisit,
Et sur la cime elle bâtit.
Dans son absence, un jour, quelle est sa peine!
Par la foudre en éclats, ce haut chêne est brisé,
Son nid, son cher nid écrasé!
Ne logeons plus si haut, bâtissons près de terre,
Dit-elle, en s'installant parmi l'humble bruyère,
Loin de la foudre on vit en sûreté.
Mais les vermisseaux, la poussière,

Détruisirent son nid et sa postérité.
Enfin loin de la fange, aussi loin de l'orage,
Dans un épais buisson elle alla s'établir ;
Elle y trouva la paix et le plaisir.

O médiocrité, c'est ton heureux partage !

XV.

LE POUVOIR DE L'ÉLOQUENCE.

Un homme désœuvré, sans doute à moitié fou,
Et sentant bien fort son filou ;
Croyant à l'alchimie autant qu'à l'Évangile,
Entra chez un chimiste habile.
— Vous savez le moyen de trouver un trésor ;
Je veux ce trésor ou la vie.
— Oh ! mon ami, modérez votre envie,
Je vous apprendrai l'art de fabriquer de l'or ;
Il faut du temps, des soins pour avoir ma science ;
— Que savez-vous ?—Eh ! mais..... à-peu-près, rien.
— Bon, je vous instruirai ; vous saurez le moyen
D'être en fort peu de temps, riche..... en expérience,
Il parla sur son art avec tant d'éloquence,
Que l'on eût dit le célèbre F.....
Mon homme en est ému, changé, tout hors de soi,

Il se met au travail, lit, relit, étudie,
Et la physique et la chimie.
Il s'y distingue, enfin : l'esprit et le talent,
Sont quelquefois voisins de la folie.
Mon fou sans cesse analysant,
Approfondit cette vaste science
De la terre et des cieux embrassant l'orbe immense,
Qui porte la lumière, éclaire tout les arts :
Sur notre âge, surtout, il étend ses regards,
Il voit son maître au temple de Mémoire.
Ébloui des rayons que réfléchit sa gloire,
Il vole un jour chez lui, l'embrasse avec transport,
— Auriez-vous donc trouvé de l'or ?
Dit le Docteur, charmé de sa vive allégresse.
— Eh quoi ! par vos conseils, j'ai trouvé mieux encor !
L'étude et le travail nous donnent la sagesse ;
Je sais apprécier un si rare trésor.

XVI.

LES ÉCUREUILS

ET LES SERPENS D'AMÉRIQUE.

LA SURPRISE.

Des Serpens venimeux vont gagner ces retraites,
Mon fils, dit l'Écureuil, ailleurs portons nos pas;
Leur corps jaune et livide exhale le trépas.
— Mon père, le méchant qui porte des sonnettes,
Et se fait annoncer, est-il si dangereux?
— Tous n'ont pas ces anneaux qui, se heurtant entr'eux,
Nous font fuir leur approche et leur noir maléfice;
Plus d'un Serpent, mon fils, sait d'un subtil venin,
Vous engourdir, porter la mort dans votre sein,
Avant d'être aperçu; tel est souvent le vice (1).

(1) Les Serpens à sonnettes ont des plaques circulaires sous le ventre et sous la queue; celle-ci se termine par une suite de pieces coniques de substance écailleuse, enfilées les unes dans les autres, elles produisent lorsque ces serpens rampent un bruit qui annonce de loin leur arrivée, ce qui est d'autant plus utile, qu'ils sont tous pourvus d'un venin atroce.

XVII.

LE REGARD.

Ce fils, hélas! selon l'usage,
Méprisa les avis de son père Écureuil;
Soit par sottise ou par orgueil,
L'un vaut bien l'autre, il se jugea plus sage.
— On sait assez, dit-il, qu'on doit craindre un Serpent;
Pour m'offrir au danger, suis-je donc imprudent?
Je m'en tiens éloigné; mais un regard, je pense,
Ne peut me nuire, oh! non, un regard et je fuis.
Voyons.... son air est doux, humble est sa contenance....
Sur sa tête éclate un rubis!
Sa vue attache.... Un charme involontaire,
M'attire à lui; méchant, saurait-il donc me plaire?
De la cime de l'arbre il descend, il descend,
Pour un coup-d'œil, il tombe en proie au vil Serpent.

XVIII.

LA ROSE ET LA PENSÉE.

Un Papillon aimait une Rose naissante ;
Il lui jurait de ne jamais changer.
Une Rose est crédule, et la pauvre innocente
Écoute le flatteur et se laisse engager.
Selon sa pente naturelle,
Mon Papillon devient léger ;
Le désespoir saisit la belle,
Et dans son mortel déplaisir,
On la voit déjà se flétrir.
La simple et modeste Pensée,
Qui n'avait point envié son bonheur,
Ainsi parle à la délaissée,
Pour calmer sa vive douleur :
— « Hélas ! console-toi, ma chère ;
« Va, ton amant n'aimait que le plaisir,
« Fleur bien plus que nous passagère !
« Fixe-t-on l'inconstant Zéphir ?
« Allons renonce à ta chimère :

« Apprends donc que de tous les maux,
« Chacun a la source en soi-même,
« Ou par un sot orgueil ennemi du repos,
« Ou par le trop grand prix qu'on met à ce qu'on aime.

XIX.

LE BROCHET ET LA CARPE.

— « Monsieur le Brochet, je vous prie,
« Par pitié, ne me mangez pas,
« Dit la Carpe, je suis trop grosse et trop nourrie;
« J'ai cent mille enfans sur les bras,
« Votre intérêt, pour moi, parle dans cette affaire.
« Cherchez quelque petit fretin;
« Vous pourriez avec moi rencontrer votre fin:
« Faisons la paix. » — Non, non, commère,
Point de façons, vous y passerez net;
La Carpe est digne du Brochet;
Aussitôt dit, aussitôt prise:
Il avale la tête et la moitié du corps;
Mais, ô Ciel! quelle est sa surprise!
Il redouble en vain ses efforts;
L'autre moitié reste au passage,

Sans reculer, sans avancer.
Près d'expirer sur le rivage,
Un obligeant pêcheur vient le débarrasser.

Brochet qui t'engraissais à force de rapine,
Le trop d'avidité cause ainsi ta ruine.

XX.

LE SERIN

ÉCHAPPÉ DE SA CAGE.

Un nouveau débarqué, seigneur de Canarie,
Chantre ailé, s'échappa, s'enfuit dans nos forêts,
Et de sa liberté chérie,
Joyeux, il chante les attraits
Sur des tons purs, touchans et vrais.
Les oiseaux célébraient le retour de l'aurore,
Le doux zéphir, l'amante qu'il adore;
Le chœur se tait, l'écoute; et quelqu'un dit tout bas:
Il montre du talent. — Gardez-vous de le croire,
Répond un Coryphée; où prône-t-on sa gloire?
Voit-on quelques oiseaux voltiger sur ses pas?

L'écho l'eut annoncé; l'agile Renommée,
De sa bouche sonore, en souffle-t-elle un mot?
Et voilà donc la cabale formée;
Le vulgaire ignorant répète : c'est un sot.
Tel ou tel connaisseur pensait bien le contraire;
Mais avec le public, compromettre son goût!
Chez eux, tout comme ailleurs, aucun n'ose le faire;
A coups de bec on le poursuit partout.
Pauvre Serin! comment sortir d'affaire?
Tu réclames les droits de l'hospitalité :
En connaît-on pour qui blesse la vanité?
Il te faut donc périr!... Mais j'entends Philomèle,
Elle accourt à tes cris, applaudit à tes chants;
Le mérite suprême honore les talens.
Chacun reste muet : lâches, leur cria-t-elle,
Vous verrai je poursuivre et toujours accabler,
Ceux que vous n'avez pas le talent d'égaler!
Et vous, leurs vils échos, sachez que le mérite
Se plaît à s'annoncer sans éclat et sans suite.

XXI.

LE LABOUREUR.

De la Mouche du coche issu par sa grand'mère,
Un Moucheron campé sur le front d'un Taureau,
S'agitait, s'agitait.... il était tout en eau.
—Ami, que fais-tu là? —Nous labourons, mon frère.

XXII.

LES DÉFAUTS JUSTIFIÉS.

Dans une séance publique,
Comme les animaux énonçaient leur avis,
Chacun selon sa politique,
Nouveau Momus, un Singe égayait ses esprits
Par un rire exalté. — Quelle mouche te pique,
Gille? parle, dit-on. — Vous le voulez? Je ris,
Dans les avis de l'un de voir sa fourberie;
Dans cet autre son âneric :

Ici, tel peint sa cruauté;
Plus loin, la pesanteur et la stupidité ·
Tel autre accuse sa folie.
Le Renard soudain répondit:
Aucun ici n'est fourbe; on a de la finesse;
De votre république excluez-vous l'esprit?
Adieu plaisir, adieu la politesse.
C'est vrai, dit l'âne, et moi donc, suis-je un sot,
A vous entendre? Oh! non, je n'en crois pas un mot;
Aliboron, mon frère, admire ma simplesse.
— Messieurs, il se machine ici quelques complots;
Crie un Tigre en fureur, on en veut aux héros;
Ce mot de cruauté me blesse:
Si je... — Plus lentement il faudrait y songer,
Reprit le Bœuf pesant; grave est mon caractère;
Pour lourd, je ne crois pas. — Non, brusquons cette affaire,
Repart, en sautillant, un écureuil léger,
Je suis fou, moi! Sans doute, il faut l'être pour plaire;
Mais je n'imite rien, monsieur Gille, au contraire.
Ceci s'adresse à nous, répondit le magot;
Imiter les humains, c'est un assez bon lot!
Nous peut-on contester beaucoup de ressemblance?
Ainsi chacun, sur soi, toujours plein d'indulgence,
Ennoblit ses défauts acquis ou naturels:
Je citerais bien tels et tels;
Mais chut!... n'avançons pas plus loin dans la carrière,
Ma Muse pourrait bien se nommer la première.

LIVRE HUITIÈME.

I.

LE VER A SOIE ET LE LIMAÇON.

Instruit par la nature, un jour un vermisseau,
Ayant pourvu d'abord aux besoins de la vie,
S'élève sur un arbrisseau;
Il entrelace avec magie
Parmi les rameaux son fil d'or;
Le porte ici, puis là, puis le repasse encor;
Et de jour et de nuit jamais ne se repose.
Un sale Limaçon lent et fort paresseux,
Le voit s'écrie, en se frottant les yeux (1);
— Ami, tout ce travail ne sert pas à grand'chose :

(1) Les Limaçons ont quatre tentacules, vulgairement cornes dont les deux supérieures portent deux petits points que les Naturalistes croient être des yeux.

A ce métier va, tu perds ton printemps;
Nos jours sont de si courts instans!
Descends sur la verte prairie,
Sous des myrtes fleuris viens jouir de la vie.
— Je chéris mon labeur bien plus que ton repos,
Reprend soudain le Ver à soie;
La gloire suit mes pénibles travaux;
Aux cieux je me fraie une voie,
Vis et meurs dans l'obscurité,
Rampe, tu ne saurais mieux faire;
Pour toi de l'immortalité,
En vain brillerait la lumière,
Notre Ver discourait encor,
Le Limaçon sourit, ferme l'œil et s'endort;
Dépouillant sa robe traînante,
Après divers états, l'insecte est papillon;
Il vole auprès de son amante,
Et transmet à ses fils, ses talens et son nom.
Au bruit le paresseux se réveille, s'étonne
De voir cet heureux changement:
Bientôt trop d'éclat l'environne
Sur le sol il retombe encor plus pesamment.

O vous, riches et grands, qui rampez sur la terre
Dans une basse oisiveté,
Méprisant les beaux arts et la pure lumière

Qui guident les mortels à l'immortalité,
Un seul instant soulevez la paupière,
Et de ce Limaçon,
Dussiez-vous redormir, écoutez la leçon.

II.

L'ÉVENTAIL, LE MANCHON,

LE PARASOL ET LE PARAPLUIE.

L'Éventail au Manchon, dit : Fuis meuble d'hiver ;
Je remplace, tu vois, l'amant léger de Flore,
Quand le lion ardent de feux embrase l'air.
— Chacun son tour, dit l'autre ; on te quitte, on m'honore,
Lorsque le Sagittaire a refroidi le tems ;
Le Parasol s'approche : heureux qui dans la vie,
Peut comme je le fais unir plusieurs talens,
Je pare du soleil et défends de la pluie.

III.

LA PIPÉE.

Le soleil dans les cieux signalait son retour ;
Accourez, accourez, disait une Pierrette,
Aux chœurs qui célébraient le jour :
Pour tourmenter une chouette,
Rassemblez-vous petits oiseaux ;
Sur certain arbre est établie,
La suppléante d'Atropos,
Celle qui vole au sommeil ses pavots,
Et comme un aveugle elle crie,
Fait cent grimaces à Phébus.
Les oiseaux d'y voler ; par mille sons confus,
La dame est saluée. — Eh ! bon jour, ma princesse,
Vous levez-vous aussi matin
Pour montrer tant de gentillesse ?
On passe et l'on repasse ; on l'a siffle en refrain.
L'œil rond, l'air hébêté, de sinistre figure,
Notre oiseau de malheur jette des cris perçans.
La troupe de mauvais plaisans,

Redouble alors le sarcasme et l'injure ;
Pour mieux jouer du bec on la serre de près.
La triste dame à tous laisse un facile accès ;
Sur l'arbre à ses côtés, on voltige, on se pose,
Qu'est-ce à dire ? on s'englue aile et patte, on est pris.
Adieu la colère et les ris !

Trop de malignité de leur perte fut cause.

IV.

L'INDULGENCE.

Par un Lion un Tigre fut dompté ;
Ce Tigre ingrat aux bontés de son maître,
Prêt à subir le sort que l'on réserve au traître,
Implora son humanité.
— Que votre ame envers moi se montre magnanime,
Seigneur, dit-il ; le Roi lui pardonna son crime ;
Bref, il obtint la vie avec la liberté.
Sur la foi des sermens, le Roi fait une absence.
Le Tigre est toujours Tigre : en toute diligence,
Il fond sur ses sujets, trop timides troupeaux !
Fait couler le sang à grands flots :
Puis il renverse sa tanière ;

Se ligue avec ses ennemis,
Et lui suscite mainte affaire.

Les bons sont toujours compromis,
Lorsque pour les méchans on a de l'indulgence;
C'est nuire à la vertu bien plus que l'on ne pense.

V.

LE MIROIR MERVEILLEUX.

Un mendiant trouve un petit Miroir,
O découverte merveilleuse!
Sans peine il comprit son pouvoir;
La glace embellissait toute face hideuse;
Bientôt entre ses mains elle fut un trésor.
Son maître à tout venant disait d'un ton capable;
Approchez, voyez-vous, de près, plus près encor.
Contemplez à loisir votre figure aimable,
Portrait du grand Alla; s'il est incomparable,
Gratifiez l'un de ses serviteurs;
Jetez quelque pièce sonnante;
Chacun remplissait son attente:
Miroir et compliment lui gagnaient tous les cœurs.

Les dames, comme on sait, ont l'ame bienfaisante ;
Leur prodigalité fut alors surprenante ;
Près du Miroir chéri, vingt fois sans se lasser,
On les voit tout le jour passer et repasser.
Le charlatan atteint par une maladie,
Appelle son fils, lui confie
Son gagne pain, le soutien de leur vie.
Le fils revient le soir sans avoir étrenné.
Le père en est fort étonné,
Lui fait cent questions : Comment se peut-il faire
Qu'à tous il ait offert le Miroir merveilleux,
Sans tirer des dévots quelque pieux salaire ?
Leur vanité répondait du contraire.
— Je ne l'ai point montré, mon père, aux curieux ;
Par hasard, m'étant vu si beau, si gracieux,
Je m'y suis admiré le long de la journée.
Alors le vieux narquois : y penses-tu, nigaud ?
En seras-tu plus riche, en seras-tu plus beau
Quand tu te seras vu pendant toute une année ?
Apprends à distinguer d'un sot l'homme d'esprit :
Rempli d'orgueil, l'un s'encense lui-même ;
L'autre à flatter autrui met son talent suprême,
Et devient riche enfin quand l'autre s'appauvrit.

VI.

LE PORC PARÉ DE FLEURS.

Un Singe en folâtrant, attacha quelques fleurs
Aux oreilles d'un Porc, et mon sot se redresse :
— Je suis beau, disait-il, rendez moi des honneurs.
Et le Renard, riant de sa faiblesse :
— De ta parure, ami, ne sois pas orgueilleux,
Ta laideur n'en paraît que mieux.

VII.

LE LUSTRE.

Un Lustre bien fort se prisait,
Ce qui montre un petit mérite.
Sa folie, un jour éclatait,
Je suis, dit-il, Lustre d'élite ;
Dans le spectacle, ainsi qu'au bal,

Par moi, la jeune beauté brille :
Du soleil je marche l'égal,
Nous sommes de même famille.
Mais, sait-il donc dissimuler,
Les défauts et l'art de nos belles ?
Je leur permets de se farder,
Et paraître encor fleurs nouvelles.
Je sais ménager la beauté,
D'un jour doux, éclairer ses charmes ;
Quand je parais, la volupté
Qui reposait, est sous les armes.
Malgré l'avantage constant,
Que la nuit m'offre sur mon frère ;
Je veux m'assurer cependant,
Qui de nous deux, le mieux éclaire
Cet univers qu'il se soumet ;
Il n'a qu'un orbe de lumière,
J'en ai cent, je suis plus parfait.
Il ne saurait rester en place ;
Il paraît donc en plein midi,
Et s'imagine qu'il efface
Le dieu du jour ; mon étourdi
Vit, hélas ! bientôt sa défaite !
Ne jetant plus aucun éclat,
Il fallut bien faire retraite.

Ne sortons point de notre état.

VIII.

LA POULE ET LA POULETTE.

La Poule instruisait sa Poulette :
— Fuis, ma fille, à l'aspect du perfide Renard :
Comme il te croquerait, s'il te trouvait seulette!
— Quel est son air? — Méchant : il tûrait d'un regard.
— Oh! Maman, ne crains rien pour moi de sa poursuite,
Pour me surprendre, il viendrait un peu tard.
Tout en jouant, trottant notre pauvre petite,
S'égare, et timide elle a peur;
Sur un arbre d'abord, se calme sa frayeur:
En tapinois guettait mon Renard hypocrite,
Il s'approche d'un air flatteur,
Fait les doux yeux, exalte son mérite.
— Sa figure peindrait son cœur!
Ce n'est pas mon Renard, je pense,
Dit-elle : celui-ci montre tant de douceur!
On se livre à la confiance :
Pour cet âge, c'est un besoin.
La pauvrette descend, et sans aller plus loin,
Il donne, en la croquant, leçon de vigilance.

Craignez-vous d'un amant, les dangereux attraits,
Gardez vous de le peindre un monstre abominable;
Peut on le reconnaître, hélas! dans vos portraits!
L'amour en fait toujours l'objet le plus aimable.

IX.

LE DÉNONCIATEUR.

Toujours jaloux de ceux qui butinent les fleurs,
Un Frêlon avait eu querelle,
Avec un Colibri (1), fameux par ses couleurs.
C'était en Amérique. Un méchant a du zèle,
Pour nuire aux bons, toujours il a des moyens prêts,
Sans penser au danger qu il peut courir lui-même.
Le Frêlon entraîné par sa fureur extrême,

(1) Oiseau d'Amérique, célèbre par sa petitesse et son plumage qui surpasse l'éclat des pierres précieuses et des métaux les plus polis. Il suce le nectar des fleurs et place son nid sur un *brin d'herbe: il devient quelquefois* la proie des araignées de ce pays, souvent aussi grosses que le poing. Elles pour uivent, tuent les colibris, et succnt leurs œufs. Leur couleur est d'un brun noirâtre.

Va trouver Arachné qui tendait ses filets.
En ces lieux, elle prend des oiseaux dans ses rêts.
— A t'offrir un butin, lui dit-il, je m'empresse,
Un Colibri, de toi qui médit tous les jours,
Il te dit féroce en amour;
T'appelle un monstre, une tigresse,
Qu'on voit dévorer ses amans,
Quelquefois même ses enfans;
Il est là-bas, caché dans la bruyère,
Se gonflant de venin autant que de colère:
— Viens, guide-moi, répond-elle, Frêlon;
Je vais lui rabaisser le ton.
Arrivés sur les lieux, l'aragne, blesse, enlace,
La mère et ses chers Colibris.
Viens à présent, dit-elle, à son donneur d'avis,
Pour te récompenser, il faut que je t'embrasse.
Il vient, elle le tue, et dit d'un ton railleur:
Dans les Cours, on accueille un Dénonciateur;
Mais a-t-on profité de son affreux service,
Le bien de tous est qu'il périsse.

X.

LA SERINE.

Une Serine allait, volait vers chaque oiseau,
Et lui disait (trop ingénue :)
Que mon fils est mignon, et déjà qu'il est beau;
Volez oiseaux, volez, charmez en votre vue;
Bien qu'il n'ait que le poil follet,
Il est dru, sa mine est gentille;
Le folâtre, comme il sautille!
Je n'en vois point de plus parfait;
Volez oiseaux, volez, charmez en votre vue.
Et simple, ainsi qu'aux bons, elle en parle aux méchans,
Sensibles cœurs, souvent sont imprudens!
Chacun y vole, admire, et quelle en fut l'issue.
Que vit-elle au retour de la provision?
Hélas! Le nid sanglant, et plus de nourrisson.

Si tu ne sais cacher ton bonheur et ta vie,
Attends-toi d'éprouver les effets de l'envie.

XI.

LE BONHEUR DU JOUR,

LE PARQUET ET LA BIÈRE.

— Dis-moi, vil Parquet, es-tu fou?
Sous mes pieds d'or crier ainsi qu'une ame en peine,
Ne sais tu pas que tu n'es que de chêne,
Et moi, Bonheur du jour, fabriqué d'acajou,
Bel arbre d'Amérique, utile en médecine,
Et que l'Art, fils du luxe, à cent meubles destine.
— Es-tu, dit le Parquet, assez audacieux:
Arbre de Jupiter, menaces-tu les cieux?
Braves-tu l'Océan jusques dans son Empire.
Et l'un et l'autre monde ont-ils par ton moyen,
D'un utile commerce établi le lien?
Meuble de jour, de nuit, ainsi qu'on le desire,
Tu me remplaces, tout au plus.
Bonheur du jour soumis à la mode légère,
Envîrai je tes attributs?
L'Acajou se gonflait, éclatait de colère:
Lorsqu'en un coin on vit la triste Bière,

Bien que modeste entrer dans leurs débats.
— Je suis Sapin, messieurs, ne méprisons personne,
Chacun, du plus au moins tient sa place ici-bas :
Je renferme un manant ou le maître d'un trône :
Mais saisis par Vulcain, puis en cendres réduits,
Qui nous distinguerait, répondez, mes amis ?

XII.

L'ALOUETTE ET LE ROSSIGNOL.

— Et mes chants et mon vol se perdent dans la nue,
Vous n'en pouvez jouir, habitant des ormeaux,
Dit l'Alouette. A quoi le chantre des oiseaux :
— Peut-être que madame a peur d'être entendue.

XIII.

LE SINGE ET LE MIROIR.

Dans un Miroir, un Singe aperçut une image,
Qui, comme lui, s'éloignait, s'approchait.
La main contre la main, sans toucher se touchait:
Museau contre museau; fait-il le fou, le sage?
L'autre en tout point le contrefait.
Ne pouvant le saisir, il trépigne, il enrage:
Sur le revers il jette et les mains et les yeux:
Mais en vain: il s'écrie. O la laide figure!
Crois-moi, dérobe au jour ces traits disgracieux,
Cette surface est trop belle et trop pure,
— Insensé, dit un chien, reconnais ton portrait:
Ne vois-tu pas un Singe trait pour trait?
Mon Singe confondu, prend son dépit pour guide,
Fuit et revient encore à la glace perfide,
Enfin de fureur transporté,
Il la saisit, en cent morceaux la brise,

Convenons-en avec franchise,
Sans voile on traiterait ainsi la vérité.

XIV.

LA PRUDENTE TOURTERELLE.

Bivarde Pie avec discrète Tourterelle,
Sous même toit erraient en liberté :
Le maître toutefois leur avait rogné l'aile ;
La tendre roucouleuse en un coin écarté,
Voulait loin des caquets et de toute imposture,
Conserver sa candeur, son ame douce et pure ;
Le peut-on dans le monde ? Hélas ! je crois que non ;
Le méchant nous aigrit, trouble notre raison.
L'Agace lui disait : — *Quelle sauvagerie !*
Si triste, voulez-vous descendre chez Pluton ?
Venez vous égayer en bonne compagnie ;
Je vous dirai les tours et du Chien et du Chat,
Et ceux du maître aussi. Hein ! vous êtes discrète ;
La maîtresse jalouse ici fait un sabat.....
Chaque jour du grabuge et la fête est complète,
Dès que je puis tirer ma part du plat.
Je vous amuserai de nos espiègleries,
Qu'un médisant appelle escroqueries,

A propos.... je vous veux montrer tous mes bijoux,
Et, pour être aussi riche, il ne tiendra qu'à vous,
D'apprendre la grande manière,
Dont on devient, en peu, propriétaire.
— A l'intrigue, au vil intérêt,
Répond la Tourterelle, en tout temps étrangère,
Je ne vous verrai point, la belle, s'il vous plaît;
Je fuis toujours les compagnies,
Dont on cite tels tours, telles espiègleries.

XV.

LE MOINEAU ET L'AUTRUCHE.

— Énorgueillis-toi bien, ma chère,
De ta force, de ta grosseur,
Et de ces ailes qui font peur!
Tu n'en seras pas plus légère,
Disait à l'Autruche un Moineau;
Il faut voler pour être oiseau;
Moi, je n'atteins au plus qu'à la moyenne sphère,
Et c'est par boutades encor;
Mais je prends quelquefois l'essor;
Toi, tu ne quittes pas la terre.

J'accorde du mérite à l'agréable auteur
D'une chanson, ou galante, ou bachique;
Quand bien souvent j'en refuse l'honneur,
A l'écrivain rampant d'un long poème épique.

XVI.

LA PROSCRIPTION

ET LE RAPPEL DES MOINEAUX.

Parasites ailés, véritables fléaux!
Nous vous jurons une mortelle guerre;
Vous périrez, l'époux et l'enfant et la mère,
Disaient quelques manans poursuivant des Moineaux.
—Par pitié, criaient ils, suspendez votre haine;
Plus que vous ne pensez nous sommes vos amis:
Si jusqu'en vos greniers nous prenons votre graine,
Nous vous débarrassons d'insectes ennemis:
Ils parlèrent en vain: sans pitié poursuivis,
Tout périt sans qu'il reste une seule famille.
Bientôt l'on voit pulluler la Chenille,
Dépouiller les vergers, les champs et les forêts,
Trahir l'espoir des dons de Flore et de Cérès.
Nos manans de gémir; si faut-il qu'on le dise,

Le malheur est souvent le fruit de la sottise.
Ils furent avertis, ils méritaient leurs maux;
L'État prend pitié d'eux, rappelle des Moineaux,
Les protège, et détruit les glus et les réseaux.
L'équilibre par eux remis dans la nature,
Ils firent de l'insecte ample déconfiture.
L'intérêt nous aveugle et l'on n'observe rien,
Souffrons un mal léger, dont il résulte un bien.

XVII.

LA PAILLE ET L'AMBRE (1).

La Paille, un jour, disait: Quel charme ainsi m'attire!...
Ne puis-je, Ambre puissant, résister à ta loi?
— Tu le peux, mais il faut te tenir loin de moi:
L'Ambre est la volupté qu'on craint et qu'on désire.

(1) Substance résineuse qui attire la paille.

XVIII.

L'AMBITIEUX CORRIGÉ.

Deux hommes dans un temple invoquèrent les Dieux;
Chacun leur adressait en ces mots sa prière :
Jupiter, disait l'un, que je serais heureux,
Si je pouvais tout ce que je veux faire,
Tel que le Roi, le Potentat !
Et l'autre souhaitait dans son modeste état,
Comme une faveur singulière,
Que jamais son ardent vouloir,
Ne pût excéder son pouvoir.
Jupiter les exauce au gré de leur envie.
Le premier devint un grand Roi,
De qui la volonté fut la suprême loi;
Le second fut amant de la philosophie.
Au faîte des grandeurs, ce chef des Nations,
Satisfaisant ses passions,
Un tems se crut heureux ; mais bientôt il s'ennuie:
Son cœur formant mille insensés desirs,
Fatigué de tous les plaisirs,
Et de lui-même, allait mettre un terme à sa vie ;

Quand près d'une chaumière, il entendit la voix
D'un homme qu'il vit autrefois
Dans le temple; il chantait les charmes,
D'un sort borné, mais sans alarmes,
Et rendait grace au ciel, d'avoir comblé ses vœux:
En réglant mes desirs, j'appris l'art d'être heureux,
Se disait il; combien je plains ce Prince avide,
Que rien ne satisfait! de lui-même homicide,
Il possède et ne jouit pas.
Pour le malheureux Roi, ciel! quel trait de lumière!
Il s'élance dans la chaumière,
Serre le sage dans ses bras.
— Je ne connaissais point de bonheur sur la terre;
Mais je vois qu'il consiste à modérer ses vœux;
J'y consacre ma vie entière:
Puissè-je encore être exaucé des Dieux!

XIX.

LE TRAITÉ NUL.

Fin Renard et simple Baudet,
Chassaient le long d'un bois sur maint et maint guéret.
Tirer parti des sots, d'un Renard c'est l'affaire;
Par son timbre effrayant, l'Anon
Caché, lui rabattait, perdreaux, coqs de bruyère,
Content pour soi de l'épineux chardon;
Quand au Renard soudain s'offre un Lion,
Que vraiment il n'attendait guère;
Il paraissait à jeun: — J'ai, lui dit-il, Seigneur,
(Pour te l'offrir, vers toi, j'accourais de grand cœur,)
J'ai certain présent à te faire;
C'est un Anon nourri pour la bouche d'un Roi;
Accorde-moi la vie, il est soudain à toi.
Je vais te le livrer. — Fort bien, je te la donne.
On découvre à ses yeux la bruyante personne,
Un grand n'a jamais tort quand il rompt un traité,
On retrouve toujours un Ane.
Dévorons ce Renard, c'est un traître, un profane,
Dire et faire fut un pour notre majesté.

Plus d'un périt ainsi, croyant sortir d'affaire,
En livrant un Anon, voire même un confrère.

XX.

LE ROSSIGNOL, LE SANSONNET ET LE CHARDONNERET.

Sur leur maître commun, avec un Sansonnet,
Philomèle un jour raisonnait:
— Je lui voudrais pour nourriture,
Dit-elle, des œufs de fourmis,
— Fi donc! y songez-vous? Il lui faut pour pâture,
Répond le Sansonnet, des fromages pourris
Où fourmillent les vers; car c'est un mets exquis,
Qu'avec bonté prodigue la nature.
— Vous êtes tous deux fous, crie un Chardonneret!
Qui se vanta d'avoir un goût parfait;
Un être de cette importance
Doit savourer des têtes de chardons,
Rien n'est aussi friand, et pour moi, j'en réponds.

De consulter chacun ayez la complaisance;
Il vous conseillera toujours selon son goût.
L'un pourra tout blâmer, l'autre approuvera tout;
Et gare les chardons offerts par l'ignorance!

XXI.

LE POËTE ET LE TEMS.

Grand Roi, sur l'aile du génie,
Et par mon Pégase porté,
Ton nom, tes faits iront à la postérité.
Ainsi parlait un fils du Dieu de l'Harmonie;
Un fils, je crois deshérité,
Qui, s'associant à sa gloire,
Plaçait un Prince au temple de Mémoire:
Le héros enchanté lui compta cent ducats (1).
Cent ducats! douce vue! un poëte a beau dire,
Autant qu'un autre, au moins, il y trouve d'appas.
Le nôtre était dans le délire,
Il feint de refuser. — Non, je n'accepte pas,
L'honneur, Prince, a monté ma lyre.
Certain vieillard l'aborde. — Accepte; que sait-on!
Si l'honneur te manquait? prends cet or, prends bien vîte.
— Quoi! de tels vers célébrant un grand nom?....

(1) Piece d'or fin, dont la valeur est différente selon les pays. Il y a aussi des ducats d'argent.

— Pourraient bien lui faire faillite.
Sur ses œuvres, on sait combien est chatouilleux,
Tout noble habitant du Permesse;
Il s'écrie en courroux: — O tems trop envieux!
Peut-on louer, parle, avec plus d'adresse?
Examine ces vers, comme ils sont bien tournés!
Que de douceur et de mollesse!
— Que trop, mais dépouillés de sens et de noblesse,
A périr en naissant, ils semblent condamnés;
A moins d'être un Homère, un Horace, un Virgile,
Un La Fontaine, un Racine, un Delille,
Dont la gloire n'a point un éclat passager;
Jouis bien vite, et mets la tienne en viager.

XXII.

L'ACCORD UNIVERSEL.

Quels sont ces violens débats?
— Il existe. — Il n'existe pas.
— Lui seul est la cause première.
— Non, non, ce n'est que la matière,
En perpétuel mouvement.
— Et moi, j'accorde qu'il existe,

Mais repose éternellement.
— Je soutiens moi, qui suis Déiste,
Qu'il dirige cet univers.
— Bon, tout irait-il de travers?
Répond le Matérialiste.
Un Sage entendait ce discord :
— Que nous fait, dit-il, leur querelle,
Quand sur la sagesse éternelle,
Les consciences sont d'accord?

LIVRE NEUVIÈME.

I.

LA DOUBLE LEÇON D'UN PÈRE.

— « Ne songeons qu'à nous divertir ;
« Fuyons le travail et la gêne :
« Le tems si court dans le plaisir,
« Semble se traîner dans la peine : »
Ainsi parlait un jeune adolescent.
Son père qui l'écoute, au même instant le mène
Sur les bords de la mer : — « Tu vois cet élément,
« Il est, mon fils, l'image de la vie :
« Le Nautonnier s'embarque au souffle du Zéphir,
« D'abord l'onde le berce, au gré de son desir ;
« Mais les vents opposés se choquent en furie,
« Et la vague, et la foudre, enfin tous les fléaux
« Frappent à coups pressés, ébranlent le navire :
« S'il les eut méprisés, dans un lâche repos,
« Ne trouverions-nous pas ce Nocher en délire ?

« Saurait-il louvoyer, lutter contre les vents,
« Et prudent tour-à-tour, tendre, plier les voiles :
« Dirigé par le pôle, observer les étoiles ;
« Sans relâche juger la nature et les tems,
« Et sauver le navire. » — Oui, j'entends ce langage,
Répond-il, (de nos jours un jeune homme est docteur),
Mais est-ce à nous à redouter l'orage ?
Par tes soins je me trouve à l'abri du malheur.
Ah ! jouir de la vie est le secret du sage !
Fuis riche, ami du prince..., à peine il dit ces mots,
Qu'un courrier vers son père arrive en diligence.
De la cour ils comptaient une légère absence :
— « Le prince est prisonnier, l'État dans le chaos,
« Dit-il, sur ses débris s'élève l'anarchie :
« On a saisi tes biens et ceux des favoris ;
« On te poursuit, seigneur. — Eh bien; tu vois, mon fils!
« Privé de tout secours, il faut de l'industrie.
« Sage Nocher, j'ai su prévoir les tems;
« J'ai su par mon travail acquérir des talens;
« Quel trésor puisqu'il peut te conserver la vie ! »

II.

LE RAT ET LE CHAT.

Un Rat ayant bien médité,
Rongé maint et maint commentaire,
Se dit: Rien n'est égal à la fidélité,
Aussi le chien me plaît, je l'aime comme un frère!
Le Chat l'entend, accourt. — Oh que j'en suis flatté!
Tu m'aimeras aussi, ne suis-je pas fidèle?
Je voudrais te prouver mon zèle.
Il s'approchait, l'œil doux, les bras tendus;
Le Rat d'abord s'enfuit, puis hors de sa portée:
— Quoi! la fidélité par vous est respectée?
— Oui, mon fils: — en ce cas, moi je ne l'aime plus.

III.

LE SINGE, LA PERRUCHE ET CHLOÉ.

LE SINGE.

J'AMUSE envain Chloé notre aimable maîtresse,
Dit le Singe Bertrand, par mille jolis tours :

LA PERRUCHE.

Et moi Cateau, par les plus beaux discours
J'espérais, mais envain mériter sa tendresse.

LE SINGE.

Nul ne sait mieux que moi, tourner, baller, sauter;

LA PERRUCHE.

Moi, crier, jurer, tempêter.

LE SINGE.

Souvent elle sourit, plus souvent je l'ennuie.

LA PERRUCHE.

Son joli doigt, à moi, rarement se confie.

LE SINGE.

Qu'on nous dise qu'on plaît par de charmans défauts;

LA PERRUCHE.

« S'amuse-t-on de nous ainsi qu'on fait des sots ?
« Tandis que nous voyons la petite chiffonne (1),
« Fort gentille, il est vrai, mais un peu monotone ;
« Qui par son japement toujours nous étourdit,
« Le jour sur ses genoux et sur ses pieds la nuit.
« Partout on la promène, et pour tant de tendresse
« Elle agite sa queue et lèche sa maîtresse.
« Beau talent, qui lui vaut le sucre et les biscuits.
« On nous néglige, nous, qui sommes mieux instruits. »

CHLOÉ.

Votre esprit atteindrait votre insolence extrême,
Vos talens, dit Chloé, raviraient les esprits,
Je la préférerais. — Pourquoi ? — C'est qu'elle m'aime.

Envoi à Chiffonne.

Modèle de constance et d'un sensible cœur,
Toi, qui de mon époux avais charmé la vie ;
Je t'aimais, et pourtant aux souhaits d'une amie,
Je te cédai, Chiffonne, et je fis ton bonheur.
Je ne m'en repens point ! Chloé m'a fait paraître
Doux sentiment, ses pleurs ont coulé pour ton maître !...
Ah ! si jamais, pour toi, mon cœur n'a varié,
Conserve-moi toujours ta fidèle amitié.

(1) Nom d'une chienne.

IV.

LA DANSE RUSSE OU COSAQUE.

Le Singe maître-ès-arts veut prêcher la morale,
Un Ours le lui défend, sous peine capitale ;
C'est son fait, un sophiste est parfois envieux ;
Si Gille persuadait mieux !
Ce Singe sur la seigneurie,
Cherche à venger les torts faits à la Singerie.
— Son air sage, dit-il, cache un cœur vicieux ;
Déchirons le manteau qui le dérobe aux yeux.
Il veut paraître humain, mais il est sanguinaire ;
Soudain la race carnacière,
Avec fureur de s'écrier :
Fait-on le procès au guerrier ?
— Son ton loyal, dit-il, nous déguise sa ruse ;
La cour craint l'apostrophe, avec chaleur l'excuse ;
Enfin à noircir l'Ours, Gille perd son latin.
Dans ce temps le Lion fit noces et festin :
Gille blessé, ne peut figurer à la danse.
— Qui pourrait, lui dit-on, vous remplacer au bal ?

— Monseigneur l'Ours possède un talent sans égal:
L'Ours invité, paraît, se redresse, il s'élance,
En arrière, en avant, veut chasser, déchasser;
Et balancer et traverser;
Puis les yeux en coulisse, il fait la révérence:
Tous de peur d'éclater se faisaient violence.
Il veut sauter la Russe, accélérer ses pas;
Mais crac, l'aplomb lui manque, et mon Ours est à bas.
Les courtisans saisis d'un rire inextinguible,
Rappelèrent les Dieux, voyant clocher Vulcain;
On hue, on siffle l'Ours; aussi sot que risible,
Il se ramasse, il sort, maudissant son destin.

Les vices chez les grands s'excusent sans scrupule,
Mais on n'y pardonna jamais le ridicule.

V.

RECETTE CONTRE LA MORT.

Tu me poursuis le jour, la nuit, quel triste sort!
Crie un riche; c'est trop empoisonner ma vie.
Qu'on l'écarte de moi ... La voilà. — Qui? — La mort.
A moi donc, Médecins, avec la pharmacie!

Fortifiez mon cœur contre cette ennemie;
Jusqu'ici tous vos soins ont été superflus.
Un Sage était présent : — Je sais une Recette,
Pour émousser ses traits, et ne la craindre plus.
— Tu sais, tu sais.... Ami, calme une ame inquiète ?
— C'est la pratique des vertus.

VI.

LE DOCTEUR BERTRAND.

Un Singe ayant passé le printemps de ses jours,
Au service d'un certain Ours;
Ours bien léché, philosophe d'élite,
En soi-même se dit : que lui sert son mérite ?
Le Roi qui l'a connu l'a-t-il récompensé ;
Mais l'honneur ! cet honneur, l'a-t il plus avancé ?
Salut à votre honneur, mon maître, je vous quitte :
La fortune m'appelle, et je vole à sa suite.
Il part, et prend un ton, composé, suffisant,
A la ville, à la cour se donne pour savant ;
De son maître, il débite alors maintes sentences,
Qu'en Charlatan, il tourne avec habileté,

Fait aussi son système et son plan de finances.
— Quel prodige ! il sait tout ! criait-on transporté ;
Dans ses moindres discours le génie étincelle !
Jouant la modestie, il baissait la prunelle.
Le voilà bientôt en faveur ;
Le Lion le fait grand Seigneur ;
Il se livre au plaisir, s'abandonne à ses vices :
Frappé des jeux du sort, riant de ses caprices,
Vraiment, se disait-il, suis-je bien ce Bertrand,
Singe de mon métier, aussi sot qu'ignorant ?
Comme sage Docteur, je suis au rang suprême ;
Et mon maître, un génie, et la sagesse même,
Vit en exil, et dans l'obscurité.
Malgré ce beau discours, si l'on en croit l'histoire,
Il fut, pour son mérite, à tel point exalté,
Que le fat finit par y croire.

VII.

LE PORC ET LES ABEILLES.

Après son repas, un Pourceau
Dormait près d'une ruche ; une petite abeille
De son faible aiguillon perce sa tendre peau.
Lors en fureur l'adolescent s'éveille ;
Il s'en prend à la troupe, attaque son palais,
Et de son groin il le renverse,
Mais sur lui tout-à-coup, l'essaim fond et s'exerce,
Le poursuit, et l'accable enfin de mille traits.

Qui cherche à se venger d'une légère offense,
S'attire bien souvent plus de mal qu'il ne pense.

VIII.

LE MAUVAIS FILS.

Une malheureuse jument
Un soir revient d'une vallée ;
Il avoit plu, lasse et mouillée,
Elle passe tout justement
Près d'une superbe écurie,
Des plus nobles coursiers remplie.
Elle s'en approche humblement,
Et leur demande une retraite ;
Sensible aux cris du malheureux,
Tout cœur bien né se montre généreux.
Elle est reçue et sa joie est complète ;
Mais derrière elle entend du bruit.
Une voix féroce et cruelle,
Ainsi l'apostrophait: Un si noble réduit
Est-il donc fait pour une haridelle ?
Je t'assomme à l'instant si tu ne t'enfuis pas.
La pauvrette sortait, mais à la dérobée
Elle regarde: eh ! qui voit-elle, hélas !

De son haut la voila tombée !
Son propre sang, un indigne mulet,
Qui ne veut pas loger à côté de sa mère;
De son sort l'ingrat rougissait !
De certains parvenus tel est le caractère.

IX.

LE BOEUF ET LE ROSSIGNOL.

Premé par l'aiguillon un lourd bœuf labourait ;
Inspiré par l'amour, le Rossignol chantait.
— Paresseux, dit le bœuf, gagnes-tu ta pâture
A fredonner quand tu passes ton tems ?
— Je suis, lui répond-il, les lois de la nature :
Si tu dois cultiver, je sais charmer les champs.

X.

LES TROIS AGES DU LOUP.

Depuis l'aurore de la vie
Jusques à la nuit du trépas,
Avec nous marche la folie,
Du plus au moins, ne nous y trompons pas;
Et si quelqu'un paraît plus sage,
C'est qu'elle est plus conforme à ses goûts, à son âge.

Le sot! criait un loup à son enfant.
Voyez, voyez comme il se roule,
Et court après une petite boule!
A quoi bon cet amusement?
Si vite, hélas! le temps s'écoule!
Fuis ces jeux puérils; tu n'es qu'un insensé;
Tel que moi sois héros; un vrai foudre de guerre.
— Y penses-tu, mon fils? lui répond le grand-père,
Gronder cet innocent! rien n'est plus mal pensé.
Pour être moins frivole, es-tu, dis-moi, plus sage?
Toi qui passes le tems à flatter, cajoler
Ta Louve, ou bien à signaler

Ta folle ambition, disons ton brigandage.
Parle, me vois-tu donc voler
Le bien d'autrui ? et d'une dent perfide
Déchirer le flanc d'un mouton ?
— « Tu n'as plus de ton fils ni les goûts ni le ton,
« S'écrie un chien ; ô loup que la passion guide,
« Transporté par l'amour et de carnage avide,
« Tu ris de sa candeur, de sa simplicité.
« Vante moins ta sobriété,
« Toi vieillard, qui n'as plus que des vertus forcées !
« Tu fais grace aux troupeaux quand tes dents sont usées. »

XI.

LE FEU ET LA PAILLE.

— Que je serais heureux d'avoir un bilboquet!
Je suis las de mon char, dit Fanfan à son père ;
Volage en ses désirs, et jamais satisfait,
Pour ce char il jeta la veille un autre objet,
— Quels joujoux, quels trésors pourront te satisfaire ;
Mon fils, apprends un trait que contait ma grand'mère.
Le feu prend à la grange, un jour, écoute bien ;
Gros Jean veut l'étouffer de sa menue de paille,

— Papa, je crois le voir, il sue, il se travaille,
Redouble l'incendie, encor par ce moyen.
— C'est fort bien vu, mon fils, en effet sa démence
Loin d'éteindre le feu lui prête un aliment;
Ainsi l'objet nouveau qu'on desire ardemment,
Ne saurait par sa jouissance,
Qu'irriter les desirs, notre cruel tourment;
Sachons nous modérer même dès notre enfance.

XII.

L'ANE MODESTE.

Tout Ane a sa finesse et même sa cabale.

Ne pouvant réussir par l'esprit, les talens,
L'un d'entr'eux, m'a-t-on dit, afficha la morale.
Pour s'attirer de nombreux partisans,
Sur les docteurs, il fait une sortie;
Aux Anes ses pareils prêche la modestie;
— Passons, leur disait-il, plutôt pour ignorans,
« Que pour d'orgueilleux savans.
« Cet animal au nez long et flexible,
« Où je le pense, est niché son esprit,
« L'éléphant n'est-il pas aussi fier que risible,
« Enorme par sa masse et par l'orgueil petit?
« Ses moindres mouvemens passent pour des merveilles.

« On rit de nos longues oreilles,
« Les siennes ont trois pieds, je crois,
« Et nous rougirions tous d'en avoir de pareilles.
« Lui voudroit-on comparer notre voix;
« Non, je le pense; on vante et talent et génie,
« De l'ours danseur, du renard érudit,
« Ah! si l'orgueil comme eux exaltait notre esprit;
« Mais... taisons-nous, par modestie,
« Passons plutôt pour ignorans,
« Bien qu'il soit des Anes savans.
« Oui, messieurs, il en est; voyez notre confrère,
« Qu'en pompe on mène dans Paris,
« Au bruit des instrumens, de la joie et des cris.
« Un modeste chardon fait bien mieux son affaire,
« Qu'un vain laurier que le savant préfère!
Qu'il nous donne sujet de nous enorgueillir!
« Sur la place, au milieu d'une foule ébahie,
« Il distingue l'enfant qui sait le mieux mentir;
« Il dit l'heure qu'il est et de la compagnie,
« Quel est le plus gourmand, quelle est la plus jolie?
« Les amans quelle aura,
« Qu'elle a, qu'elle eut et cætera.
« Les gens de goût crèvent de rire;
« Notre héros que rien ne peut séduire,
« En hâte se dérobe aux applaudissemens.
« Imitons sa vertu bien digne qu'on l'admire,

« Passons plutôt pour ignorans
« Que pour d'orgueilleux savans. »
— En dépit des savans orgueilleux et profanes,
S'écrie un ours en se montrant;
Messieurs vous savez tout, hors un point important,
Vous seuls l'ignorez cependant,
C'est que... Vous n'êtes que des Anes.

Le reproche d'orgueil qu'on fait au vrai savant,
N'est qu'un trait orgueilleux lancé par l'ignorant.

XIII.

LA LOTERIE.

Pour le bien des mortels ou par plaisanterie,
(Que sait-on?) Jupiter fit une Loterie.
Les billets portaient tous, bientôt ils furent pris,
Tant ici-bas qu'aux célestes lambris.
L'ambassadeur ailé présidait au tirage;
La Sagesse échoit en partage,
Au numéro portant le premier prix.
Ce prix tombe à Minerve; on jette les hauts cris.
De Jupiter Minerve est fille;

Le lot reste dans la famille,
Dit-on; et le Dieu des joueurs,
Ou plutôt des escamoteurs,
Fait sa cour par ce tour d'adresse.
Jupin rit, et voulant contenter nos jaloux,
Leur donna la folie au lieu de la sagesse,
Chacun s'en trouva bien; et depuis, les plus foux,
Sont sages à leur sens, plus que sages de Grèce.

XIV.

L'OPINION DE LA FAUVETTE.

La Pie, un jour, parvint à se mettre en crédit:
— Comment? — En bavardant souvent on réussit;
Près des gens de bon sens, Margot est sans mérite;
Mais se vantant sans cesse au peuple des oiseaux,
On la croit un prodige et l'on vole à sa suite.
Réfléchir est mortel, pour tous les étourneaux!
Du rivage indien, le bienfaisant Neptune,
Non content de porter les plus rares trésors,
Un beau jour transporta Ververt et sa fortune.

Il parut, il parla ; sa beauté peu commune,
I'lut d'abord, mais chacun suspendit ses transports ;
Attendant que Margot l'eût pris sous ses auspices.
Il lui tourna son compliment,
Et bientôt la compta parmi ses protectrices.
Cet étranger, dit-elle, est un oiseau charmant !
La Renommée avec fracas publie,
Que son mérite est grand, proclamé par la Pie.
Philomèle bien loin de l'élever si haut,
Sur lui ne soufflait pas le mot :
La sage Fauvette s'avance ;
Chacun desire son avis,
Sur son prix.
— Du Rossignol, dit-elle, le silence,
L'éloge de la Pie et de ses favoris,
Tout me dit de Ververt, ce qu'il faut que je pense.

XV.

LE RENARD ET LA MARTE.

Un Renard, la terreur des fermiers, des poulets,
Fit inviter la Marte, sa Commère,
A se rendre dans sa tanière,
Pour parler de leurs intérêts:
— Je deviens vieux, voisine, hélas! je le confesse!
Un rhume de cerveau m'émousse l'odorat;
Vous qui l'avez si délicat,
Voulez-vous me guider? J'emploîrai ma finesse;
Ensemble nous pourrons faire encor de bons coups.
— Volontiers, mon voisin, me voilà toute à vous;
D'une lieue, oh! je sens, dit-elle,
Le Coq et le Pigeon, la Poule et le Poulet.
Pendant que la Marte parlait,
Les regards du voisin tombent sur la donzelle:
— Plus de narines, ciel! ni presque de museau!
Cria-t-il; — ce n'est rien, ou pure bagatelle;
— Mais si fait. — C'est le chien Tayau,
Qui me mutila dans sa rage.

Sachez..... — Je ne veux point en savoir davantage :
Si je n'ai plus le nez bien fin,
Tu n'en as point. Il faut, quand ensemble on se lie,
Dans la société, pour qu'elle soit remplie,
Que la voisine apporte autant que le voisin.

XVI.

LE NAUTONNIER ET LA MER.

— O Mer, ô perfide élément !
Criait un Naufragé dans son emportement,
Devais-tu me ravir mon espoir, ma richesse,
Lorsque tu me berçais par un calme profond ?
La Mer en courroux lui répond :
Ne te plains pas à moi de ta détresse;
T'ai-je dissimulé le danger de mes flots,
Mes écueils, et mon inconstance ?
Reprends, si tu le peux, ton or au fond des eaux;
Mais n'accuse que toi de ta propre imprudence.

XVII.

L'ASPIC.

Pour le seul plaisir de mal faire,
L'Aspic lançait son dard sur ce qu'il rencontrait;
L'animal attaqué s'enflait,
Et la mort la plus prompte arrivait d'ordinaire;
Il s'exerça long-temps à cette cruauté.
Se roulant au soleil, par un ciel sans nuage,
Il aperçoit un jour son ombre de côté,
Croit voir un Serpent plein de rage;
Il s'élance ainsi qu'un démon,
Trop aveuglé par sa furie,
Il mord sa queue, et perd la vie,
Par un effet de son mortel poison.

O calomniateur, songe à cet aventure,
Crains tôt ou tard l'effet de ta morsure.

XVIII.

LE SINGE ET LE RENARD.

Je prétends visiter mon ancien ami l'ours,
A la cour du lion il fait grande figure,
Et quitte, m'a-t-on dit, Zenon pour Epicure.
Il a ma foi raison, il chérissait mes tours,
Je lui ferai plaisir, oh! j'en fais la gageure!
Chacun sait avec l'ours comme Bertrand dansait;
De joie en y pensant, mon Singe tressaillait.
— Gageons, dit un Renard, qui le contrefaisait,
Qu'à peine il va te reconnaître;
Ton souvenir rappellerait
Que depuis peu la cour l'a vu paraître,
Ainsi modère ce transport.
— Maître Renard, vraiment vous avez tort;
Je m'en vais de ce pas prouver votre injustice.
Il part, il arrive à la cour
En sautant pour maint et maint suisse,
Il est dans l'antichambre, en attendant son tour.
Un Singe a l'ame impatiente;

Pour quelqu'un d'importance alors avec éclat,
Il se fait annoncer. L'ours accourt, dans l'attente
De recevoir un grand, un magistrat.
Il reconnait l'erreur, il brûle de colère,
Et se contraint pourtant; prend l'air faux, doucereux,
De certains courtisans. — Je fais pour vous des vœux....
Mon cher, dit-il, mais j'ai certaine affaire...
Je ne puis vous entendre. — Eh! reconnais ton frère,
Ton ami. — vous! Je fus un de vos protecteurs,
Mes amis sont tous grands seigneurs.
Adieu, car je me dois tout à la république.
Et sans attendre de réplique,
Il part, laisse Bertrand, qui revient tout honteux.
— J'ai gagné, lui cria le Renard cauteleux:
Il faut dans la grandeur une ame peu commune,
Pour avouer l'ami qu'on eut dans l'infortune.

XIX.

LE CADRAN SOLAIRE.

— Viens, papa, consulter notre Cadran solaire.
Quelle heure marque-t-il? — Mon fils, soins superflus,
Le Soleil lui refuse en ce jour sa lumière;
Courtisan sans faveur, on ne l'entoure plus.

XX.

LE COUCOU ET LE ROSSIGNOL.

Au souffle du zéphir le printemps renaissait,
Et de riches habits Flore l'embellissait ;
On voyait les Amours, les Graces
Voltiger gaîment sur ses traces,
Et semant partout mille fleurs,
Parfumer l'air des plus douces odeurs:
Déjà sur la verte prairie
De tous côtés bondissaient les troupeaux ;
Dans les bosquets, sur la rive fleurie,
On entendait gazouiller les oiseaux ;
Présidant leur douce harmonie
Philomèle y joignait sa tendre mélodie:
A ses accords, purs, légers et touchans,
Les chœurs suspendirent leurs chants ;
Séduits par l'aimable Sirène
Les vents semblaient retenir leur haleine:
Un Coucou, seul osa faire entendre sa voix
Jetant un cri si lamentable

Qu'il fit gémir l'écho des bois.
D'un air alors suffisant et capable,
Il s'approcha du chantre harmonieux,
Et lui dit d'un ton orgueilleux:
— Nous chantons à ravir, confrère.
A ces mots impudents, tous les oiseaux surpris,
Par de longs sifflemens signalent leur mépris,
Et le Coucou honteux est forcé de se taire.

XXI.

LE BALLON LUMINEUX.

L'Aigle aperçoit un énorme ballon
Qui s'élançait aux cieux, éclatant de lumière:
Soudain le roi des airs: — Insensé Phaéton,
Que prétends-tu? — Briller au séjour du tonnerre:
Oiseau de Jupiter, admire mon essor,
Et mes flancs arrondis, brillans de pourpre et d'or,
Des airs qu'on me cède l'empire.
— J'y consens, mais voyons si ta valeur
Egale ton fougueux délire!
Il dit, et fond sur lui, plein d'une noble ardeur,

Et d'un seul coup de bec le perce, le déchire;
L'air comprimé s'échappant avec bruit,
Mon sot tombe affaissé dans la profonde nuit.
— Ton air vain, lui dit l'aigle, et ta fausse lumière
M'apprennent que tu n'es qu'un lâche, un téméraire.

XXII.

LE CHIEN D'UNE COQUETTE.

Dans l'art de la coquetterie,
Une Coquette élevait un Carlin.
Qu'eût-elle enseigné mieux? D'un air vif et mutin,
Il séduisait chacun par quelqu'agacerie.
Dans un cercle d'amis, disons de complaisans,
Il faisait adorer jusques à ses caprices,
Et déguisait ainsi ses vices,
Sauf à jouer plus tard des dents.
A l'un donc il donnait la patte,
Et d'une langue délicate,
De cet autre il léchait la main;
Jetait un coup-d'œil au voisin,
Et sautait pour la compagnie.
Sur ses talens, aucun ne tarissait,

Et son air chiffonné, sa mine rembrunie,
De maint poëte exerçait le génie.
Un Dogue, philosophe en un coin murmurait :
— Qu'as-tu, dit l'Arlequin, envirais-tu ma gloire ?
Quand je sais tout charmer, qui pourrait jamais croire
Que mon ami prit ainsi de l'humeur ?
— Ton ami ! chacun l'est : ô le rare avantage !
Montrant à tous le même cœur,
Quand tu fais au sot trop d'honneur,
Tu n'en fais pas assez au sage.

XXIII.

LE FOND DU PANIER.

Achetez donc mes poires, achetez,
Criait un Campagnard ; elles sont excellentes,
Et je les garantis. — Je les crois succulentes,
Lui dit-on ; mais ces fruits peuvent être gâtés,
Ou bien trop verts, doit-on acheter chat en poche ?
Il faut les voir. — Voici l'échantillon.
Crassanne, Saint-Germain, Chaumontel, tout est bon,
Elles vont débarquer dès ce soir, par le coche.

— Me confiant en toi, je t'en paie un Panier;
Tu me parais des Marchands le modèle!
— Monsieur, je suis honnête jardinier,
S'il en fut, comptez sur mon zèle.
Le coche part, vogue... il est arrivé.
Le dessus du Panier flatte, enchante la vue!
Tellement qu'Ève, encore en eût été déçue.
On prend au fond, on goûte. Eh! quel gosier pavé
Le souffrirait! ce n'est que fruit sauvage,
Ou n'ayant aucune saveur.
— Je suis trompé, sur mon honneur;
Tout est vert ou pourri. Maudit Panier; j'enrage!
— Quoi! mes fruits sont exquis; vous me faites outrage
— Les fruits, et toi vendeur, allez au diable; allez,
Emportez mon argent. Si vous m'y rattrapez,
Que je sois insensible aux douceurs de Pomone.

Sur des échantillons, allez donc vous fier
A l'auteur qu'en public à l'avance on couronne;
L'œuvre paraît, c'est le fond du Panier.

FIN DES FABLES.

A LA JEUNESSE.

ÉPILOGUE.

JEUNESSE, recevez mes modestes bouquets,
Simples fleurettes des prairies ;
Pour ces brillantes fleurs qui paraient nos bosquets,
Nos grands maîtres les ont cueillies.
Sur leurs pas j'essayai d'assortir des couleurs,
D'entremêler des fruits aux fleurs,
Afin que leur vertu fît éclore en votre ame,
Tous ses germes heureux, aux rayons de sa flamme ;
Je tâchai d'attirer la folâtre gaîté,
La piquante variété,
Et, pour les réunir par un nœud salutaire,
Ce sentiment qui plaît par sa naïveté ;
Mais... tu veux nous instruire ?... — Oui, voilà le mystère,
Jeunesse, j'y prétends, en cherchant à vous plaire ;
Que ce soit une excuse à ma témérité.

QUATRAINS MORAUX.

COMPOSÉ EN 1792.

Il n'est plus aujourd'hui d'hypocrites en France,
Ceux qui jouaient ce rôle ont mis le masque bas;
Peut-on feindre en effet des vertus qu'on n'a pas,
Quand il serait honteux d'en avoir l'apparence ?

LE SCRUPULE.

Sur la vertu, mon père, il me vient un Scrupule:
Qu'en fait le philosophe ? — Il nous la définit.
— Le dévot ? — Quelquefois il la rend ridicule.
— Et l'honnête homme enfin? — Mon enfant, il la suit.

AUTRE.

Quand l'aveugle fortune a brouillé tous les rangs,
Quelle est la véritable et la seule noblesse ?
— Celle qui triompha des hommes et des tems,
La Science, en un mot, disons mieux, la Sagesse.

LE MÉDECIN COMPLAISANT.

CONTE.

Soit ennui, tristesse ou vapeurs,
Julia, petite maîtresse,
Mourante, appelle des docteurs:
L'un d'eux vole, arrive, il s'empresse.
— Docteur, j'ai les nerfs agacés,
Des chaleurs! la fièvre peut-être.
Je suis, plus que vous ne pensez,
Malade... c'est... c'est un mal-être...
Au pouls, le docteur à l'instant
Décide qu'il faut un régime,
Mais calmant, mais adoucissant;
Et pardessus tout il supprime
Le café; c'est un vrai poison
Dont une belle est la victime.

— M'ôter cette chère boisson !
Y pensez-vous ? A votre guise,
Arrangez-vous pour me guérir ;
Mais je l'avoue, avec franchise,
Sans mon café, plutôt mourir.
— Allons, allons, je lui fais grace :
Mourir, vous ! ce serait pitié :
Prenez-en, mais peu ; d'une tasse,
Je permets au plus... la moitié.
— Non, docteur, à mon ordinaire,
J'en veux prendre une jatte entière.
— Il faut donc qu'il soit bien léger,
Alors il ne vous nuira... guère.
— Allez vous encor m'affliger ?
Je l'aime très-fort, au contraire.
— Mais... — Mais... — Sans doute qu'il est vieux ?
— Très-vieux. — Et... du moka, je pense ?
— Du plus parfait, docteur. — Tant mieux !
Continuez, plus de défense ;
Avec vous votre médecin
En prendra chez vous dès demain.

LE POËTE JUSTIFIÉ.

Jadis un Roi fort misanthrope,
Se fit tirer son horoscope ;
On lui prédit un triste événement :
Sa Majesté devait mourir d'un bâillement.
Un Roi, tout comme un autre, en ce cas-là frissonne;
Défense donc, qu'auprès de sa personne,
Nul osât s'ennuyer, quoiqu'il en pût souffrir.
Une jeunesse vive, alerte l'environne ;
Tout annonçait la joie et le plaisir.
Mais qui pense à tout dans la vie!
Certain Poëte aimé du Souverain
Vint à la Cour, un beau matin;
Lui lut, hélas! sa Tragédie.
Le Roi bâilla, soudain mourut,
Sans que l'auteur s'en aperçut.
On vous saisit donc mon Poëte,
Et criminel de lèze-Majesté,
Son procès fait, il doit perdre la tête.

*

Il eut montré de l'intrépidité :
Mais pour l'honneur de l'art, il proteste, il tempête ;
C'est injustice : ô ciel ! dit-il, ce bâillement
Ne peut venir de mon ouvrage !
Quelqu'autre cause apparemment.....
Écoutez, et bientôt j'aurai votre suffrage.
Les juges d'écouter le poëme fatal :
On se déride ; alors de longs éclats de rire
Font retentir le Tribunal ;
— Cette œuvre, dirent-ils, n'a pû vraiment produire
La mort du Souverain, car rien n'est si plaisant :
Dès-lors, on déclara le Poëte innocent.

DIALOGUE.

FÉNÉLON, LE DUC DE LA ROCHEFOUCAULT ET LE BERGER LYCAS.

— « Est-il d'autre bonheur que de suivre tes lois!
« Ton charme se répand sur toute la nature!
« Parmi les prés fleuris, au bord d'une onde pure,
« Je te retrouve encor dans le calme des bois. »
Ainsi de la vertu, prenant le doux langage,
Sur ses divins attraits s'exprimait Fénélon.
Qu'entends-je! dit Lycas, caché dans le bocage!
Sans doute un doux objet égare sa raison,
Amant heureux, il l'attend sous l'ombrage.
Une autre voix le frappe.

LE DUC.

Oh, quel est mon malheur!
Tout aigrit dans ces lieux ou déchire mon cœur;
Celle qui le charmait prend l'intérêt pour guide.
La vanité surtout, sa compagne perfide,
N'offre en elle à mes yeux que vice déguisé,

Fausse amitié, feinte sagesse ;
Tout ici bas n'est qu'intrigue ou bassesse.

LYCAS *à part.*

Sans doute, celui-ci n'est pas favorisé :
C'est le jaloux ; l'autre a ravi sa belle,
C'est clair, contons lui tout.

LE DUC.

Plus de bonheur pour moi !

LYCAS.

Monsieur ?

LE DUC.

Un ami traître... une amante infidèle !...

LYCAS.

Monsieur ! Je sais stila qui vous ravit sa foi.

LE DUC.

On voudrait, me duper, car un homme m'appelle ;
Fuyons, c'est l'intérêt qui dirige son zèle.

LYCAS *montrant* FÉNÉLON.

Tenez, voici l'auteur de cette trahison.

LE DUC.

Eh qui ?

LYCAS.

Votre rival.

LE DUC.

Que dis-tu ? *Fénélon !*
L'amant de la vertu !

LYCAS, *se retirant un peu par respect.*

Fénélon ! j'ons pu croire...
Eh, qui de lui peut perdre la mémoire !
La mémoire du cœur qui garde les bienfaits.

FÉNÉLON.

Que cherchez vous aux champs, Duc, vous dont les maximes,
Chez les faibles humains supposent tous les crimes ?

LE DUC.

Vous, l'homme aux visions, qui les voyez parfaits,
Quand l'amour propre en eux guide tous leurs projets.

FÉNÉLON.

J'en veux tirer parti, je m'adresse à leurs ames,
Des plus nobles vertus j'excite en eux les flammes ;
Ne les jugez-vous point trop en homme de cour ?
L'égoïsme et la haine y fixent leur séjour,
Vous le savez, parmi les brigues et les trames,
Est-ce donc là que l'on connaît l'amour ?
Employez cet esprit que partout on admire
A voir que les bienfaits, la douce humanité,
Ont droit sur tous les cœurs d'exercer leur empire.

LYCAS.

Ben tapé, que pourrait le Duc encor l'y dire !

LE DUC.

Tout n'est qu'hypocrisie, intérêt, vanité.

LYCAS.

Ptet' ben... Mais non, not' cœur dit que c'est fausseté.

FÉNÉLON.

Qu'est-ce donc que l'honneur, la gloire?

LE DUC.

Un beau délire.

FÉNÉLON.

Quoi! se sacrifier pour sauver son pays!
Quoi! l'éclairer par d'utiles écrits
Qui corrigent le fou, qui consolent le sage,
Et de Dieu même empruntant le langage,
Balancer l'intérêt des peuples et des rois;
L'affermir par l'exemple et par de sages lois,
C'est rêver! Vous étiez bien dupe ou bien coupable!
Non, d'affecter l'honneur vous fûtes incapable,
Estimer les humains est un bonheur si doux!
Je crois donc aux vertus qu'on reconnaît en vous.

LE DUC.

Fénélon, vous croyez à l'amitié sincère?

FÉNÉLON.

J'en vois en vous, en moi, le noble caractère.

LE DUC.

Mais l'intérêt?

FÉNÉLON.

Par lui l'homme est bon ou méchant;
Et par lui vers le bien dirigeons son penchant;
Ne sait-on pas qu'un adroit artifice,

Des mêmes couleurs peint souvent
La laideur, la beauté, les vertus et le vice?

LE DUC, *bas.*

Terminons, car mon cœur deviendrait son complice.

Le bon Lycas ému d'un discours si touchant
Et plus encor des sons de cette voix chérie,
A l'instant s'élance et s'écrie :
Je n'y tiens plus, oh! oui, c'est Fénélon;
Il nous souvient toujours de la vache à Simon;
C'est Fénélon, quel cœur pourrait le méconnaître !
Souffrez qu'à vos genoux, mon adorable maître!...

FÉNÉLON.

Que faites-vous ami? Ce n'est qu'au Créateur
Qu'appartient un si pur hommage;
De lui vient la vertu dont s'honore le sage,
Doux rayon qu'il se plaît à verser dans son cœur,
Que peut seul obscurcir un monde corrupteur.

LE DUC.

Quoi, je serais forcé de lui rendre les armes!
Je me verrais contraint de brûler mes écrits!
Que diraient les savans, que dirait tout Paris!
Fuyons, fuyons, déjà je sens couler mes larmes.

FIN.

ERRATA.

Page 16. Paieras, *lisez :* paîras.
—— 20. Fable XII, *lisez :* XIII.
—— 25. Suis toujours ton avis, *lisez :* suit toujours, etc.
—— 43. Des droits les plus sacrés de tous c'est la propriété, *lisez :* le plus sacré de tous, etc.
—— 49. Le sens.... le sens..., *lisez :* — le sens... le sens...
—— 122. Mot sot, *lisez :* mon sot.
—— 142. Notre avocat endort, *lisez :* notre avocat l'endort.
—— 199. Le parasol et le parapluie, *lisez :* ou le parapluie.
—— 208. Il te dit féroce en amour, *lisez :* en amours.

TABLE

TABLE DES FABLES

Contenues dans ce Volume.

ÉPÎTRE *à Son Altesse Royale Madame Duchesse d'Angoulême.* Page v

Préface. *La Fauvette et la bande d'Étourneaux.* x

LIVRE PREMIER.

Prologue. *Le Procès d'Ésope.* 1

Fable I. *Les Chenilles.* 6

II. *L'Aigle et l'Aiglon.* 8

III. *Les deux Charrues.* 9

IV. *Jupiter, la Colombe et le Serpent.* Ibid.

V. *Le Torrent et le Temps.* 10

VI. *Le Peintre et la Pudeur.* 12

VII. *La Goutte sereine.* 13

VIII. *Le Renard et le Lion.* 15

IX. *Jeannette et son Chat.* 16

X. *Jupiter et la Brebis.* 17

XI. *Le Cheval et l'Écureuil.* Page 18
XII. *Le Singe et le Sac de Noix.* 19
XIII. *L'Ortie et la Rose.* 20
XIV. *Les deux Renards.* 21
XV. *Le Rossignol et le Pivert.* 23
XVI. *Le Songe de Fidèle.* 24
XVII. *L'Anon, sa Mere et l'Écho.* 25
XVIII. *Le Laboureur et son Fils.* 26
XIX *Le nouveau Midas.* 27
XX. *Le Canard.* 28
XXI. *L'Arme rendue.* 29

LIVRE SECOND.

I. *Le Fleuve vengé.* 31
II. *Polichinel.* 33
III. *Le Tigre et le Ruisseau.* 34
IV. *Effleurez, n'appuyez pas.* 35
V. *L'Ours, le Loup, la Biche et le Chien.* 36
VI. *Les deux Chars.* 38
VII. *La Mort aux Rats.* 39
VIII. *Le vrai Point de vue.* 40

IX. *Jupiter et les Vents.* Page 41
X. *L'Enfant sur l'épaule.* 43
XI. *Le Trésor.* Ibid.
XII. *Le Loup propriétaire et le Lion.* 45
XIII. *La Poule plumée.* 46
XIV. *La Lionne et l'Ours.* 47
XV. *L'Échappé de Collège.* 48
XVI. *L'Enfant sur les fleurs.* 49
XVII. *L'Homme et la Terre.* 50
XVIII. *Les Revers de fortune.* 51
XIX. *L'Habile Pêcheur.* 52
XX. *La Giraffe et le Pelandor.* 53
XXI. *Le Renard qui se fait Misanthrope.* 55

LIVRE TROISIÈME.

I. *Le Procès.* 57
II. *Le Feu à la maison.* 59
III. *L'Ours philosophe.* 60
IV. *Les Fleurs.* 62
V. *Le Cavalier aux échecs.* 63
VI. *Le Papillon.* 64
VII. *Le Vase d'argile et le Vase de pierre précieuse.* 65

VIII. *Le Divorce.* Page 66
IX. *Le Ver luisant et le Crapaud.* 67
X. *Les Commensaux.* 68
XI. *La Cascade artificielle, le Ruisseau et la Source.* 69
XII. *La Caille et le Pigeon,* 71
XIII. *Les Effets de l'Optique.* 72
XIV. *L'Écume de la mer.* Ibid.
XV. *L'Esclave, le Prince et le Sage.* 74
XVI. *La Poule et le Philosophe.* 76
XVII. *Le Piège.* 77
XVIII. *Le Loup à Pagonic.* 78
XIX. *Le Chat et le Fromage.* 79
XX. *La Rose et l'Épi.* 80
XXI. *Le Vautour et le Louveteau.* 81

LIVRE QUATRIÈME.

I. *Les deux Ruisseaux.* 84
II. *Le Renard et les Poules.* 86
III. *Le Courtisan et la Mer.* 87
IV. *La Rose et le Ruisseau.* 89
V. *Les nouveaux Docteurs.* Ibid.
VI. *L'Égoïste.* 91

VII. *Le Jardin artificiel et le Jardin naturel.* Page 92
VIII *La Brebis sauvée.* 94
IX. *La Mouche luisante.* 95
X. *Les Héros de théâtre.* 96
XI. *L'Éducation hâtive.* 97
XII. *L'Éducation tardive.* 99
XIII. *Le Seigneur et son Fermier.* 100
XIV. *La Roue de fortune.* 102
XV. *Le Lion passant en revue ses troupeaux après la guerre.* 103
XVI. *Le Cerf et le Renard.* 104
XVII. *Le Papillon et le Limaçon.* Ibid
XVIII *L'Espion.* 106
XIX. *Le Singe bizarre.* 107
XX. *Les Oiseaux de basse-cour et le Pinson.* 108
XXI. *Les Marionnettes.* 109

LIVRE CINQUIÈME.

I. *L'Ouragan.* 112
II. *Le Repentir du Renard.* 114
III. *Les deux Moucherons.* 115
IV. *Le Paysan et le Seigneur.* 116
V. *Les Lunettes.* 118
VI. *Les Épis.* 119

VII. *Les Masques.* Page 120
VIII. *L'Ane à la cour.* 121
IX. *Le Passereau et le Lièvre.* 123
X. *Zémire et Azor.* Ibid.
XI. *Les Connaisseurs.* 125
XII. *L'Envieux.* 127
XIII. *Les deux Poulettes et la Poule.* 128
XIV. *La Force de l'habitude.* 129
XV. *Les Guèpes.* 130
XVI. *Les deux Perroquets.* 131
XVII. *Le Grillon et le Rossignol.* 133
XVIII. *La Tulipe et les Fleurettes odorantes.* 134
XIX. *L'Ours et le Renard.* 135
XX. *Les Levriers et le Carlin.* 136
XXI. *Le Volcan.* 138

LIVRE SIXIÈME.

I. *Le Triomphe du sentiment.* 141
II. *Le Chien poltron.* 144
III. *La Brebis.* 145
IV. *Le Monde comme il va.* 146
V. *Le Perroquet.* 147
VI. *Les Joueurs.* 148
VII. *Les Traits émoussés.* 150

VIII. *L'Ane, le Singe et l'Ours.* Page 151
IX. *L'Enfant et le Tableau.* 153
X. *Les beaux Diseurs.* 154
XI. *L'Arbre et sa Racine.* 156
XII. *La Fauvette, le Moineau et le Rossignol.* 157
XIII. *Les deux Peintres.* 159
XIV. *Les deux Corbeaux et la Corneille.* 160
XV. *L'Ours danseur.* 161
XVI. *Le Secret de la Girouette.* 162
XVII. *Le Renard Ministre.* 163
XVIII. *La Gloutonnerie.* 164
XIX. *La Pitié du Loup.* 165
XX. *Le Levrier et le Chien couchant.* 166
XXI. *Les Plantes et les Insectes.* 167

LIVRE SEPTIÈME.

I. *Le Frelon et les Abeilles.* 170
II. *Les Rames et le Gouvernail.* 172
III. *L'Amour propre juge.* 173
IV. *Les deux Hermites.* 174
V. *Les deux Sources.* 176
VI. *Le mauvais Chien.* 177
VII. *Le Cheval, le Bœuf, le Mouton et l'Ane.* 178
VIII. *L'Intérêt payé d'avance.* 179

IX. *Le Jardin potager, la Citrouille et le Jardinier.* P. 180
X. *L'Alouette et le Miroir.* 182
XI. *Le Cheval et l'Ane.* 183
XII. *La Femme et la Poulette.* 184
XIII. *Le Cerf-Volant.* 185
XIV. *La Linotte.* 186
XV. *Le Pouvoir de l'Éloquence.* 187
XVI *Les Écureuils et les Serpens d'Amérique. La Surprise.* 189
XVII. *Le Regard.* 190
XVIII. *La Rose et la Pensée.* 191
XIX. *Le Brochet et la Carpe.* 192
XX. *Le Serin échappé de sa cage.* 193
XXI. *Le Laboureur.* 195
XXII. *Les Défauts justifiés.* Ibid.

LIVRE HUITIÈME.

I. *Le Ver à soie et le Limaçon.* 197
II. *L'Éventail, le Manchon et le Parasol ou le Parapluie.* 199
III. *La Pipée.* 200
IV. *L'Indulgence.* 201
V. *Le Miroir merveilleux.* 202
VI. *Le Porc paré de fleurs.* 204

VII. *Le Lustre.* Page 204
VIII. *La Poule et la Poulette.* 205
IX. *Le Dénonciateur.* 207
X. *La Serine.* 209
XI. *Le Bonheur du jour, le Parquet et la Bière.* 210
XII. *L'Alouette et le Rossignol.* 211
XIII. *Le Singe et le Miroir.* 212
XIV. *La prudente Tourterelle.* 213
XV. *Le Moineau et l'Autruche.* 214
XVI. *La Proscription et le Rappel des Moineaux.* 215
XVII. *La Paille et l'Ambre.* 216
XVIII. *L'Ambitieux corrigé.* 217
XIX. *Le Traité nul.* 219
XX. *Le Rossignol, le Sansonnet et le Chardonneret.* 220
XXI. *Le Poëte et le Tems.* 221
XXII. *L'Accord universel.* 222

LIVRE NEUVIÈME.

I. *La double Leçon d'un Père.* 224
II. *Le Rat et le Chat.* 226
III. *Le Singe, la Perruche et Chloé.* 227
IV. *La Danse Russe ou Cosaque.* 229
V. *Recette contre la mort.* 230
VI. *Le Docteur Bertrand.* 231

VII. *Le Porc et les Abeilles.* Page 233
VIII. *Le mauvais Fils.* 234
IX. *Le Bœuf et le Rossignol.* 235
X. *Les Trois Ages du Loup.* 236
XI. *Le Feu et la Paille.* 237
XII. *L'Ane modeste.* 238
XIII. *La Loterie.* 240
XIV. *L'Opinion de la Fauvette.* 241
XV. *Le Renard et la Marte.* 243
XVI. *Le Nautonnier et la Mer.* 244
XVII. *L'Aspic.* 245
XVIII. *Le Singe et le Renard.* 246
XIX. *Le Cadran solaire.* 247
XX. *Le Concou et le Rossignol.* 248
XXI. *Le Ballon lumineux.* 249
XXII. *Le Chien d'une Coquette.* 250
XXIII. *Le Fond du Panier.* 251
A la Jeunesse. Épilogue. 253

CONTES.

Quatrains moraux. 254
Le Médecin complaisant. Conte. 255
Le Poëte justifié. 257
Dialogue. 259

TABLE DES FABLES Contenues dans ce Volume.

EPÏTRE *à Son Altesse Royale Madame Duchesse d'Angouléme.*
Préface. *La Fauvette et la bande d'Etourneaux.*
LIVRE PREMIER.
Prologne. *Le Procés d'Esope.*
Fable I. *Les Chenilles.*
II. *L'Aigle et l'Aiglon.*
III. *Les deux Charrues.*
IV. *Jupiter, la Colombe et le Serpent.*
V. *Le Torrent et le Temps.*
VI. *Le Peintre et la Pudeur.*
VII. *La Goutte sereine.*
VIII. *Le Renard et le Lion.*
IX. *Jeannette et son Chat.*
X. *Jupiter et la Brebis.*
XI. *Le Cheval et l'Ecureuil.*
XII. *Le Singe et le Sac de Noix.*
XIII. *L'Ortie et la Rose.*
XIV. *Les deux Renards.*
XV. *Le Rossignol et le Pivert.*
XVI. *Le Songe de Fidèle.*
XVII. *L'Anon, sa Mère et l'Echo.*
XVIII. *Le Laboureur et son Fils.*
XIX. *Le nouveau Midas.*
XX. *Le Canard.*
XXI. *L'Arme rendue.*
LIVRE SECOND.
I. *Le Fleuve vengé.*
II. *Polichinel.*
III. *Le Tigre et le Ruisseau.*
IV. *Effleurez, n'appuyez pas.*
V. *L'Ours, le Loup, la Biche et le Chien.*
VI. *Les deux Chars.*
VII. *La Mort aux Rats.*
VIII. *Le vrai Point de vue.*
IX. *Jupiter et les Vents.*
X. *L'Enfant sur l'épaule.*
XI. *Le Trésor.*
XII. *Le Loup propriétaire et le Lion.*
XIII. *La Poule plumée.*
XIV. *La Lionne et l'Ours.*
XV. *L'Echappé de Collège.*
XVI. *L'Enfant sur les fleurs.*
XVII. *L'Homme et la Terre.*
XVIII. *Les Revers de fortune.*
XIX. *L'Habile Pêcheur.*
XX. *La Giraffe et le Pelandor.*
XXI. *Le Renard qui se fait Misanthrope.*
LIVRE TROISIEME.
I. *Le Procès.*
II. *Le Feu à la maison.*
III. *L'Ours philosophe.*
IV. *Les Fleurs.*
V. *Le Cavalier aux échecs.*
VI. *Le Papillon.*
VII. *Le Vase d'argile et le Vase de pierre précieuse.*
VIII. *Le Divorce.*
IX. *Le Ver luisant et le Crapaud.*
X. *Les Commensaux.*
XI. *La Cascade artificielle, le Ruisseau et la Source.*
XII. *La Caille et le Pigeon,*
XIII. *Les Effets de l'Optique.*
XIV. *L'Ecume de la mer.*
XV. *L'Esclave, le Prince et le Sage.*
XVI. *La Poule et le Philosophe.*
XVII. *Le Piège.*
XVIII. *Le Loup à l'agonie.*
XIX. *Le Chat et le Fromage.*
XX. *La Rose et l'Epi.*
XXI. *Le Vautour et le Louveteau.*
LIVRE QUATRIEME.
I. *Les deux Ruisseaux.*
II. *Le Renard et les Poules.*
III. *Le Courtisan et la Mer.*
IV. *La Rose et le Ruisseau.*
V. *Les nouveaux Docteurs.*
VI. *L'Egoïste.*
VII. *Le Jardin artificiel et le Jardin naturel.*
VIII. *La Rhebis sauvée.*
IX. *La Mouche luisante.*
X. *Les Héros de théâtre.*
XI. *L'Education hâtive.*
XII. *L'Education tardive.*
XI [...] I. *Le Seigneur et son Fermier.*
XIV. *La Roue de fortune.*
XV. *Le Lion passant en revue ses troupeaux après la guerre.*
XVI. *Le Cerf et le Renard.*
XVII. *Le Papillon et le Limaçon.*
XVIII. *L'Espion.*
XIX. *Le Singe bizarre.*

XX. *Les Oiseaux de basse-cour et le Pinson.*
XXI. *Les Marionnettes.*
LIVRE CINQUIEME.
I. *L'Ouragan.*
II. *Le Repentir du Renard.*
III. *Les deux Moucherons.*
IV. *Le Paysan et le Seigneur.*
V. *Les Lunettes.*
VI. *Les Epis.*
VII. *Les Masques.*
VIII. *L'Ane à la cour.*
IX. *Le Passereau et le Lièvre.*
X. *Zémire et Azor.*
XI. *Les Connaisseurs.*
XII. *L'Envieux.*
XIII. *Les deux Poulettes et la Poule.*
XIV. *La Force de l'habitude.*
XV. *Les Guèpes.*
XVI. *Les deux Perroquets.*
XVII. *Le Grillon et le Rossignol.*
XVIII. *La Tulipe et les Fleurettes odorantes.*
XIX. *L'Ours et le Renard.*
XX. *Les Levriers et le Carlin.*
XXI. *Le Volcan.*
LIVRE SIXIEME.
I. *Le Triomphe du sentiment.*
II. *Le Chien poltron.*
III. *La Brebis.*
IV. *Le Monde comme il va.*
V. *Le Perroquet.*
VI. *Les Joueurs.*
VII. *Les Traits émoussés.*
VIII. *L'Ane, le Singe et l'Ours.*
IX. *L'Enfant et le Tableau.*
X. *Les beaux Diseurs.*
XI. *L'Arbre et sa Racine.*
XII. *La Fauvette, le Moineau et le Rossignol.*
XIII. *Les deux Peintres.*
XIV. *Les deux Corbeaux et la Corneille.*
XV. *L'Ours danseur.*
XVI. *Le Secret de la Girouette.*
XVII. *Le Renard Ministre.*
XVIII. *La Gloutonnerie.*
XIX. *La Pitié du Loup.*
XX. *Le Levrier et le Chien couchant.*
XXI. *Les Plantes et les Insectes.*
LIVRE SEPTIEME.
I. *Le Frelon et les Abeilles.*
II. *Les Rames et le Gouvernail.*
III. *L'Amour propre juge.*
IV. *Les deux Hermites.*
V. *Les deux Sources.*
VI. *Le mauvais Chien.*
VII. *Le Cheval, le Boeuf, le Mouton et l'Ane.*
VIII. *L'Intérêt payé d'avance.*
IX. *Le Jardin potager, la Citrouille et le Jardinier.*
X. *L'Alouette et le Miroir.*
XI. *Le Cheval et l'Ane.*
XII. *La Femme et la Poulette.*
XIII. *Le Cerf-Volant.*
XIV. *La Linotte.*
XV. *Le Pouvoir de l'Eloquence.*
XVI. *Les Ecureuils et les Serpens d'Amérique. La Surprise.*
XVII. *Le Regard.*
XVIII. *La Rose et la Pensée.*
XIX. *Le Brochet et la Carpe.*
XX. *Le Serin échappé de sa cage.*
XXI. *Le Laboureur.*
XXII. *Les Défauts justifiés.*
LIVRE HUITIEME.
I. *Le Ver à soie et le Limaçon.*
II. *L'Eventail, le Manchon et le Parasol ou le Parapluie.*
III. *La Pipée.*
IV. *L'Indulgence.*
V. *Le Miroir merveilleux.*
VI. *Le Porc paré de fleurs.*
VII. *Le Lustre.*
VIII. *La Poule et la Poulette.*
IX. *Le Dénonciateur.*
X. *La Serine.*
XI. *Le Bonheur du jour, le Parquet et la Bière.*
XII. *L'Alouette et le Rossignol.*
XIII. *Le Singe et le Miroir.*
XIV. *La prudente Tourterelle.*
XV. *Le Moineau et l'Autruche.*
XVI. *La Proscription et le Rappel des Moineaux.*
XVII. *La Paille et l'Ambre.*
XVIII. *L'Ambitieux corrigé.*
XIX. *Le Traité nul.*
XX. *Le Rossignol, le Sansonnet et le Chardonneret.*

XXI. *Le Poëte et le Tems.*
XXII. *L'Accord universel.*
LIVRE NEUVIEME.
I. *La double Leçon d'un Père.*
II. *Le Rat et le Chat.*
III. *Le Singe, la Perruche et Chloé.*
IV. *La Danse Russe ou Cosaque.*
V. *Recette contre la mort.*
VI. *Le Docteur Bertrand.*
VII. *Le Porc et les Abeilles.*
VIII. *Le mauvais Fils.*
IX. *Le Boeuf et le Rossignol.*
X. *Les Trois Ages du Loup.*
XI. *Le Feu et la Paille.*
XII. *L'Ane modeste.*
XIII. *La Loterie.*
XIV. *L'Opinion de la Fauvette.*
XV. *Le Renard et la Marte.*
XVI. *Le Nautonnier et la Mer.*
XVII. *L'Aspic.*
XVIII. *Le Singe et le Renard.*
XIX. *Le Cadran solaire.*
XX. *Le Concou et le Rossignol.*
XXI. *Le Ballon lumineux.*
XXII. *Le Chien d'une Coquette.*
XXIII. *Le Fond du Panier.*
A la Jeunesse. Epilogue.
CONTES.
Quatrains moraux.
Le Médecin complaisant. Conte.
Le Poëte justifié.
Dialogue.